

ITINÉRAIRES PÉDAGOGIQUES



Bretagne Habitat rural et société

Christel DOUARD

Erwan LE BRIS DU REST

Pascale DELMOTTE

Cet ouvrage, issu d'une volonté commune exprimée par des chercheurs du ministère de la Culture et des enseignants du ministère de l'Éducation Nationale, vise à exploiter, à des fins pédagogiques et en se basant sur les acquis de la recherche, l'ensemble des données et analyses recueillies sur le terrain lors du recensement du patrimoine rural régional. L'initiative de cette démarche revient à la Direction régionale des Affaires culturelles, service régional de l'Inventaire, et à l'Équipe Départementale d'Action Culturelle-IA-ÉDAC du Finistère. Il fait suite à une première publication du même type, *Architecture et mobilier religieux. L'église paroissiale de Rosnoën (Finistère)*, édité par le CRDP de Rennes en 1998.

Les auteurs ont fait le constat que l'École (en particulier à travers l'enseignement de l'histoire et de la géographie) et la Culture (recherche patrimoniale à l'Inventaire général) avaient des intérêts communs à promouvoir ; à l'un et à l'autre, il incombe de traiter à la fois l'héritage historique et de préparer l'avenir, d'aider à la prise de conscience du territoire et à son aménagement, d'éveiller et de nourrir la notion de patrimoine par la connaissance pour lui donner toute sa dimension pédagogique et civique. Participer ainsi à la compréhension d'un monde environnant construit, façonné, porteur d'histoire et de culture, peut donner à l'élève des arguments nécessaires et indispensables pour affronter l'oubli, l'indifférence, la destruction, l'ignorance et la banalisation des espaces vécus et de la mémoire collective, pour mieux déchiffrer le passé et donner un sens au présent.

Ce deuxième numéro des *Itinéraires pédagogiques*, bien que destiné, comme le premier, aux enseignants des premiers et seconds degrés, s'ouvre aussi - du fait de son sujet - à l'enseignement agricole, et cela à un moment où le monde agricole se repositionne non seulement face aux nouveaux enjeux économiques, sociaux et environnementaux du 21^e siècle, mais aussi par rapport au tourisme et aux politiques de loisirs définies par l'État, la Région et les collectivités territoriales. Mais au-delà de ses visées purement pédagogiques, cette publication peut également s'adresser à un public beaucoup plus large, à tous ceux qui s'intéressent, dans le cadre d'une démarche citoyenne, à la connaissance, à la mise en valeur, à la réhabilitation et à la prise en compte de l'architecture rurale bretonne.

En s'appuyant principalement sur les données recueillies par l'Inventaire général depuis 1964, *Bretagne : habitat rural et société* présente une première synthèse sur le sujet. Ces résultats ont révélé des caractéristiques formelles et architecturales des lieux de vie de la majorité de la population bretonne entre le Moyen Âge et la Première Guerre mondiale. Pour donner à cette approche partielle toute la pertinence nécessaire, il convenait de lui associer des éléments complémentaires, de la mettre en perspective, de la confronter avec les travaux de recherches issues d'autres disciplines comme la géographie, l'ethnologie, l'archéologie, l'économie et surtout l'histoire, particulièrement celle des sociétés rurales qui inclut l'analyse de l'évolution des paysages. Les auteurs ont toujours été soucieux, tant dans le discours que dans l'illustration des propos, de ne pas séparer le bâti du cadre de vie et plus particulièrement de son environnement, en sachant que ceux-ci n'ont jamais été des éléments immuables ou « naturels », mais le fruit d'un long processus historique où alternent évolutions, adaptations et ruptures.

Christel Douard (ingénieur d'études au service régional de l'Inventaire), Erwan Le Bris du Rest (professeur certifié d'histoire-géographie et professeur-relais à l'Inventaire), assistés par Pascale Delmotte (responsable du centre de documentation du patrimoine au service Régional de l'Inventaire) ont élaboré un outil original et essentiel qui permet, au-delà de ses qualités pédagogiques face à un patrimoine historique de proximité, de comprendre, de décoder et d'expliquer des témoins matériels de la civilisation rurale de Bretagne.

Ministère des Affaires Culturelles
et de la Communication
Le Directeur Régional des Affaires Culturelles
Région de Bretagne

Ministère de l'Éducation Nationale
Le Recteur de l'Académie de Rennes
Chancelier des Universités

Cet ouvrage a été réalisé avec la collaboration de **Catherine Toscer-Vogel** (mobilier) et **Jean-Pierre Ducouret** (typologie), conservateurs du patrimoine au Service régional de l'Inventaire (Direction régionale des Affaires Culturelles), ainsi que de **Corentin Canévet**, professeur de géographie humaine, économique et régionale, atelier universitaire de recherche et d'aménagement urbain et rural (AURAU), Université de Rennes 2.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer nos vifs remerciements à tous ceux qui ont apportés leurs compétences efficaces et leur aimable concours :

Mickaël Batt (Service régional de l'Archéologie, Rennes), **Anne du Beaudiez-Sauvannet** (Tiez-Breiz Maisons et paysages de Bretagne, Rennes), **Bibliothèque Nationale de France**, Paris, **Alison Clarke** (Écomusée du pays de Rennes), **Jean-Pierre Cloarec** (Écomusée des Monts d'Arrée, Commana, Finistère), **Michel Duvineau** (Direction régionale de l'Agriculture et de la Forêt), **Claude Fagnen** (Archives départementales du Finistère, Quimper), **Xavier Gilbert** et **Claude Quillivic** (Service régional de l'Inventaire, Rennes), **Maryse Houeix** et **Danielle Jaffrézic** (Inspection Académique du Finistère), **Yves Kinossian**, (Archives départementales des Vosges, Épinal), **Jean-Loup Lecoq** et **Bernard Le Doze** (Direction régionale de Affaires culturelles), **Maud Le Clainche** (Centre archéologique de Melrand, Morbihan), **Philippe Le Stum** (Musée départemental breton, Quimper), **Michel Maréchal** (Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, Rennes), **André Pitte** (Éditions A Die), **Dominique Poulain** et **Jeanne Rougelot** (École Nationale Supérieure Agronomique de Rennes), **Fanch Roudaut**, et **Jean-François Simon** (Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Faculté des Lettres Victor Ségalen, Brest), **Michel Sohier** (Association Patrimoine, Saint-Nicolas-du-Pélem, Côtes-d'Armor), **Eric Staub** (Imagerie d'Épinal S.A, Épinal), **Jean-Yves Veillard** (Musée de Bretagne, Rennes).

Ainsi que : **Roger Bertrand**, **Daniel Le Couédic**, **Guy Gallo** (collège La Tourelle, Quimper), **Albert Deshayes**, **Annick** et **Jean-Noël Le Bars**, **Pierre Le Drezen** (collège Henri Le Moal, Plozévet), **Alain Le Goaziou**, **Yvonne Le Goaziou**, **Michel Thersiquel**, **Georges Trabia**.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archives communales, Saint-Brandan (Côtes-d'Armor) : cl. G. Artur-N. Lambart : 07, 3h. **Archives départementales du Finistère, Quimper** : cl. G. Artur-N. Lambart : 08, 2-3/08, 4h/cl. B. Bègne : 07 vignette/07, 2/24, 4. **Archives de l'évêché, Quimper** : cl. Inventaire général : 26/4^e p. couv. **Archives départementales des Vosges, Épinal** : cl. J. Laurançon : 05, 3 (série 48 J en cours de classement, Imagerie d'Épinal S.A., A.H. 1989). **Bibliothèque Nationale de France, Paris** : 03, 1/07, 1/11 vignette. **Centre archéologique de Melrand (Morbihan)** : cl. M. Le Clainche : 03, 2h/03, 2b. **Classe patrimoine, Plozévet (Finistère)** : 26 vignette. **Délégation Régionale à l'Architecture et à l'Environnement de Bretagne** : cl. G. Artur-N. Lambart : 24, 3. **École Nationale Supérieure Agronomique de Rennes** : cl. G. Artur-N. Lambart : 02 vignette/02 3h/14/15/16/17 vignette/24, 6. **3^{ème} G.A.L.A.T. Landivisiau** : 08, 4mg/08, 4md. **Laboratoire AURAU, Université de Rennes 2** : cl. C. Canévet : 04 vignette/04, 3bg/04, 3bd/04, 4h/04, 4b. **Musée des Arts et Traditions Populaires, Paris** : cl. G. Artur-N. Lambart : 07, 4. **Musée de Bretagne, Rennes** : 05, 1. **Musée départemental breton, Quimper** : 03 vignette/03, 4m. **Service régional de l'Inventaire, Rennes** : 01 vignette/03, 4bd/06, 1m/06, 2h/06, 3mb/09, 2/09, 3b/10, 1bg/10, 4hg/10, 4hd/10, 4bg/11, 3b/13 vignette/13, 1/13, 3b/13, 4hd/16, bd/16, 2m/17, 1m/18, 2h/25, 4h/cl. G. Artur : 18, 1b/20, 4bd/cl. G. Artur-F. Dagorn : 17, 1b/cl. G. Artur-N. Lambart : 01 (fonds Villard)/02, 1 (fonds Villard)/02, 3b/03, 3b/03, 4h/03, 4b/04, 1m/05 vignette/05, 2h/05, 2b/05, 4/06, 1h/06, 2b/06, 3b/06, 4m/08, 4b/09, 3hg/09, 3m/09, 4mg/09, 4h/10 vignette/10, 1hg/10, 1bd/10, 4bd/11, 1/11, 3h/11, 4bd/12 vignette/12, 1/12, 2h/12, 3h/12, 3b/13, 2h/15, 1b/15, 2b/16, 1hd/16, 1m/16, 2h/17, 1h/17, 2m/17, 2b/18, 1h/18, 1m/19 vignette/19, 2b/19, 3b/19, 4hg/19, 4b/19, 4bd/20 vignette/20, 3bd/20, 4bg/23 vignette/23, 2h/23, 2m/23, 2b/23, 3h/23, 3b/23, 4h/23, 4b/24, 1/24, 2/cl. I. Barbedor : 06, 3h/cl. B. Bègne : 06, 4h/09 vignette/09, 3hd/09, 4md/13, 2b/13, 3h/19, 1h/20, 1hd/23, 1/24 vignette/24, 5h/24, 5b/cl. F. Dagorn : 06, 2m/09, 1/13, 4hg/20, 2/20, 4h/22 vignette/22, 1h/22, 2/25, 1b/cl. C. Douard : 06, 3mh/09, 3hg/09, 4b/11, 2/11, 4h/14, 2bd/cl. J.-P. Ducouret : 13, 4b/cl. D. Dufief : 16, 2bd/cl. X. Gilbert : 06, 1b/06, 4b/12, 4b/15, 1h/cl. N. Lambart : 08 vignette/17, 2h/20, 3h/cl. C. Laits : 20, 3bg/cl. S. Laffiché-M. M. Tugorès : 04, 2b/cl. E. Le Bris du Rest : 04, 1b/cl. Le Marois : 22, 1b/cl. C. Quillivic : 10, 1hd/15, 2h/18, 2b/25, 4b/cl. Rolland : 13, 1/cl. C. Toscer : 25, 4h. **Tiez-Breiz, Maisons et paysages de Bretagne, Rennes** : 25, 2/cl. M. Ogier : 25 vignette/25, 3. **M. Sohier** : 11, 4bg. **Collections particulières** : 07, 3b/08, 1 (cl. V. Camus)/03, 3h (cl. P. Tassier). **Droits réservés** : 10, 2-3.

CARTES, RELEVÉS, SCHÉMAS

Bertrand Le Jouan, Pierrick Le Jouan, CDDP, Brest. Imagerie 3D : Bertrand Le Jouan, CDDP, Brest.

ADIG, Nantes : 19, 2/19, 3h. **Service régional de l'Inventaire, Rennes** : 06 vignette (relevé photogrammétrique)/16, 1b/P. Boutroux : 22, 2h. Y. Carpentier : 20, 1b.



Présentation et exploitation des dossiers papiers et électroniques

Dossier papier et dossier électronique : une totale complémentarité

Dans leur forme imprimée, présentant une synthèse des recherches les plus récentes sur le sujet, les fiches doivent être lues dans leur ensemble de façon linéaire, dans l'ordre proposé.

L'exploitation du dossier électronique est complémentaire de celle du dossier papier. Si, sur le fond, au regard tant du texte (exposés) que de l'iconographie (images-plans-cartes-schémas-images 3D) et des sources écrites anciennes, le dossier papier peut se suffire à lui-même, le dossier électronique élargit l'approche documentaire, développe la recherche par liens (moteur de recherche) et, partant des thèmes proposés dans le sommaire, lui ajoute de nombreuses possibilités d'exploitation en fonction des pôles d'intérêt de chacun.



Un village dans le
Tregor, vers 1900.

Sommaire

Ce numéro des *Itinéraires pédagogiques* est constitué de 26 fiches groupées, pour l'exploitation électronique, en sept thèmes.

Pour en faciliter l'exploitation chaque thème est différencié des autres par sa couleur tant sur le papier qu'à l'écran.

Présentation et exploitation des dossiers papier et électronique.

• Histoire

- 3 - Éléments d'histoire :
entre l'an mil et 1800
- 4 - Éléments d'histoire :
entre deux mutations agricoles,
1800-2000
- 5 - Le réel et le stéréotype :
textes anciens et sources
iconographiques
- 23 - L'habitat sous influence :
l'impact des modèles
- 24 - Fermes modèles, modèles de fermes
- 25 - Habitat rural :
actualité et avenir

• Environnement

- 7 - Le paysage rural :
histoire et morphologie
- 8 - Sites et territoire :
le hameau
- 9 - Les dépendances :
constantes et particularités

• Matériaux

- 10 - Géologie et habitat
- 11 - Diversité des matériaux :
la pierre
- 12 - Diversité des matériaux :
terre, bois et roches mixtes
- 13 - Diversité des matériaux :
les couvertures

• Typologie des logis

- 14 - Introduction à la typologie
- 15 - Typologie. Habitat mixte :
hommes, bétail, stockage
- 16 - Typologie. Habitat mixte :
hommes, bétail, stockage
- 17 - Typologie. Séparation des fonctions :
le logis indépendant
- 18 - Typologie. Séparation des fonctions :
le logis indépendant
- 19 - Typologie. Les maisons à avancée

• Habiter

- 20 - Organisation de la pièce principale :
les aménagements fixes
- 21 - Le mobilier structurant
- 22 - Mobiliers paysans :
invariables et particularismes

• Exploitation pédagogique

- 26 - Suggestions pédagogiques
Centre de ressources
Guide de lecture

• Vocabulaire

- 2 - Histoire
Vocabulaire
- 6 - Architecture
Vocabulaire

Icônes de navigation de la barre de menu du cédérom



Retour au sommaire



Aide en ligne



Début du document



Page précédente



Page suivante



Fin du document



Reculer



Avancer



Articles disponibles



Fiches pédagogiques



Liens Internet



Glossaire



Recherche par index

Quitter

Quitter

Les fiches papier : des données actualisées

Vocabulaire et « bloc notes » électronique

Chacune de ces fiches a été rédigée dans le souci de faire valoir les dernières recherches en cours sur l'habitat rural, son environnement paysager mais aussi économique et social. L'utilisateur du dossier pourra mettre à jour ou compléter ces données en utilisant le « bloc notes ». Il aura aussi recours au « guide de lectu-

re » (Fiche 26). L'intégralité des textes se retrouve dans le dossier électronique.

Deux fiches de vocabulaire (Histoire et Architecture-fiches 2 et 6) ont pour objet de faciliter leur lecture. La définition pour un mot donné peut renvoyer sur la même fiche à une autre définition pour un autre mot qui apparaît alors en italiques dans le corps du texte.

La documentation iconographique

Photographies, plans, cartes, schémas, images-3D

Cette documentation est avant tout constituée de photographies, appartenant aux fonds de l'Inventaire, toutefois, ceux-ci ne couvrant pas la totalité des cantons de la région, les auteurs ont eu recours à différentes autres collections : musées, archives, bibliothèques, collections particulières (voir « crédits photographiques »). De nombreux plans, cartes et schémas ont également été établis soit par les dessinateurs de l'Inventaire, soit par le CDDP de Brest, sur la base des données communiquées par les chercheurs et selon les objectifs de l'enseignant. Le recours à des plans anciens était également rendu nécessaire.

Le dossier électronique met à la disposition du lecteur un plus grand nombre de documents iconographiques que présentés sur le dossier papier, l'électronique permettant par ailleurs la création d'images en trois dimensions (image-3D) pour une meilleure visualisation de l'espace habité et une meilleure appréhension des circulations au sein de cet

espace (fiche 21).

Parmi les documents interactifs est proposée une visite virtuelle en 3D d'une reconstitution d'une maison de Cornouaille permettant

- 1 - de visiter cette maison avec son mobilier en quicktime VR (voir aide sur le cédérom)
- 2 - de visualiser de manière interactive la structure de cette maison (charpente, cloisons, murs...)

Légendes

Sur le papier, les documents sont sommairement légendés (titre générique, datation, localisation), mais la reproduction photographique renvoie au dossier électronique dans lequel la plupart des légendes sont développées alors que le support documentaire est élargi. Les légendes, à de rares exceptions, ne mentionnent pas les noms des lieux-dits. La précision du nom du lieu-dit n'apporte, dans le cadre de ce dossier, aucune information utile à la réflexion ou à l'exploitation pédagogique.

Le dossier électronique.

Moteur de recherche : faciliter et accélérer la recherche

Chaque mot étant indexé, des liens sont établis entre les textes eux-mêmes, les textes et la documentation, facilitant la recherche d'un mot, d'un texte (exposé sur le fond, textes de référence, légendes) ou d'une image et, de là, le passage aux textes et aux images, de celles-ci aux textes ou à d'autres images.

Dans toute recherche, l'appel d'un mot permet d'accéder à chaque passage du texte où il apparaît (exemple « maison », « habitat » - dans ces cas précis ces mots sont traités

dans la plupart des fiches) mais l'association de l'un ou l'autre d'entre eux avec un autre mot le qualifiant et définissant un sujet (par exemple « maison mixte », « habitat mixte ») facilite cette recherche en faisant apparaître chaque passage traitant de ce sujet (pour l'exemple retenu : fiches 3, 14, 15...).

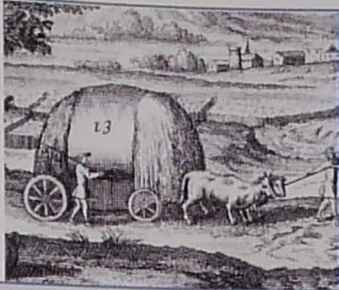
Ainsi, l'utilisateur du dossier est appelé à naviguer très librement et rapidement sur l'ensemble du dossier ; ceci lui permet une multiplicité d'approches et de recherches et un enrichissement de l'analyse.

Les fiches pédagogiques : interactivité

Dans le cédérom, il s'agit de trois propositions de fiches qui permettent tant à l'enseignant qu'à l'élève de multiplier et de diversifier selon les niveaux, les disciplines enseignées et les programmes, les possibilités d'exploitation soit en partant des sujets proposés dans le dossier, soit de créer des fiches personnalisées tout en gardant les possibilités d'exploiter les données de ces *Itinéraires* à des fins d'illustration, d'argumentaire, de comparaison et d'analyse. Un document ico-

nographique des *Itinéraires* peut être associé sur la fiche d'exploitation pédagogique à une photographie faite par un élève (photo numérique, scan). La démarche repose avant tout sur l'observation et la description de sites et de données.

Attention ! le cédérom seul ne permet pas la création, ni la modification de ces fiches. (Il s'agit de modèles destinés à être modifiés dans un traitement de texte ou un logiciel de PAO. (Word, Publisher, XPress, InDesign...)).



Éléments Histoire

Vocabulaire général

- Agriculture intégrée (ou système agro-alimentaire intégré)
- Amendement
- Assolement
- Bail
- Bocage
- Cadastre
- Champs ouverts (openfield - campagne)
- Culture intensive
- Déprise

La production agricole est directement prise en charge par les industries agro-alimentaires, à fin de transformation-valorisation ou, au minimum, de conditionnement. Les diverses filières de production sont coordonnées par les firmes agro-alimentaires. Les producteurs sont soumis, selon leurs filières (porcs, veaux en batterie, poulets, légumes...), à une logique libérale et aux fluctuations des marchés.

Apport de substances susceptibles d'enrichir les sols.

Procédé de culture par succession et alternance sur un même terrain (pour garder la fertilité du sol). Assolement triennal : à *jachère* triennale.

Contrat par lequel l'une des parties s'engage à faire jouir l'autre (locataire, fermier, domanier) d'une chose pendant un certain temps moyennant un certain prix (loyer, *fermage*).

Les champs et les parcelles sont délimités par des haies et des levées de terre plantées d'arbres (paysage bocager).

Registre public associé à des plans parcellaires portant les *toponymes*, destiné à lever l'impôt foncier et à déterminer les propriétés foncières. Les matrices cadastrales donnent le nom des propriétaires et la superficie des parcelles. Le principe d'un cadastre national généralisé est admis par l'administration constituante en 1790 et exécuté à partir de 1807. La comparaison, pour un territoire donné, des différents cadastres permet d'analyser l'évolution du bâti, du parcellaire et des voies de communication, l'aménagement de l'espace rural ou urbain et la densité de l'habitat. Les cadastres sont consultables auprès des mairies et des Archives départementales.

Vaste étendue de champs non clos par des haies, des fossés ou des talus.

Culture sur une étendue restreinte, produisant, d'une façon continue, un fort rendement à l'hectare ; par opposition à un système extensif (*élevage extensif*).

Abandon plus ou moins définitif de la mise en valeur de terres agricoles dans des zones de dévitalisation démographique, se traduisant par l'enfrichement : l'agriculture « lâche prise ». L'inverse du long mouvement de défrichement et d'emprise agricole croissante durant les siècles précédents.



Le village et la fontaine Saint-Jean, vers 1900.
(Plouaret, Côtes-d'Armor)

- Domanier

Renvoie à un mode de *faire-valoir* essentiellement connu en basse Bretagne, le domaine congéable. Le tenancier ou domanier est propriétaire des édifices, murs, fossés et talus, d'une partie des bois ainsi que des arbres fruitiers; il peut être congédié (congéable) à la volonté du propriétaire des terres (le foncier) du domaine.

- Écobuage

Manière traditionnelle de fertiliser les terres. Écobuer: peler la terre en arrachant les mottes, avec les herbes et les racines, que l'on brûle ensuite pour fertiliser le sol avec les cendres.

- Élevage extensif

A la recherche de leur nourriture, les animaux peuvent se déplacer librement sur des superficies plus ou moins étendues.

- Faire-valoir

Exploitation du domaine agricole par le propriétaire lui-même (direct), par un locataire (indirect). Surfaces en faire-valoir direct : 34 % en 1882, 52 % en 1929, 39 % en 1955; la crise de 1929 a brisé la tendance antérieure.

- Fermage

Mode d'exploitation agricole par ferme; par extension, loyer d'une ferme.

- Fermier

Personne tenant à ferme l'exploitation agricole. Par extension, toute personne, propriétaire ou non, qui exploite un domaine agricole.

- Feux

Dénomination ancienne pour désigner dans un hameau un foyer, une famille.

- Hors sol (élevage)

Caractéristique de l'élevage intensif dans lequel les animaux sont réunis sur une surface restreinte, couverte ou non. L'alimentation n'est plus produite sur place mais est livrée par des entreprises de fabrication d'aliment pour bétail. Il y a donc rupture du lien traditionnel entre le sol de l'exploitation et les élevages présents. Il s'agit d'obtenir, dans un espace limité, dans des conditions économiques données, les rendements les plus élevés possibles.

- Inventaire après décès

Acte notarié dressé donnant par le détail l'état des biens conservés (pour les fermes : effets personnels, mobilier, outils, récoltes, cheptel, descriptif sommaire du bâti). Ces documents sont importants pour une approche économique et sociale du monde rural.

- Inventaire général

C'est, au Ministère de la Culture, un service de la direction du Patrimoine. Créé en 1964, l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France a une mission de recherche et de documentation à l'échelle du territoire. Son objectif essentiel est la constitution d'une masse documentaire homogène – dossiers descriptifs, plans, photographies, bibliographies et archives – sur l'architecture et les objets dont les musées et le service de l'archéologie n'ont pas la charge.

Ce vaste champ d'investigation concerne l'ensemble du patrimoine entre l'an 1000 et 1940, voire jusqu'à nos jours. A partir de méthodes et de principes d'analyse scientifiques, les prospections topographiques, canton par canton, ou thématiques (orfèvrerie, vitrail, manoir), nourrissent, au niveau régional et national, d'importantes bases de données et aboutissent à la restitution des résultats sous des formes diverses, notamment expositions et publications (*Cahiers du Patrimoine, Images du Patrimoine, Itinéraires du Patrimoine*). La documentation est consultable au Centre de Documentation du Patrimoine (DRAC, Rennes) et des extraits sont accessibles sur Minitel et Internet.

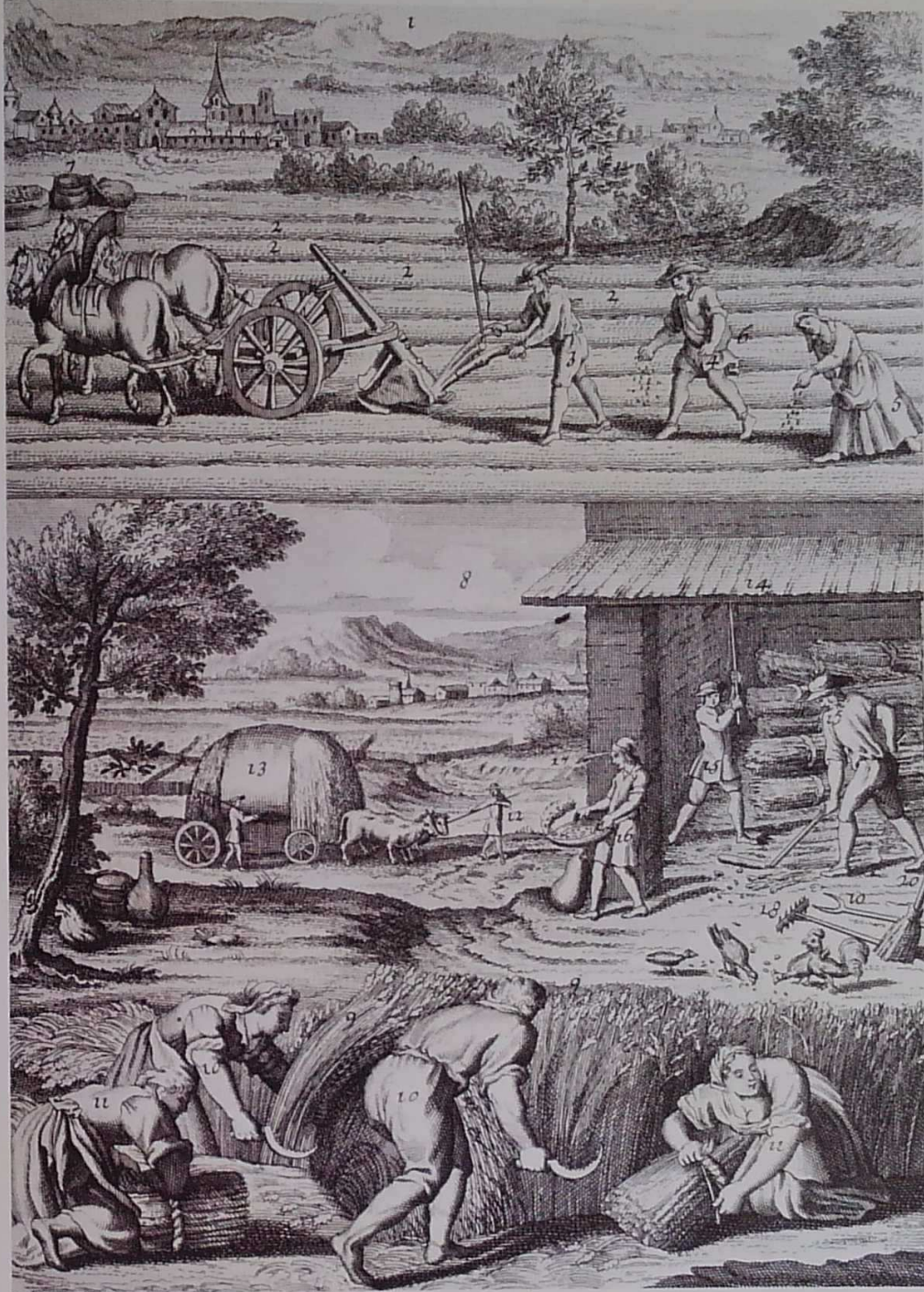
En Bretagne, après trente ans d'existence, l'Inventaire général a rassemblé une documentation importante sur le patrimoine régional. Le recensement topographique informatisé et microfiché concerne plus de trente cantons, représentant pour l'architecture et le mobilier plus de 20 000 dossiers traités, plus de 230 000 clichés photographiques et photogrammétriques, environ 2 600 documents graphiques (relevés, plans, cartes).

- Jachère

État d'une terre labourable, en repos, sans lui faire porter de récolte.

- Journalier

Ouvrier agricole qui loue sa force de travail à la journée.



*Semaines et moissons,
Planche gravée de 1713.
(Liger, Le nouveau théâtre de l'agri-
culture et ménage des champs)*



*Cadran solaire en schiste, 1760.
(Pont-de-Buis-les-Quimerch,
Finistère)*

- Landlord

Seigneur terrien. De nombreux nobles ont, sous la Révolution, émigré en Angleterre. De retour, certains d'entre eux reconstituent leurs domaines et cherchent à appliquer les idées acquises Outre-Manche. Une partie de la bourgeoisie, après avoir acquis des biens nationaux, rêve de s'intégrer et de s'assimiler à ce groupe social et investit dans la terre plutôt que dans l'industrie. En imitant la *gentry* anglaise, l'aristocratie bretonne procède à la concentration foncière dans laquelle Marx voit l'émergence du « capitalisme rural ».

- Manchestérien (système)

Système industriel né à la fin du 18^e siècle à Manchester (Grande-Bretagne), fondé sur les manufactures et le salariat.

- Maximum démographique agricole

Ce maximum se situe en France vers 1860, époque à laquelle la population agricole baisse de 12 % alors qu'en Bretagne, elle augmente de 18 %.

- Métayage

Dans cette « convention par moitié », le preneur (*métayer*) s'engage à cultiver le domaine rural (métairie) qui lui est loué (*bail*) sous condition d'en partager les fruits et récoltes avec le propriétaire de la métairie (domaine et bâtiments). On désigne aussi comme métairie les bâtiments d'exploitation dépendant d'un château.

- Métayer

Personne qui prend à *bail* et fait valoir un domaine sous le régime du *métayage*.

- Mitoyenneté

(Qui est mitoyen) : se dit d'une clôture, d'un fossé, d'un mur, d'une haie séparant deux fonds appartenant à des propriétaires différents.

- Multifonctionnalité

Diversification des fonctions de l'agriculture au-delà de la fonction alimentaire classique, par la réhabilitation d'anciennes fonctions souvent abandonnées (entretien du paysage, transformation à la ferme et vente), ou par le développement de fonctions nouvelles : activités de service, agro-tourisme et accueil à la ferme, productions non alimentaires (bio-carburant, molécules), etc.

- Pacage

Action de faire paître le bétail ou terrain où l'on fait paître les bestiaux.

- Pays

Il est « représenté comme un ensemble de localités ayant entre elles des relations plus suivies, partageant des usages, montrant des affinités et des similitudes » (Jean-Michel Guilcher). Ce terme, sans rigueur, exprime souvent des particularités sur des limites territoriales mal définies. Il est aujourd'hui repris pour désigner un ensemble de communes s'inscrivant dans un même projet économique et de services.

- Première révolution agricole

Au milieu du 19^e siècle, défrichement des landes, suppression de la *jachère* grâce à l'introduction des légumineuses et des cultures fourragères, affirmation du blé et de l'avoine au détriment du seigle et du sarrasin, par opposition au système d'Ancien Régime : *jachères*, landes, ovins, plantes textiles, seigle.

- Quota

Plafond d'importations ou de productions autorisées afin d'éviter une trop forte concurrence ou une surproduction qui entraînerait une chute des prix (quotas laitiers).

- Remembrement

Dans les années 1960, regroupement des terres d'une même exploitation agricole pour mettre fin à la fragmentation et la dispersion des parcelles ; le processus est accompagné de travaux connexes tel que l'arasement des talus face au développement de la mécanisation et l'évolution vers un certain gigantisme du matériel agricole.

- Scolarisation du monde rural

Plus précoce dans la partie est de la Bretagne. En 1860, le taux global de scolarisation masculine est de 50 à 60 % (entre 60 et 80 % en haute Bretagne, 20 et 50 % en basse Bretagne).

(voir *Agriculture intégrée*).

- Système agro-alimentaire intégré

- Toponyme

Nom de lieu. La toponymie étudie les noms de lieux jusque dans la désignation donnée aux noms de parcelles (microtoponymie).

- Vernaculaire

(Du latin *vernaculus* : indigène, domestique) concerne ce qui est propre à un pays. Le terme caractérise, par exemple, une langue régionale parlée à l'intérieur d'une communauté. L'adjectif s'applique également à l'architecture et à l'habitat en zone rurale.



Éléments d'histoire

Entre l'an mil et 1800

Si un grand nombre de maisons des 16^e et 17^e siècles nous sont parvenues, il n'en va pas de même pour leur environnement d'origine ou évolutif. Mieux construites, ces maisons ne sont pas nécessairement représentatives de l'architecture rurale dans son ensemble puisque l'habitat le plus modeste n'a laissé que peu de traces.

Pour les périodes reculées, il est difficile d'aborder l'habitat rural dans son environnement façonné, faute de documentation et, de ce fait, de résultats de recherche. Pour les périodes postérieures au Moyen Âge, l'historien a souvent eu tendance à négliger le patrimoine bâti comme témoin historique, sociologique et culturel.

Certains secteurs géographiques, à l'économie rurale et à la démographie peu dynamiques, ont conservé un habitat plus ancien qu'ailleurs, ne connaissant pas les abandons et destructions propres aux zones touchées

avec plus de force par la première révolution agricole. On constate, en particulier dans certaines zones de l'intérieur, une forte représentation d'un bâti de qualité daté des 16^e, 17^e et 18^e siècles (Josselin, Cléguérec); ces régions alors prospères connaissent, par la suite, une stagnation certaine corroborée par un faible taux de reconstructions. Elles représentent un *conservatoire d'échantillons* précieux qui ne peut toutefois combler les lacunes concernant l'habitat disparu des territoires côtiers presque entièrement rebâti au 19^e siècle (Saint-Pol-de-Léon, le Cap Sizun).



Les rives de la Vilaine, 1543.
Paysages de bocage et de landes avec
habitats dispersés
(Bruz, Ile-et-Vilaine).

Paysage, économie rurale et habitat au Moyen Âge

Le paysage autour de l'an mil, probablement ni bocager ni de type *openfield*, est mal connu. Au 13^e siècle, bien que ralentis, les défrichements se poursuivent, en rapport avec la croissance démographique que connaît toute l'Europe. La forêt, élément essentiel de l'économie médiévale se dégrade si elle n'est enclose par les seigneurs; elle demeure zone de pacage pour les troupeaux. Les superficies des terres cultivées s'accroissent malgré un outillage rudimentaire (araire à soc de pierre). Les rotations des cultures sont biennales, voire triennales. La

terres, pour la laine, et quelques chevaux, souvent sauvages, font l'essentiel du troupeau. Cet élevage qui occupe une place réduite dans l'économie rurale, produit en faibles quantités lait et viande. La production de miel est importante.

Entre le 10^e et le 12^e siècles, le village apparaît comme unité de peuplement, comme cadre socio-économique et réalité architecturale; ce phénomène, général à l'Europe occidentale, aboutit quasiment partout aux mêmes résultats. La naissance du village se caractérise par une certaine concentration de population, une organisation de l'occupation du sol dans un espace réservé, des bâtiments collectifs, un peuplement permanent et des maisons construites de manière pérenne.

En Bretagne, l'archéologie apporte un éclairage nouveau; des travaux récents se dégagent quelques éléments significatifs qui ne sauraient cependant être généralisés. Les fouilles des habitats désertés entre l'an mil et les 13^e et 14^e siècles conduites dans les Monts d'Arrée (Finistère), à Melrand, Berné et Guidel (Morbihan), laissent à penser qu'il s'agissait, pour l'essentiel, de *maisons mixtes* construites en pierre et couvertes de chaume ou de mottes de gazon posés sur des charpentes en branchage et soutenus par des poteaux en bois. La partie réservée à l'habitation humaine se distingue de celle destinée aux animaux. La partie habitable, plus élevée, accessible par une ou deux ouvertures, est toujours occupée par un foyer central généralement délimité par des dalles de pierre posées de chant. La maison finistérienne est de plan rectangulaire, celle du Morbihan présente des pignons en forme d'abside, spécificités qui ne sont pas propres à la Bretagne. Commun à toute l'Europe, cet habitat qui abrite dans un même espace et sous un même toit l'homme et l'animal, a perduré jusqu'au 20^e siècle; des exemples sont signalés dans le Morbihan, en 1944, à Plumelin, et dans les années 1970, près de Cléguérec. Pour les exemples bretons fouillés, les murs, peu élevés, sont sans fondations. Les édifices construits en pierre sèche, montée sans mortier, représentent vraisemblablement une étape tardive de l'évolution de l'habitat rural de la Bretagne; alors que l'on ignore l'existence de maisons en bois, on serait passé, au 12^e siècle, à l'exemple des témoignages les plus anciens (Monts d'Arrée), d'un logis en mottes de gazon avec parements intérieurs en pierre à la *maison mixte* entièrement construite en pierre, souvent entourée d'autres constructions à usage agricole (M. Batt). Exceptionnellement regroupées en hameau, elles sont le plus souvent isolées, confirmant que la dispersion de l'habitat est une réalité très ancienne.



Lan-Gouh, village des 13^e-14^e siècles et abords reconstitués dans les années 1980 (Melrand, Morbihan).

culture des céréales domine, avec, en particulier, celles du froment et de l'avoine. Les pommiers à cidre font exception, mais la vigne se rencontre jusqu'au nord de la péninsule. Peu de vaches et de bœufs pour les attelages, des moutons sur l'ensemble des



Dépendances d'une ferme
photographiée par Philippe
Tassier en 1911
(Le Saint-Morbihan).

Agriculture de subsistance et exportation des excédents

Les densités de population au kilomètre carré passent de 30-35 habitants aux 14^e-15^e siècles à 50 habitants au 17^e siècle; on peut considérer cette densité comme élevée au regard des rendements céréaliers médiocres obtenus sur un territoire faiblement cultivé et des exploitations de petite superficie dans leur quasi totalité. Pourtant, dans cette agriculture de subsistance, on connaît aux 16^e et 17^e siècles des excédents, notamment pour le seigle et le froment, ce qui incite la Bretagne à s'ouvrir au commerce de ces productions. Le Léon, le Trégor et le Goëlo forment de véritables ceintures légumières produisant choux, choux-fleurs, fèves, oignons et ail, surtout destinés à l'exportation, au détriment de la consommation indigène. Dans ce contexte, de riches paysans ou des marchands se construisent d'imposants logis qui rivalisent par leur décor avec certains manoirs.

Dès le début du 16^e siècle, dans le Léon par exemple, l'exploitation agricole s'organise autour du logis, avec communs, cour, aire de battage, jardin potager, zones de stockage et espaces d'accès. Ce schéma reste globalement en place jusqu'aux années 1960.

Culture des céréales et élevage du bétail sont associés. Le seigle est la base de l'alimentation. Le sarrasin occupe rapidement des terres plus pauvres; son extension, à laquelle il faut ajouter le mil à la fin du 15^e siècle, allait transformer profondément l'économie rurale.

Au 18^e siècle, sur les terres les mieux fumées autour de la maison, le froment gagne du terrain, au détriment des autres céréales. La galette de blé noir fait l'ordinaire du paysan. Près des maisons et des jardins, on voit apparaître les premiers arbres fruitiers greffés: les pommiers à cidre



Le moulin à vent de Timbriecux,
17^e siècle
(Cruguel, Morbihan).

n'achèvent leur conquête que dans la seconde moitié du 18^e siècle. Toujours à proximité des maisons, on cultive le lin et le chanvre, plantes textiles qui alimentent un florissant commerce de toiles (Léon, Uzel, Vitré, Locronan) dont les bénéfices sont réinvestis dans de nombreuses réalisations architecturales tant religieuses que civiles. A Cléguérec, qui compte en 1667 deux fois plus d'habitants qu'en 1982, 66 % du bâti recensé par l'Inventaire général est daté des années 1550-1750.

Maison rurale datée 1580 (Cruguel, Morbihan).



Le jardinier et sa maison (*Le Miroir du monde*), carte peinte sur parchemin par Alain Lestobec pour Dom Michel Le Nobletz. (1^{er} tiers du 17^e siècle).



Chèvres et moutons sont élevés sur les vastes étendues de friches et de landes; les chevaux, très tôt réputés, sont exportés en nombre à partir des grandes foires vers les régions voisines et l'Espagne. Le beurre qui «surpasse par sa délicatesse le meilleur de toute la France» (Jouvin), a aussi sa clientèle à Bordeaux, La Rochelle, en Anjou, à Paris. Aux 16^e et 17^e siècles, l'agriculture est caractérisée par une grande diversité de production qui toutefois reste limitée du fait de l'insuffisance des connaissances agronomiques et de l'absence d'amendements et d'engrais alors que les outils agraires, dans un pays où la charrue à roues est largement utilisée, place la Bretagne au rang des provinces développées.

A la veille de la Révolution, la Bretagne marque le pas, à la différence du reste du royaume, alors que les projets de la *Société d'agriculture*, créée à Rennes en 1757, n'aboutissent guère. Les fourrages artificiels sont pratiquement inconnus, la culture de la pomme de terre reste limitée, les terres récemment défrichées retournent à la lande faute d'engrais, les amendements calcaires nécessaires aux sols acides sont difficilement acheminés vers l'intérieur. La petite noblesse, pauvre et nombreuse, et la grande noblesse, détenant l'essentiel des terres, face à un monde rural de routine, ne prennent pas toujours la direction de l'innovation.

Scène de labours sur un linteau de porte daté 1776 (Primelin, Finistère).





Éléments d'histoire

Entre deux mutations agricoles : 1800-2000

La mise en place progressive, entre 1840 et 1950, de systèmes agraires profondément différents, n'est pas restée sans effets sur les paysages, l'environnement immédiat et le bâti qui, tous, témoignent de l'évolution de la société et de l'économie rurales.

Au 19^e siècle, les zones rurales qui bénéficient de l'essor de l'agriculture connaissent une période de construction intense qui se traduit aussi par la destruction partielle des bâtiments ruraux.

Dans le Finistère, sur les 300 maisons

répertoriées par l'inventaire Général dans le canton du Faou, près de 80 % ont été construites entre 1800 et 1914, à Plogastel-Saint-Germain, plus de la moitié des maisons rurales conservées remontent à la période 1850-1900.

Un système archaïque et extensif

La première moitié du 19^e siècle connaît le maintien de l'assolement triennal (jachère/céréale/céréale) dans lequel le blé, le sarrasin et le seigle gardent un rendement faible permettant d'assurer l'alimentation humaine. Le cheptel est néanmoins loin d'être négligeable. En 1840, les landes et les

jachères occupent entre 40% et 50 % de la surface agricole. Les landes, également pacages pour les troupeaux et sources de fertilisants (écobuage), sont indispensables à la petite exploitation puisque cultivables en cas de recul de l'artisanat textile, complément au revenu rural. Les terres limoneuses du Trégor et du Léon sont enrichies par des amendements marins.

Tout au long du 19^e siècle, l'économie paysanne reste, majoritairement, en marge du marché ; les exploitations se suffisent à elles-mêmes, les anciens équilibres sociaux sont maintenus par des élites traditionnelles qui, relayées par le clergé paroissial, encouragent une certaine modernisation de l'agriculture pendant que la révolution industrielle se met en place. Le système a ses références : « *Sous l'influence des anciens émigrés qui ont cotoyé des landlords, ces notables exaltent les vertus sociales de l'Angleterre verte qu'ils opposent au système manchestérien, générateur d'une immorale lutte des classes* » (Michel Denis). A travers toute la Bretagne, l'habitat connaît, sous la forme de fermes-modèles, un renouveau volontariste promu par les notables.



Une maison rurale élémentaire,
19^e siècle
(Lézardrieux, Côtes-d'Armor)



Logis respectivement datés 1785
(à droite), et 1938 (à gauche),
(Cast, Finistère).

Productivité et polyculture-élevage

L'agriculture de type archaïque et extensif, caractéristique de l'Ancien Régime, perdure jusqu'aux années 1840-1850. Avec la première révolution agricole s'affirme un système plus productif de polyculture-élevage qui est à son tour remplacé par une économie à culture intensive. Les campagnes sont progressivement désenclavées, le réseau vicinal entretenu par les communes. Le canal de Nantes à Brest, achevé en 1842, permet l'acheminement d'amendements calcaires en Bretagne centrale tandis que le réseau des chemins de fer se met en place entre les années 1860 et le début du 20^e siècle. Les fermes-écoles se multiplient et sont à l'origine d'un grand nombre de retombées pratiques, tant sur le plan des techniques d'exploitation que du cadre de vie et de l'ouverture des esprits. Ce mouvement a été amorcé dès 1830 à travers les actions de l'agronome Jules Rieffel à Nozay (Loire-Inférieure), mais la scolarisation des campagnes ne progresse réellement que dans la seconde moitié du siècle. Depuis 1833, suite à l'annexion à l'École normale de Rennes d'une école d'agriculture, les instituteurs jouent un rôle essentiel dans la rationalisation des pratiques agricoles et, plus tard, dans l'emploi des engrais chimiques.

L'introduction de techniques et de cultures nouvelles, telles que les plantes sarclées fourragères (trèfle, luzerne, sainfoin), permet la suppression de la jachère et l'accroissement considérable de la surface agricole exploitée : plus de 31 % entre 1840 et 1929. Dans la seconde moitié du siècle, les rendements des céréales nobles (blé, avoine) s'améliorent ; la culture de la pomme de terre se généralise, faisant disparaître les risques de disettes et facilitant l'élevage du porc. Grâce aux cultures fourragères, le cheptel,

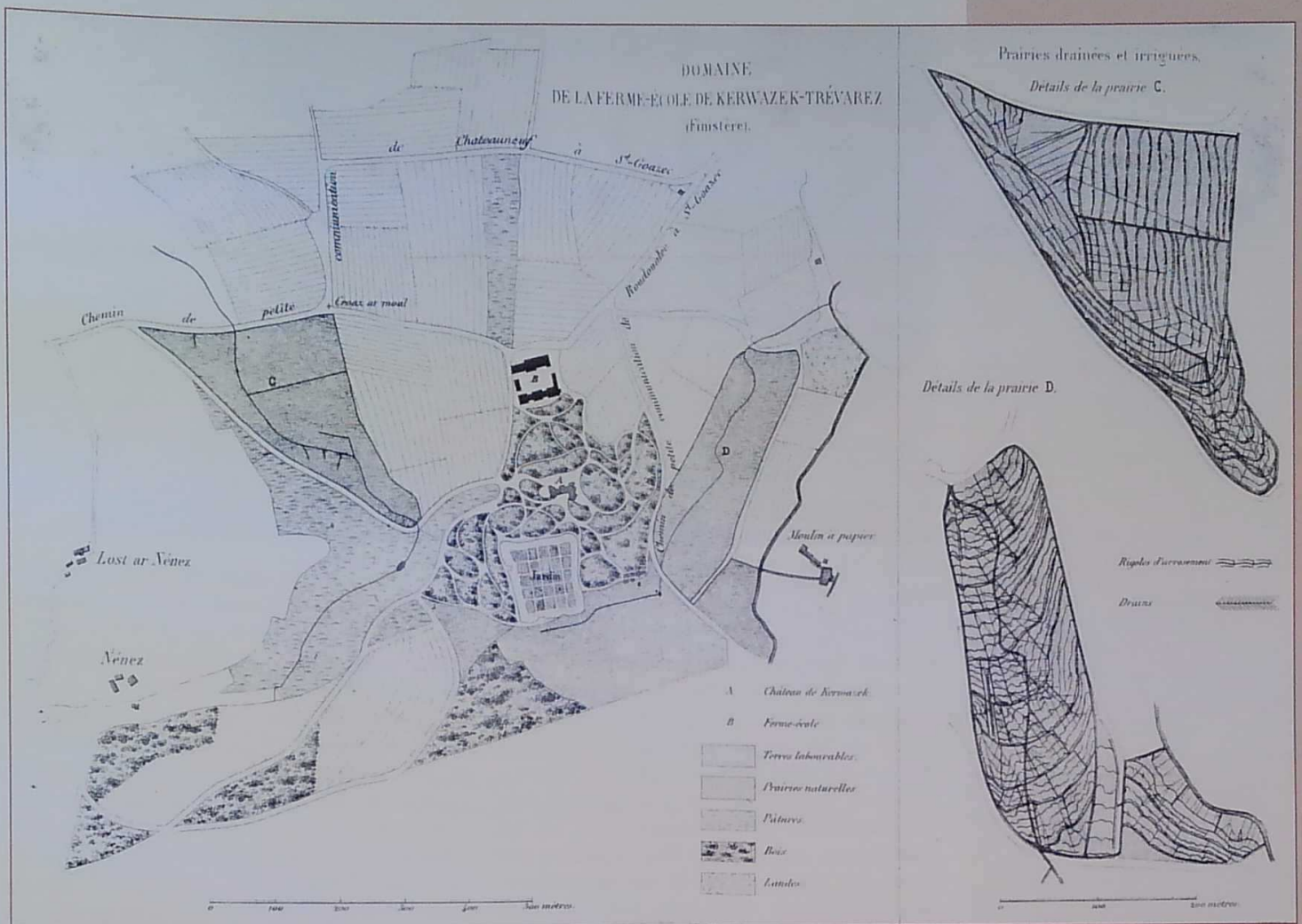
en particulier celui des vaches laitières, augmente ; la mécanisation demeure limitée. L'exploitation de Clet Carval à Primelin (Finistère) fait probablement figure d'exception ; on trouve, en 1886, dans l'inventaire des biens de l'exploitant-proprétaire, un char à bancs suspendu, une machine à piler la lande pour les chevaux, un ventilateur (ou tarare), une herse, une charrue et une machine à battre.

Le système polyculture-élevage qui s'est progressivement mis en place dès les années 1850, connaît son apogée entre les deux guerres mondiales avec un maximum de surfaces mises en culture (blé, avoine), un effectif record de chevaux ainsi qu'un progrès très net des plantes sarclées fourragères, des prairies artificielles, le tout accompagné d'une lente croissance du cheptel bovin.

L'une des premières conséquences de cette évolution est l'amélioration de l'alimentation. Le maximum démographique agricole est atteint vers 1890. Les conséquences sur les paysages et le bâti sont évidentes. La lande est transformée en bocage, très rapidement dans l'est, plus tardivement, à partir de 1880, dans l'ouest. Les surfaces bâties de l'exploitation évoluent suivant les nouveaux besoins. On rajoute des unités d'habitations ou des communs à l'ancien *enclos familial* ; on habite désormais plus fréquemment l'étage du logis (parfois rehaussé) qui, auparavant, servait de grenier, mais jamais de fenil à cause des risques d'incendies, très fréquents. Les bâtiments d'exploitation se multiplient et se différencient les uns des autres. La majorité du corpus de l'habitat rural actuellement conservé en Bretagne remonte à la seconde moitié du 19^e siècle ou est légèrement antérieure aux années 1840-1850.



Logis jumelés datés 1830 et 1870
(La Rheu, Ille-et-Vilaine)



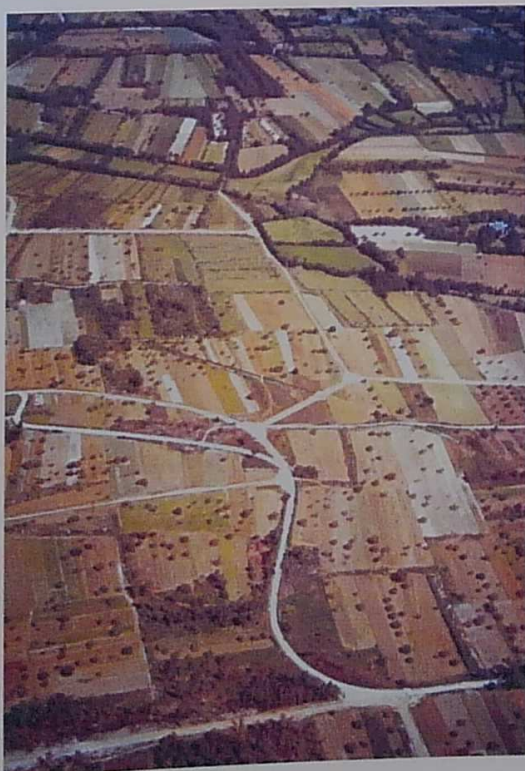
*Un système agro-alimentaire intégré.
Le temps des paysages agro-industriels*

Au cours des années 1950, les performances techniques et économiques optimales conduisent à l'éclatement du système, sous la pression de forces économiques externes et de tensions sociales internes, mais aussi sous l'effet de l'industrialisation

des productions animales. Dans les années 1950-1955, l'électrification des campagnes permet la motorisation et la mécanisation des travaux (écrémage du lait, barattage du beurre, moulin à grain, broyage des aliments du bétail). L'usage du tracteur se généralise vers 1955-1960 ; l'apparition du hangar marque alors l'apogée du système de polyculture-élevage.

Ferme-école de Kerwazek-Trévarez, plan du domaine et des prairies drainées et irriguées, 1872 (Saint-Goazec, Finistère).

Zone remembrée, années 1980 (environs de Loudéac, Côtes-d'Armor).



Paysage en cours de remembrement, années 1980 (environs de Malestroit, Morbihan).

Une grande exploitation laitière dans les années 1985 (région de Rennes, Ille-et-Villaine)



Le *modèle agricole breton* (Corentin Canévet) est un système agro-industriel intégré à une économie de marché. Les paysages sont marqués par l'arasement des talus, effets connexes du remembrement des terres qui prennent parfois un caractère systématique créant un paysage de *table rase* comme il en est, par exemple, dans le secteur de Pontivy-Loudéac. Le remembrement va de pair avec la progression de la motorisation et du machinisme agricoles. Le bâti s'adapte à une économie productiviste là où se renforce, dans les années 1960-1990, l'élevage hors sol. Répondant aux objectifs de productions de plus en plus spécialisées, porcheries et poulaillers industriels aux dimensions agressives se multiplient dans un environnement de maïs. Certaines exploitations qui ont conservé les différents bâtiments construits au cours des deux derniers siècles, présentent une véritable stratigraphie des mutations culturelles et structurelles de la société et de l'architecture rurales. Malgré un fort exode rural amorcé dès l'entre-deux-guerres, une

population rurale relativement dense se maintient dans un contexte de croissance agricole, surtout liée au développement du secteur agro-alimentaire. L'abandon momentané ou définitif de nombreuses constructions, considérées comme incompatibles avec une conception moderniste du confort, en est la conséquence. Une partie de cet habitat est soit reconvertie en gîtes ruraux, soit restaurée dans le cadre d'un retour de citadins à la campagne. En 1964, le canton de Carhaix-Plouguer est choisi par le secrétariat d'État à la Culture pour la première application d'un inventaire topographique du patrimoine. Vingt cinq ans après, un retour sur ce secteur qui connaît un fort déficit démographique et enregistre les mêmes mutations économiques que partout ailleurs, met en évidence l'érosion de l'habitat vernaculaire le plus modeste : alors que chapelles et manoirs se maintiennent, les maisons et les fermes, tout comme le petit patrimoine rural bâti, subissent une hémorragie d'environ 20 %.

Une exploitation agro-industrielle dans les années 1970-1980 (région de Lamballe, Côtes-d'Armor)





Le réel et le stéréotype

Textes anciens et sources iconographiques

La maison rurale, qui n'apparaît qu'en filigrane à travers les inventaires après décès et certains aveux, est pratiquement absente des textes littéraires et des représentations figurées anciens.

En France, la première description connue d'une maison rurale est celle qu'en donne Noël Du Fail en 1548, alors que les maisons les plus anciennes parvenues jusqu'à nous dans un relatif bon état de conservation ont été bâties dans les années 1500. Les nombreux voyageurs qui parcourent la Bretagne ignorent généralement la maison au profit du paysage, que ce soient un Italien anonyme (1618), l'excellent témoin Dubuisson-Aubenay (1636), le Nantais Jean-Baptiste Babin (1663), féroce à l'encontre des Bretons et de la Bretagne, ou le Charentais Jouvin (1672), qui préfère les côtes.

Auteur d'une *Description historique, topographique et naturelle de l'ancienne Armorique* entreprise dans le second quart

du 18^e siècle, Christophe-Paul de Robien, président au parlement de Bretagne, ne porte aucune attention à l'architecture vernaculaire. Son discours, celui d'un amateur éclairé, homme des Lumières, ne concerne, comme chez tous ceux qui l'ont précédé, que la grande architecture, les mégalithes, le château ou l'édifice religieux. Son intérêt pour le monde rural porte avant tout sur son économie, sur la pêche, les mines, les insectes, les oiseaux et les papillons.

En 1788, l'anglais Arthur Young est frappé par le « désert breton ». A la fin du 18^e siècle, pour Jacques Cambry, auteur de l'ouvrage *Voyage dans le Finistère*, la maison finistérienne symbolise à elle seule toutes les maisons de la province.

La nourrice. Eau-forte d'Olivier Perrin
(Galerie des Mœurs, usages et costumes des Bretons de l'Armorique, 1808).





La Roche-Maurice. Lithographie d'Eugène Cicéri (Taylor, Nodier et Cailleux, *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France*, 1846).

Les pays germaniques et nord-européens

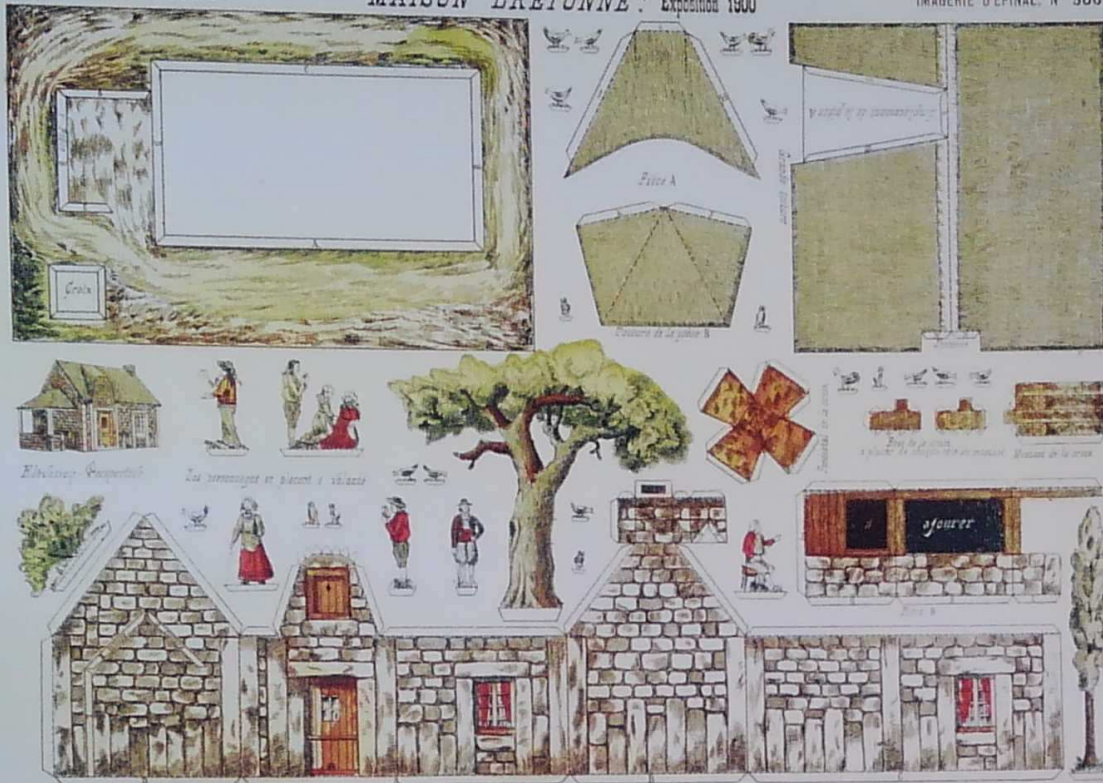
Ces pays ont eu très tôt conscience des particularismes de leur habitat traditionnel. Les architectes sont les premiers à présenter, à base de relevés, des analyses cohérentes de la maison rurale. A l'instar de l'Allemagne, l'Angleterre a un siècle d'avance par rapport à la France. Quant à l'Italie, du fait de la densité et de la qualité de son patrimoine monumental, elle a tendance, comme la France, à privilégier la *grande* architecture ; c'est le regard du géographe, et non de l'architecte

ou de l'historien de l'architecture, qui se pose sur l'habitat considéré comme un élément de peuplement.

Le timide intérêt des Français pour l'architecture vernaculaire, l'absence d'une approche systématique, tout comme l'introduction tardive du sujet dans le champ d'investigation des sciences sociales et humaines, ont, en partant d'un réel escamoté, quelque peu encouragé la fabrication de stéréotypes.



Ferme bretonne. Lithographie d'Albert Robida (*La vieille France, textes, dessins et lithographies - Bretagne*, 1891).



Maison bretonne.
Planche à découper
imprimée et éditée
par Pellern, Épinal
(Vosges), à l'occasion
de l'Exposition
universelle
internationale, 1900.

Au gré des guerres : prise de conscience progressive de l'intérêt de l'architecture rurale

Après la Première Guerre mondiale, face à des régions dévastées, le problème de la reconstruction passe par la prise en compte nécessaire de l'habitat des campagnes. Depuis l'Exposition internationale de 1937, le sujet est bien ancré dans le débat national alors que l'on constate que « l'étude de la maison rurale mérite un travail systématique et il importe de l'organiser rapidement (...), il est temps d'observer tous ces éléments avant qu'ils ne disparaissent » (Albert Demangeon).

Entre 1942 et 1945, le régime de Vichy, attaché aux valeurs de la terre et convaincu d'un monde rural sain et non corrompu,

charge une équipe d'architectes, chômeurs intellectuels ainsi épargnés du service du travail obligatoire, de dresser à travers tout le territoire national, des monographies d'habitations rurales. Cette entreprise a abouti plus tardivement, dans plusieurs régions, à des publications sous l'égide du Musée National des Arts et Traditions Populaires. Le volume consacré à la Bretagne paraît en 1985. La prise en compte de l'environnement bâti et végétal de la ferme ainsi que les relevés faisant état de l'emplacement du mobilier traditionnel donnent des informations précises sur un patrimoine aujourd'hui disparu.

Musées de plein-air et écomusées : la « maison-collection »

Dans les années 1960, sous l'impulsion, entre autres, de Georges-Henri Rivière, plusieurs écomusées (le terme n'apparaît qu'en 1971), musées du temps et de l'espace, se mettent en place. Pour le créateur du Musée des Arts et Traditions Populaires, il faut « conserver et mettre en valeur un patrimoine culturel en péril, l'ancienne maison rurale ». En 1967, dans l'île d'Ouessant, alors qu'est créé le parc naturel régional d'Armorique à l'initiative de la Délégation à l'Aménagement du Territoire et à l'Aménagement des Régions (DATAR), une maison traditionnelle est meublée et ouverte au public. Pour la

première fois, en France, on ne se limite plus à présenter des objets dans un bâtiment, mais le bâtiment lui-même fait partie du système muséographique : la maison de Niou Huella devient objet de collection, à l'instar des musées de plein air, dont les premiers avaient été créés en Scandinavie près d'un siècle plus tôt, par exemple en 1872 à Skansen (Suède). Progressivement, l'écomusée propose une interprétation non seulement des pratiques culturelles ou de l'architecture traditionnelle, mais aussi des relations que l'homme entretient avec son milieu.

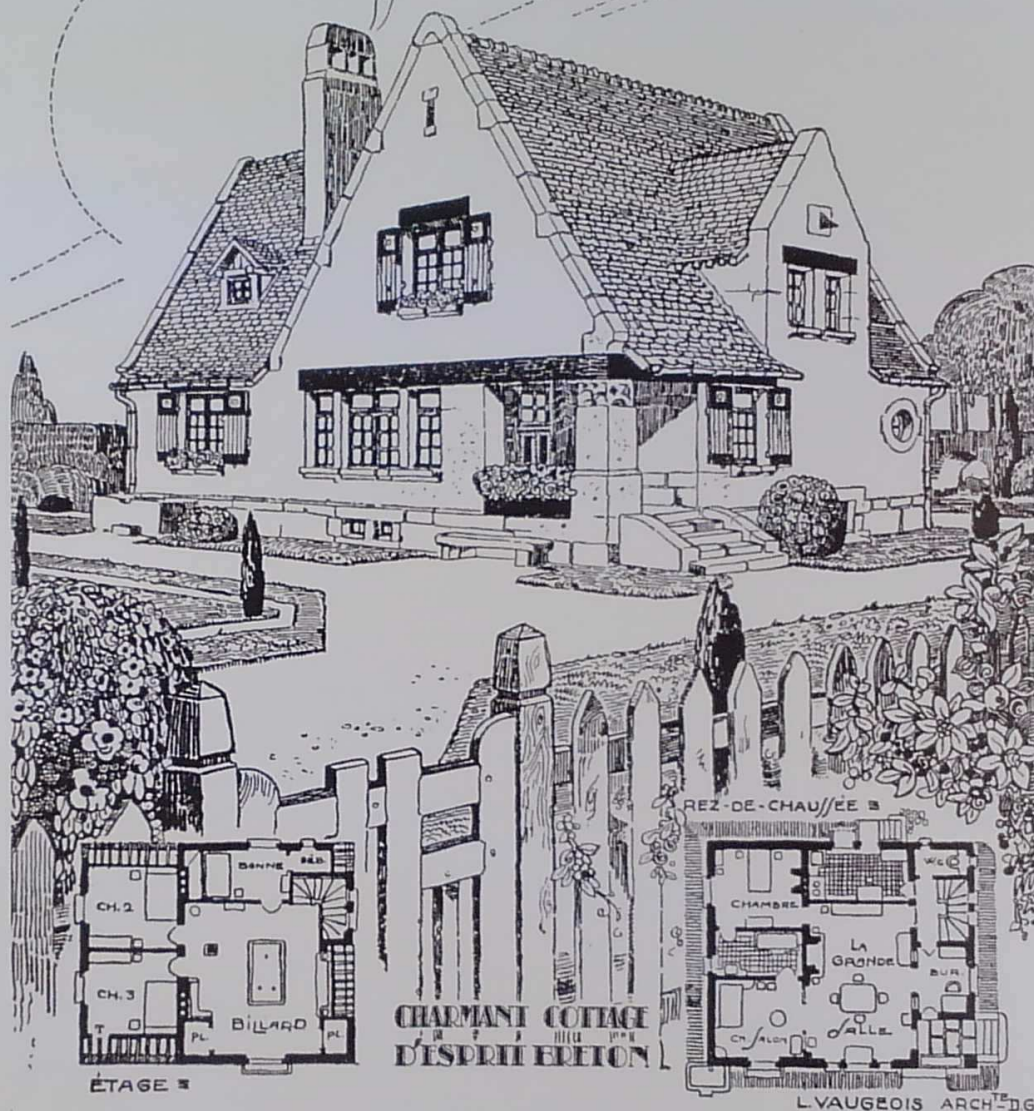
N^o Exceptionnels
15 AOUT 1927
VOLUME XLVI

VIE À LA CAMPAGNE

Abonnement : 6 N^{os}
FRANCE : 38 Fr.
Étranger : 45 et 50 Fr.

et Vie au Grand Air réunies

Revue Pratique avant Tout, Publiée sous la Direction de M. Albert Mauméné



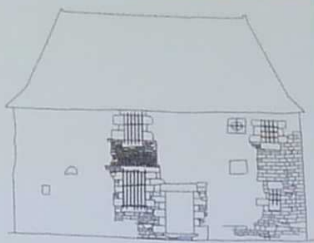
Charmant cottage d'esprit breton
Projet de l'architecte Lucien Vaugois
(*Vie à la campagne*, août 1927).

L'Inventaire des monuments et des richesses artistiques de France : des « maisons reconnues »

Avec l'Inventaire général, dont les premières commissions sont installées en 1964 en Alsace et en Bretagne, l'approche du patrimoine rural s'appuie sur des analyses systématiques qui incluent, sans échelle de valeur, aussi bien les grandes réalisations prestigieuses que l'architecture sans architecte.

Aujourd'hui, il s'agit d'interroger les vestiges d'un patrimoine en voie de disparition,

en cours de fossilisation ou sujet à de nombreuses transformations ou détournements. L'Inventaire général appréhende l'environnement construit (organisation spatiale, habitation, communs) de la quasi-totalité de la population ayant vécu au cours des cinq derniers siècles (du 16^e au 20^e siècles), période pour laquelle on dispose encore d'un nombre suffisamment élevé de témoins authentiques.



Architecture

Vocabulaire

- Appareil mixte

Pour le gros œuvre, assemblage de matériaux de nature différente.

- Baie

Ouverture de fonction quelconque ménagée dans une partie construite, et son encadrement.

- Baie (ou fenêtre) passante

Ouverture dont la partie supérieure se situe au-dessus du niveau de la *corniche* ; seule sa partie haute est en lucarne.

- Bandeau

Sur une façade de maison, moulure saillante en pierre séparant horizontalement les niveaux.

- Bardeau

Petite planche en bois, en Bretagne souvent en châtaignier, utilisée localement comme matériau de couverture, notamment sous forme d'*essentage*.

- Cloison

Séparation mince, généralement en bois ou en palis formant une division intérieure.

- Comble à surcroît

Espace intérieur situé sous les versants du toit et dont le sol s'élève au-dessous du faîte du *mur gouttereau* ; destiné à l'habitation ou au stockage.

- Cheminée

Ouvrage de maçonnerie destiné au chauffage formé d'un foyer ouvert et d'un conduit pour évacuer la fumée.

- cheminée incorporée

Le foyer est entièrement pris dans l'épaisseur du mur, généralement le *pignon*.

- cheminée engagée

le foyer est en partie pris dans l'épaisseur du mur, généralement le *pignon*, en partie dans une avancée construite devant lui.

- Consoles

Dans une *cheminée*, parties latérales en surplomb portant le *manteau*. En bois ou en pierre, parfois sculptées, les consoles peuvent traverser - afin de mieux répartir les charges à porter - l'épaisseur du pignon. Lorsqu'elles sont en bois et affleurent à l'extérieur, elles sont souvent protégées par un *larmier* en pierre.

- Contre-cœur

Dans une *cheminée*, la paroi de fond du foyer construite en pierre ou en brique.

- Corniche

Partie saillante, en bois ou en pierre, formant la jonction horizontale entre le mur et le toit.

- Couverture

Ouvrage couvrant, à l'extérieur, une construction ; ne pas confondre avec *couvrement*.

- Couvrement

Dispositif ou ouvrage en bois, plâtre ou pierre qui limite, par le haut, une baie ou un espace ; ne pas confondre avec *couverture*.



- Coyau

Petite pièce oblique de charpente située dans la partie inférieure du toit permettant, en absence de gouttière, d'éviter le ruissellement des eaux pluviales le long des murs.

- Crossette

Sur un *pignon*, la première pierre taillée faisant saillie et portant parfois un décor sculpté.

- Croupe

Petit versant réunissant, à leurs extrémités, les *longs pans* des toits allongés.

- Décharge

Dans une construction en *pan de bois*, pièce oblique fixée entre deux pièces horizontales destinée à mieux répartir les poids. Les décharges peuvent être disposées en croix-de-Saint-André (X) ou en chevron (^).

- Dépendances agricoles

Parties d'une ferme destinées à l'exercice des activités agricoles.

- Distribution

Organisation de l'espace intérieur : entrées, communication et destination des pièces.

- Écurie

Abri pour les chevaux de selle ou d'attelage.

- Élévation

Face verticale extérieure d'un bâtiment.

- Enduit

Revêtement en plâtre, ciment ou mortier de chaux étendu sur une *maçonnerie* en *moellon*.

- Épis de faîtage

Ornement en métal ou en céramique embroché sur une tige placée au sommet d'un toit, aux extrémités d'une faîte (partie la plus élevée de la charpente).

- Escalier

escalier en vis

Escalier tournant, en bois ou en pierre, constitué de marches superposées qui forment un noyau.

escalier rampe-sur-rampe

Escalier tournant à retours avec au moins un repos ; il est formé de volées droites parallèles disposées autour d'un mur-noyau.

escalier tournant

Escalier avec au moins une révolution ou un retour complet.

- Essentage

Revêtement en ardoises ou en bois (*bardeau*) d'une paroi verticale (*pignon*, *pan de bois*).

- Étable

Abri pour les vaches, les chevaux de trait, les porcs.

- Façade

Élévation extérieure, remarquable par son étendue et sa fonction.

- Four à pain ou à pâtisserie

Édicule artisanal dans lequel on fait cuire le pain et / ou la pâtisserie. Ne pas confondre avec *fournil*.



- Fournil
- Gros oeuvre
- Grange
- Hors-œuvre
- Demi hors-œuvre
- Dans-œuvre
- Jour
- Larmier
- Lattis
- Lignolet
- Linteau
- Lucarne
- Maçonnerie
- Maître d'œuvre
- Maître de l'ouvrage
- Manteau

Local, généralement de dimensions habitables, dans lequel se trouve le four à pain. Ne pas confondre avec *four à pain*.

Ensemble des murs, des *couvrements*, des planchers et du toit d'un édifice.

Local servant à abriter la récolte en gerbe ou la paille.

Corps de bâtiment (par exemple tourelle d'*escalier*) tenant à un autre corps de bâtiment plus important.

Corps de bâtiment (par exemple tourelle d'*escalier*) partiellement intégré dans un autre corps de bâtiment plus important.

Partie intégrée (par exemple *escalier*) dans l'espace intérieur d'un bâtiment.

Petite baie généralement sans fermeture donnant de la lumière ou de l'air.

Pierre plate horizontale en saillie fixée au-dessus d'un *linteau* en bois pour éviter les infiltrations des eaux pluviales.

Ouvrage composé de fines planches en bois espacées de quelques centimètres de largeur ; employé dans les plafonds, sur des pignons ou des façades en *pan de bois*, il sert de support à un enduit.

Rang d'ardoises, parfois décorées, dressé sur le faîte d'un toit.

Bloc de pierre ou pièce de bois couvrant une *baie* ou servant à porter la hotte de cheminée ; pièce destinée à recevoir des charges importantes.

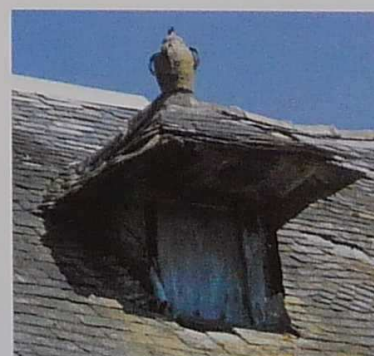
Ouvrage construit dans un plan vertical sur un toit et permettant d'éclairer le *comble*.

Ouvrage construit en pierre ou en brique.

Celui qui conçoit et dirige la construction d'un édifice (techniques et savoir-faire).

Celui pour qui on construit (moyens financiers).

Dans une cheminée, partie formant un avant-corps en surplomb destiné à fermer le foyer ; les différentes parties du manteau sont les *piédroits*, les *console*s et le *linteau*.



- Moellon
- Mur gouttereau
- Mur de refend
- Noue
- Ordonnance
- Palis
- Pan de bois
- Piédroits
- Pierre de taille
- Pignon
- Porte
- Pureau
- Remise
- Solin
- Toit à longs pans
- Toit en pavillon
- Travée
- Vantail
- Voûte

Pierre de petite dimension non ou peu taillée.

Mur extérieur situé sous les gouttières d'un versant de toit.

Mur porteur montant de fond et formant une division intérieure.

Arête formée par la rencontre de deux versants de toit.

Composition rythmée d'une façade. Le temps du rythme est représenté par des lettres ; rythme binaire : A B // A B etc. ; rythme ternaire : A B A // A B A etc.

Dalles en pierre peu épaisses, généralement en schiste, dressées verticalement en alignement et servant soit de clôtures de champs, soit de *cloisons* intérieures.

Mur en charpente avec un remplissage en brique ou en torchis.

Montants, généralement en pierre, portant le *couvrement* (linteau) d'une porte ou d'une fenêtre ou le *manteau* d'une *cheminée*.

Pierre avec des pans dressés et des arêtes vives. Grand appareil : +35 cm. Moyen appareil : entre 35 et 20 cm. Petit appareil : moins de 20 cm.

Partie supérieure d'un mur généralement triangulaire correspondant à la hauteur du *comble*. Les rampants sont souvent formés par des pierres taillées (*crossette*).

Baie de communication fermée par un *vantail*.

Partie du matériau de couverture visible après la pose. Dans le cas d'ardoises très épaisses la pose se fait « à pureau décroissant », c'est-à-dire en réservant les ardoises les plus grandes à la partie inférieure du toit.

Local qui sert à abriter les voitures et les véhicules agricoles.

Partie inférieure d'un mur formée généralement d'assises de pierres servant à l'isoler du sol, surtout dans une construction en *pan de bois*.

Toit à deux versants terminé à ses extrémités par des *pignons*.

Toit à quatre versants couvrant un corps de bâtiment carré ; les quatre versants forment à leur sommet une pointe ou un *faitage*.

Superposition de *baites* placées sur le même axe vertical créant des rythmes et des alternances.

Panneau plein, en bois ou vitré, avec châssis pivotant ; ne pas confondre avec *porte* ou *fenêtre*.

Ouvrage maçonné couvrant un espace et reposant sur des appuis (murs, piliers, colonnes).





Le paysage rural

Histoire et morphologie

L'étude de l'habitat ne peut être isolée de celle de son environnement. Le paysage doit être étudié en rapport avec les structures économiques et le comportement des sociétés qui l'ont progressivement mis en forme et en ont assuré les évolutions.



Les rives de la Vilaine
aux environs de
Rennes, 1543

Le canal de sainte quarre poulx
Jelloy le m'aveant

Le escluse des moulins le
contesenoit au dessoubz

Pour Excellence enuenda la
premiere de l'isle courtois tenues
le l'aire ce qui est d'aller attendre affray
devoit le d'aller de l'adite de l'isle



Le territoire de Sibiril (Finistère), d'après l'Atlas par masses de cultures, 1808-1820.

- terres labourables
- bâtiments et cours
- prés
- landes
- bois

La Bretagne n'a pas toujours été une terre de bocage. L'idée si répandue qu'il s'agit d'une donnée issue des temps immémoriaux doit être mise en cause. Rare en Ile-et-Vilaine, le mot *lann* (lande, « grande étendue de terre qui n'est pas propre au labour » pour Grégoire de Rostrenen, 1732 - autres termes : *menez*, *guaremm*) apparaît dans les toponymes près de six cents fois dans le

Finistère, deux cents fois dans les Côtes d'Armor, cent cinquante fois dans le Morbihan. Les landes demeurent jusqu'au 19^e siècle l'un des traits caractéristiques et unificateurs du paysage ; liées à la pauvreté des sols, elles sont un lieu de pacage déterminant pour l'économie rurale et s'intègrent dans un système de culture dominé par l'assolement à rotation lente. Riches en matériaux de couverture et de litières pour le bétail, elles fournissent aussi du bois de chauffage, de l'engrais partant des ajoncs et des genêts pilés qu'on laisse pourrir dans les chemins, avant de les étendre sur les labours (sembray) ; cette technique est favorisée par la forte humidité du climat océanique. Les landes, enfin, abritent aussi le gibier (la garenne).

Dans la seconde moitié du 15^e siècle - les jardins mis à part - on connaît encore des terres sans clôture. Dans un monde d'habitat dispersé, le bocage se limite alors aux cercles des cultures permanentes entourant la ferme ou le village, ponctuant un paysage majoritairement composé de champs ouverts (*openfield*, *champagne*), dans une opposition entre le monde domestique (*hortus* et *ager*) et le monde sauvage (*saltus*). Talus, fossés, haies et murets empêchent l'errance des animaux et protègent les cultures sur des champs mieux travaillés et fumés. Il y a, à la fin du siècle, reprise des défrichements et appropriation des terres indivises. Dans les premières décennies du 16^e siècle, le phénomène se confirme, tout comme le recul des marais et des forêts, corroboré par la poussée démographique. Au 17^e siècle, les mailles du bocage demeurent lâches, comme dans le Vannetais, même dans les zones de labour. Au siècle suivant, à l'occasion du partage des terres communes, la construction des haies et des talus se poursuit et la clôture des champs se généralise. Le paysage bocager atteint son extension maximale dans les premières années du 20^e siècle pour être, dans les années 1960, remis en question face au développement de la mécanisation.

Le végétal et le bâti

Les implantations les plus anciennes ont défini un réseau hiérarchisé de sentiers, de grands chemins et de routes, réseau qui, par la suite, a fixé les nouvelles habitations.

Les matériaux de construction (gros-cœuvre, clôtures) sont, dans la quasi totalité, ceux disponibles à proximité. A Quily (Morbihan), le granite et le schiste sont utilisés simultanément pour les maisons situées dans la zone de contact entre les deux roches. Matériaux et essences végétales et arbustives structurent le paysage, déterminent

un terroir et marquent un territoire permettant de l'identifier. Ce paysage peut être fait de grands arbres, tels que des chênes séculaires ou les résineux dont chaque silhouette particulière, selon les essences, désigne un lieu précis ; le paysage est ainsi fait de bois, de taillis, de talus et fossés plantés, de haies d'autant plus denses que l'on doit se protéger des vents dominants. Autour des villages, les parcelles sont très enchevêtrées lorsqu'elles dépendent de différentes exploitations. Autour de Lopérec (Finistère), la culture du

cerisier, aujourd'hui inexistante, était encore largement répandue entre les deux guerres; dans le *Dictionnaire historique et géographique de la Bretagne* d'Ogée, on note en 1845 que «... les maisons sont généralement plus isolées qu'agglomérées en village et chacune d'elle est comme enveloppée dans un petit bois de cerisiers dont la culture est l'une des industries principales du cultivateur». Les ormes, dont le bois sert à la fabrication des charettes, sont fréquemment plantés près des fermes; on y retrouve aussi le houx pour les manches d'outils, en raison de sa souplesse et

de sa résistance, le buis, pour le dimanche des Rameaux, le laurier-sauce qui parfume les draps et sert pour la cuisine, le sureau pour ses vertus médicinales, plus tard les hortensias pour le décor. Le passage des bêtes dans les sous-bois, ainsi que le ramassage du petit bois pour la lessive, contribuent à l'entretien des forêts. Arbres et haies sont régulièrement taillés et émondés : en Cornouaille, l'usage du poêle à crêpes se perd, certes, avec l'arrivée de la bouteille de gaz, mais également avec la fin de la taille des arbres dont on faisait les fagots.

Des espaces fonctionnels de proximité

Les bâtiments de l'exploitation, qu'elle soit isolée ou associée à d'autres (hameau, village), s'élèvent souvent au centre d'un ensemble de couronnes concentriques qui, de la plus éloignée à la plus proche, regroupent pour la première les terres labourables et les landes, pour la seconde (*liors, pourpris*) des parcelles plus étroites au maillage plus serré de murets et de haies (par exemple d'aubépine pour le séchage du linge), également terres labourables; une troisième couronne inclut, de manière imbriquée, les jardins potagers, avec les ruches selon l'ensoleillement, et les vergers. Une telle composition de l'exploitation et de son environnement va de pair avec la progression du défrichement, du bocage et de la conquête des landes. Cette organisation, qui perdure jusqu'à la seconde moitié du 20^e siècle, semble immuable depuis la fin du Moyen Âge; les aveux au roi et les livres rentiers des seigneurs témoignent avec précision des différents éléments du paysage.

Au centre de cet ensemble de couronnes concentriques s'organisent les bâtiments et espaces d'exploitation aux fonctions multiples, révélatrices de la diversité des activités et des productions, de la complexité et de l'importance ou non de cette unité économique qu'est la ferme. Dans une logique fonctionnelle liée à un système de polyculture-élevage, tout s'organise autour de la cour, centre de gravité et lieu de circulation des hommes et des animaux. On y trouve aussi le puits et l'abreuvoir (auge en pierre). La cour sert aussi de lieu de stockage des récoltes des plantes à racine (betteraves, navets, rutabagas) où s'exhibe un élément de prestige, le fumier. Noël Du Fail note en 1548 : « Entré qu'estiez en la cour close de beau esglantiers et espines blanches, voyez en une orée un beau fumier amassé (...) ».

A l'écart de la cour et du passage des animaux, protégée par des haies, barrières et talus, l'aire à battre donne accès aux réserves de foin et de paille, cette dernière pouvant être commune à plusieurs exploitations tout comme le four à pain. L'emplacement du fournil est parfois mar-

qué par la présence d'un if dont le feuillage serré empêche les escarilles de s'envoler avec le vent quand on vide les cendres.

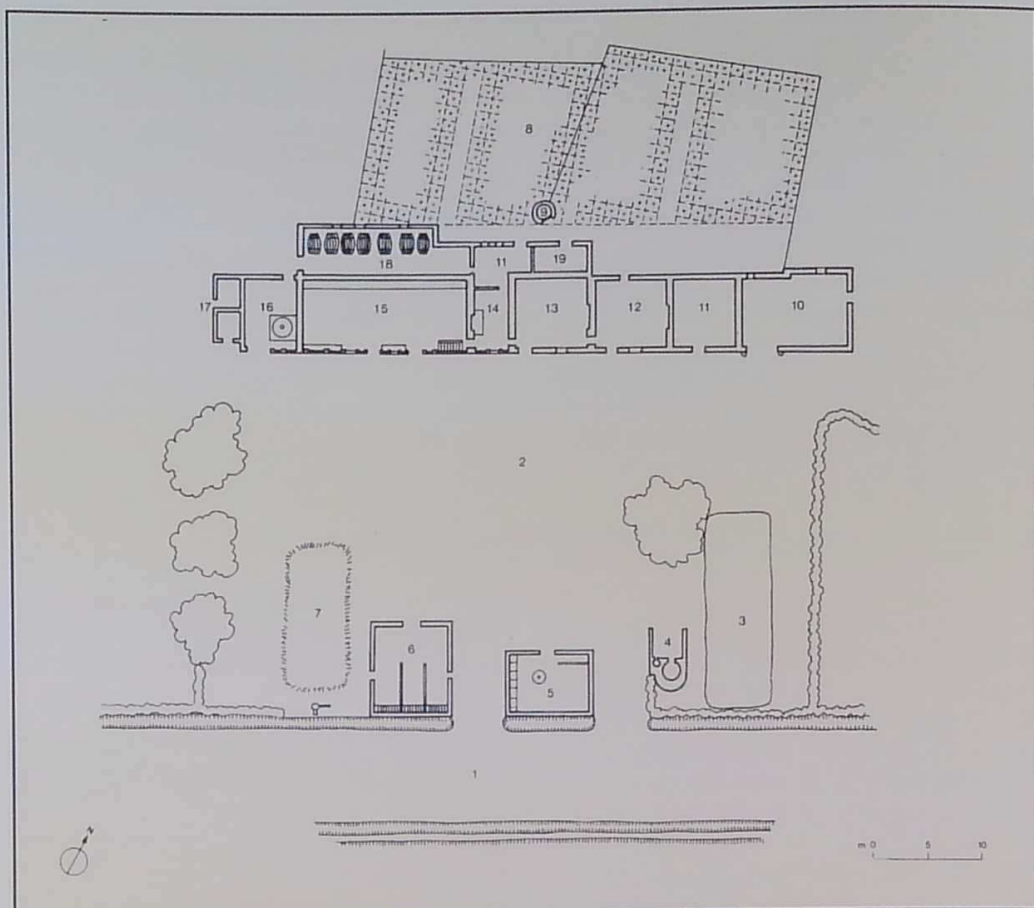
Plan du village de Saint-Brandan, 1751 (Côtes-d'Armor).



Scène de battage dans les années 1930 (Plogoff, Finistère).



- 1 - route
- 2 - cour
- 3 - mare
- 4 - fournil
- 5 - poulailler
- 6 - écurie
- 7 - fumière
- 8 - potager
- 9 - puits
- 10 - grange
- 11 - débarras
- 12 - chambre
- 13 - salle commune
- 14 - cuisine des animaux
- 15 - étable
- 16 - pressoir
- 17 - porcherie
- 18 - cellier
- 19 - laiterie



Plan de la ferme
de La Clairejaudière
(Mélesse, Ille-et-Vilaine,
état en 1942).

Nommer des lieux, y vivre et les maîtriser

Les noms désignant les parcelles ou des lieux-dits sont riches en enseignements. *An parc lan* désigne une terre où pousse l'ajonc, *meas dresec* est un champ de ronces. A La Meslaie, en haute Bretagne, il y eut des nêfles (en ancien français *meslê*), tout comme il y en eut à *Coat-mesper* (le bois, *coat*, aux nêfles) à Plouédern (Finistère). Les baux de ferme et l'étude des cadastres et des matrices cadastrales où figurent les noms donnés aux parcelles et divers édifices (microtoponymie), apprennent à lire ces espaces et à en découvrir les fonctions, mais ils ne reflètent que les réalités de l'époque de leur établissement, donc au mieux, pour le premier cadastre, l'état du sol rural au début du 19^e siècle. Une parcelle au pied de la motte castrale du Juch (Finistère) est toujours désignée par *ar-winiac*, la vigne, nom rencontré également en Ille-et-Vilaine.

Chaque espace est conçu et construit à la

mesure de l'homme et des animaux, dans un souci d'économiser le déplacement et l'effort. Le *journal* exprime tout à la fois une durée et une superficie ; il correspond au labour d'un homme en une journée. La longueur du sillon est fonction de la capacité de récupération du cheval, et pour éviter des pertes de lait, les vaches ne vont guère paître à plus d'un kilomètre.

Au-delà du périmètre exploité qui détermine les récoltes, il peut y avoir celui du hameau avec parfois sa chapelle, son pardon et ses règles communautaires qui régissent les grands travaux, celui de la commune qui se confond souvent avec celui de la paroisse, celui du bourg, lieu d'échanges, de marché, de commerces et d'artisans, des écoles, de la mairie, de l'église et du cimetière, celui du *pays* aux limites fluctuantes et, plus loin, celui du canton.

Lire des espaces qui changent

Paysage et organisation spatiale se sont tellement modifiés en profondeur (mécanisation, remembrement, extension des élevages hors-sol) que les historiens et les archéologues du paysage scrutent désormais les vestiges et témoins de cette évolution végétale et environnementale ; ils démontrent que le paysage, objet construit et reconstruit sans cesse, fait partie de l'histoire sociale. D'un paysage de bocage on

revient, dans bien des secteurs de Bretagne, à des paysages de *champs ouverts* et, du fait des quotas et de la déprise agricole, à des zones préfigurant un retour aux paysages mités de landes ou de jachères. Le paysage rural, marqué par un environnement façonné et codé et un bâti ancré dans le sol, est l'expression d'une réalité économique avant d'être cette réalité esthétique que lui confèrent les non ruraux.



Sites et territoire

Le hameau

En Bretagne comme partout en France, le peuplement des villages, des hameaux et des bourgs constitue la base de la société traditionnelle. Lorsqu'il s'agit de s'adapter aux données physiques (site, climat) et aux activités rurales majeures, les structures ne varient que peu. La diversité des implantations et des traditions architecturales sont le reflet de ces contraintes et de ces activités.

Il n'existe pas de village breton typique, ni de village français typique. Dans la période de la plus grande expansion rurale (fin 19^e siècle), l'ouest de la France n'est pas seul à se distinguer par une population éparsée très élevée vivant en villages dispersés.

En plaine, un village lorrain et un hameau du sud de l'Ille-et-Vilaine présentent des configurations semblables : des logis mitoyens s'alignent le long d'un chemin qui sert de cour aux exploitations.

Des petits mondes ruraux solidaires

En Bretagne, le terme *village* recoupe celui de *hameau*, c'est-à-dire le regroupement de plusieurs maisons ou fermes. Plus que le bourg, c'est cette nébuleuse d'écarts qui est au cœur même de l'organisation et de l'exploitation de l'espace rural. Une fois en place, les hameaux, même au prix de modifications successives, se perpétuent. La réalité qui se dégage au niveau national et qui définit le hameau comme un ensemble de dix à vingt habitations dispersées avec cours qui communiquent, s'applique, en fait, pleinement à la Bretagne où le groupement varie globalement entre deux et quinze feux. Suivant les complexités parcellaires et l'imbroglio juridique provoqué par des droits de mitoyenneté ou de passage, la structure villageoise, généralement propice à la solidarité et à l'entraide, peut provoquer

des conflits de voisinage.

Pour les géographes, la pauvreté du sol expliquerait, dans bien des cas, l'habitat dispersé mais rassemblé en hameau (région de Redon, Monts d'Arrée), alors que les grandes fermes isolées sont caractéristiques de certains secteurs au bâti reconstruit au 19^e siècle (Trégor, Léon) ou de culture intensive.

Quelques sondages ponctuels d'après les données de l'INSEE montrent que la dispersion de l'habitat, les côtes mises à part, est nettement plus forte dans la partie ouest de la région. En haute Bretagne, on observe, en moyenne, un écart pour 15 hectares, dans le Morbihan, un écart pour 30 hectares, voire beaucoup plus : la commune de Caro, par exemple, avec une superficie de 3774 hectares, compte 92 villages, soit un village pour 41 hectares.

Structures et facteurs dynamisants

Plus encore que le calvaire ou la croix de chemin, la chapelle marque l'espace villageois de son empreinte religieuse et agit sur

l'organisation du hameau : son architecture et son environnement particuliers (clôture, boisement) et surtout sa valeur symbolique, jouent un rôle centralisateur majeur.

Plus discrets, plus dispersés ou plus éloignés du centre des hameaux, certains bâtiments à usage communautaire ou artisanal correspondent directement aux nécessités de la vie domestique et de l'économie rurale. C'est le cas des fours à pain communs, des lavoirs maçonnés, des bassins à rincer le chanvre (routoirs à lin) ou encore des buanderies (*kandi*), petits bâtiments couverts placés près d'un ruisseau, notamment dans les régions productrices de toiles (Morlaix, Trégor).

On a pu distinguer, en simplifiant à l'extrême, trois formes de groupement : le village en alignement (village-rue), le village éclaté et le village en paquet, bien qu'il soit parfois difficile de différencier les deux dernières configurations. Le village éclaté se caractériserait par ses dispositions relativement structurées autour d'un noyau central, le village en paquet par son aspect plus informel.

Le hameau de Saint-Tugen dominé par une chapelle monumentale, état vers 1895
(Primelin, Finistère)

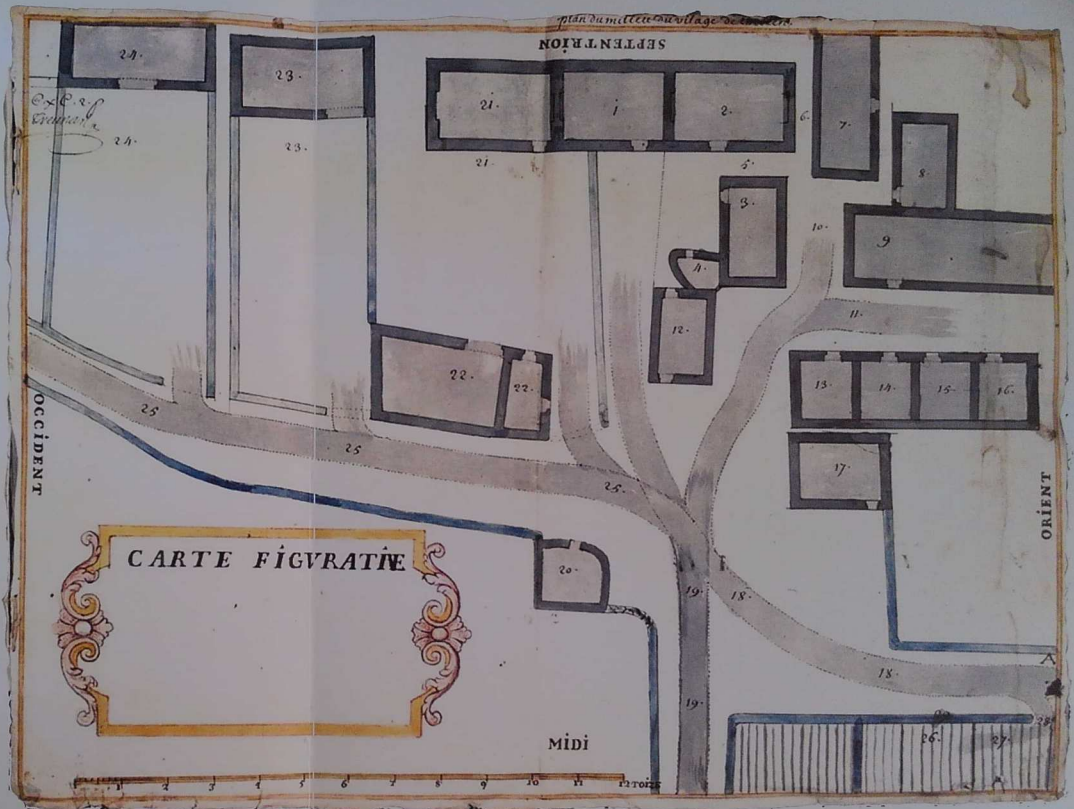


"CARTE FIGURATIVE" DU VILLAGE DE THEOLEN, 1743, Cléden-Cap Sizun (A. D. Finistère).

En 1743, un différend entre paysans du même village nécessite l'intervention de l'homme de loi qui s'est appliqué à joindre à son constat ce document graphique destiné à mieux faire comprendre l'enjeu du débat. Ce plan dépasse, bien sûr, sa simple signification juridique pour illustrer des réalités à la fois sociales, spatiales et architecturales. La densité du bâti - la totalité du village n'y figure même pas - induit un imbroglio juridique, surtout lorsqu'il s'agit, comme ici, du "droit de passage" sur une voie considérée comme commune, mais apparemment obstruée par l'opulence symbolique et ostentatoire des tas de fumier (*fremboix*). La distance entre le logis et certaines dépendances ne facilite certainement pas les rapports de voisinage. Des logis pour au moins trois familles, sept vaches à vaches et à moutons, une écurie, deux soues à cochons, trois remises à charrettes et trois aires à battre occupent une superficie d'environ 1500 m², noyau de plusieurs exploitations très imbriquées et interdépendantes les unes des autres. Au total, sept propriétaires se partagent les bâtiments. Par ailleurs, on note l'absence de cohabitation entre humains et animaux : cochons, moutons et vaches trouvent un abri en limite ou en dehors des cours closes de murs. Les chemins de communication desservent les parties agricoles.



- logis principaux
- logis ?
- crèches et étables
- soue à cochons
- remise à charette
- écurie



1. Maison à Guézengo, et au midy est issue à fremboix qu'on prétend chemin commun et où ledit Guézengo a actuellement, et de tout temps, ses fumiers.
2. Maison à Guézennec qui a aussi au midy dans la longueur de sa maison une issue à fremboix où il a aussi ses fumiers.
3. Crèche en appentil audit Guézennec.
4. Soue à pourceaux, au même.
5. Venelle large de 4 pieds et 3 pouces.
6. Autre venelle conduisant au nord.
7. Maisons aux nommés Créon et Legoff.
8. autre maison audit Legoff.
9. Mazières à Marie Huan.
10. Terrain uni et net comme un grand chemin que Guézennec nomme fol vian.
11. Rue et chemin à charrette conduisant à d'autres maisons et qui aboutit par l'orient à l'endroit marqué (A).
12. Crèche audit Guézengo, et au midy entre la porte et le coin d'orient est une auge de pierre (E).
13. Crèche audit Guézennec.
14. Idem, audit Créon.
15. Idem, audit Legoff.
16. Crèche au nommé Gaiffas.
17. Crèche audit Créon qui a son issue au midy.
18. Chemin de Pontcroix.
19. Chemin au bourg de Cléden et à Audierne.
20. Soue à pourceaux audit Créon.
21. Maison et aire au même.
22. Remise à charrette et écurie à idem.
23. Remise à charrette et aire audit Guézennec.
24. Remise à charrette et aire à Jean Kerziti.
25. Chemin à la grève.
26. Portion de terre de Guézengo à liors ar poullou.
27. Portion de terre de Guézengo au même liors.
28. Brèche charretière pour entrer audit liors.
29. Endroit par lequel Guézengo est à présent obligé de faire passer sa charrie et les fumiers en panier, dans ladite portion de terre aucune charrette n'y pouvant monter le terrain étant élevé de plus de cinq pieds au-dessus du chemin.

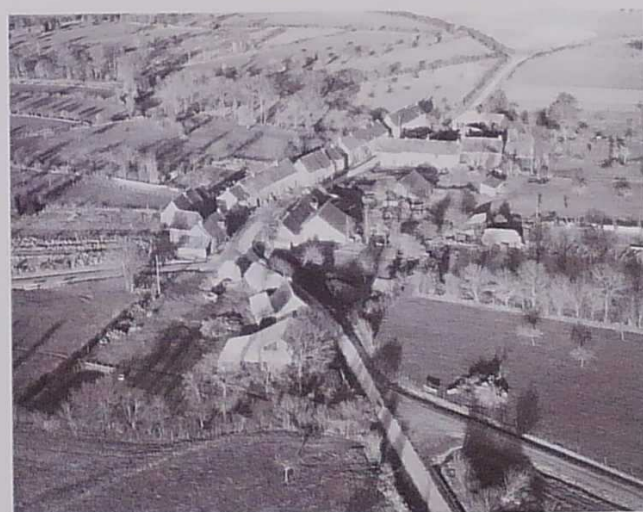
Quant au village-rue composé de rangées plus ou moins longues de petites exploitations bordant un chemin « fédérateur », il est spécifique de la partie orientale de la Bretagne et d'une partie du Morbihan. Ce type de village doit sa forme aux conditions

de défrichements parfois très anciens : donnés par un seigneur, les lots (*alleux* en haute Bretagne) correspondent à des bandes de terrain perpendiculaires au chemin qui est progressivement bordé de maisons construites par les défricheurs.

Le village de Glujeau, extrait du cadastre de 1844 (Lopérec, Finistère).



Le village des Salles-de-Boblaye composé de deux exploitations agricoles (Meslan, Morbihan, état vers 1970).



Vue aérienne de 1971 du hameau de La Ferronnais (Bain-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine).

Des lieux à tout faire

Les activités commerciales et artisanales ne s'exercent pas nécessairement dans les bourgs et le hameau n'est pas uniquement composé d'exploitations agricoles. Marchands et artisans sont nombreux à s'installer dans les villages où leur travail spécifique, souvent complémentaire, n'exclut nullement l'exploitation de la terre. Tous les métiers traditionnels s'exercent à proximité. Certains bâtiments portent encore, gravées dans la pierre, les marques d'un passé où les habitants - (tisserands, maréchaux-ferrant, forgerons, cabaretiers ou tailleurs) - affichaient volontiers leur qualité socioprofessionnelle.

Linteau avec la marque d'un forgeron, début 19^e siècle (Pont-de-Buis-lès-Quimerch, Finistère).





Les dépendances

Constantes et particularités

Disposées en alignement, ou groupées autour d'une cour d'un tracé plus ou moins régulier, les dépendances bien que présentant un grand nombre de variations locales, répondent toujours à des fonctions précises et différenciées.

Plus que le logis qui représente au sein du périmètre domestique l'élément qui perdure généralement longtemps, les communs, parfois construits dans des matériaux précaires et soumis plus directement à l'évolution de l'économie rurale, sont régulièrement transformés ou rebâties. Cela peut expliquer la rareté de dépendances agricoles très anciennes ou conservées dans leur état d'origine.

Puits, granges, remises, écuries, étables, soues à cochons, poulaillers et fours ont des formes et des dimensions qui prennent des aspects divers tant leurs caractères changent suivant les différentes aires géographiques ou *pays*. Davantage que le logis, ils expriment le puissant enracinement local du bâti vernaculaire.

Les puits de la région de Montfort (Ille-et-Vilaine) possèdent une superstructure en charpente et ardoises portant la poulie, ceux du Trégor sont couverts d'une voûte maçonnée en forme de guérite ; beaucoup de puits du Morbihan et d'une partie de la Cornouaille, aux murs de margelle soigneusement appareillées, sont pourvus d'une superstructure composée de piliers et d'une traverse parfois richement sculptées.

Sans pouvoir commenter tous les aspects structurels et matériels des dépendances, on peut dégager certaines données invariables,

bien qu'elles ne soient pas systématiques : on constate, par exemple, la mise à l'écart (relative) des crèches à porcs. En revanche, la mitoyenneté entre le logis et l'écurie - une communication intérieure existe dans l'ouest de la Cornouaille - est courante et sans doute liée au fait que le cheval, en tête dans la valeur du bétail, est considéré comme un animal noble.

Dans le Morbihan, certaines granges autour de Cléguérec et Quistinic, bâties durant une période économiquement florissante (fin 17^e, début 18^e siècle), se distinguent par la qualité de leur mise en œuvre et l'existence d'une grande porte charretière ménagée dans le mur-pignon aux rampants parfois décorés.

Le four à pain, quelquefois directement associé à la cheminée de la salle et formant saillie sur le pignon, se situe le plus souvent légèrement à l'écart de l'exploitation. Dans le nord de la Cornouaille, il devient fournil ou maison de four qui, couverts de toits à long pans, abritent le bois et les fagots, tout en servant temporairement d'étable. Les communs à usage multifonctionnel ne sont pas exceptionnels : en Ille-et-Vilaine, l'association d'un four à pain et d'une remise à voiture ou celle d'un puits et d'un lavoir couvert en témoignent.

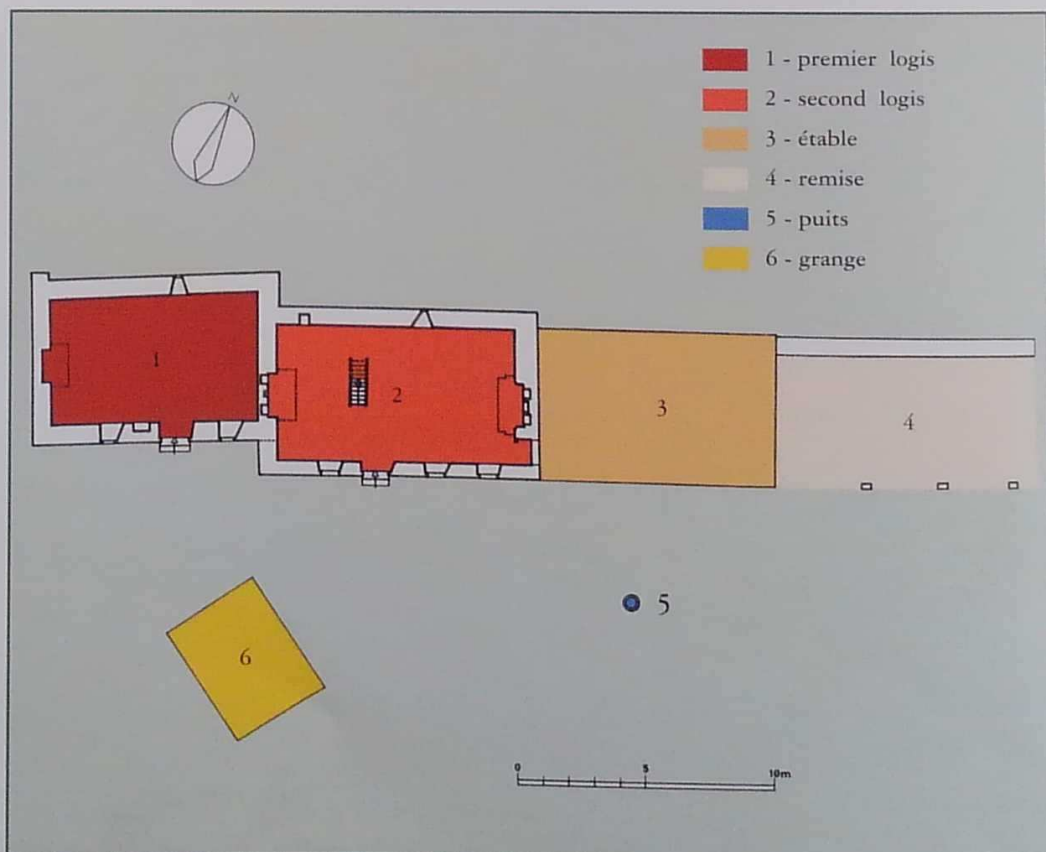


Grange avec porte charretière en pignon, 17^e siècle (Guisriff, Morbihan, état en 1967).

Certaines constructions, jadis plus répandues mais rarement parvenues jusqu'à nous, méritent d'être signalées. Dans quelques secteurs, notamment au nord de Josselin, subsistent des petites infraconstructions utilisées comme celliers ou caves ; bâties en charpente et couvertes de chaume, de paille ou de seigle, elles reflètent une manière de construire très ancienne qui a localement perduré au-delà de la Seconde Guerre mondiale.

Mises en place lors de la modernisation de l'agriculture dans le seconde moitié du 19^e siècle, quelques aires à battre couvertes, de forme circulaire, construites en charpenterie et destinées à protéger la batteuse actionnée par des chevaux (manège), sont conservées dans le nord-est de l'Ille-et-Vilaine. Dans le même secteur, de modestes

abris ou *loges* en bois, paille et torchis étaient affectées au couchage d'un domestique, d'un commis de ferme ou d'un ouvrier agricole. Y subsiste également, mais de dimensions plus vastes, un autre type de logement précaire, la *subite*, construction à base de torchis et de pan de bois appelée localement *en terrasse* ; les pignons et les façades de cet habitat à la fois économique et évolutif étaient, suivant les possibilités financières, progressivement remplacés par un gros-œuvre en maçonnerie. Enfin, en Cornouaille centrale, au sein de certains hameaux, des logis désaffectés, des celliers ou des *crêperies domestiques* abritent un poêle à crêpes, dispositif en pierre exclusivement destiné à la cuisson des crêpes et des galettes.



Alignement de deux logis (18^e siècle et début 19^e siècle), d'une étable et d'une remise à orthostates. Un puits et une grange, hors alignement, complètent l'ensemble (Cléguérec, Morbihan, état en 1983).



Puits circulaire, 1777
(Pont-Scorff, Morbihan).



Une *loge* (ou *couche*) de domestique, 19^e ou 20^e siècle
(Saint-M'Hervé, Ille-et-Vilaine).

Appuyé contre la façade, le puits (1809) communique directement avec la salle
(Clédén-Cap-Sizun, Finistère).



Porcherie pour trois cochons, 1788
(Clédén-Cap-Sizun, Finistère, état en 1979).

Dépendance multifonctionnelle
avec remise à voitures et four à
pain, 18^e ou 19^e siècle (Saint-
Brieuc-des-Iffs, Ille-et-Vilaine).



Four à pain de village, 19^e siècle
(Marpiré, Ille-et-Vilaine).



Bâtiment abritant une *crêperie*
domestique, milieu 19^e siècle
(Brasparts, Finistère).



Intérieur de la *crêperie* *domestique*,
milieu 19^e siècle (Brasparts,
Finistère).





Géologie et habitat

Contrainte de trouver sur place les ressources nécessaires, l'architecture rurale constitue une véritable réserve de roches dont l'usage généralisé, excepté pour la restauration, est aujourd'hui tombé en désuétude.

Si le nombre de matériaux traditionnels prédominants reste limité à quelques grandes catégories géologiques comme le schiste, le grès et le granite, chacune de ces roches, en fonction de son gisement ou de ses composantes chimiques, propose une large gamme de colorations et de textures qui changent d'un secteur à l'autre.

Les granites des parties nord de l'Ille-et-Vilaine et des Côtes-d'Armor présentent pas moins d'une douzaine de teintes et de grains différents : gris clair et roux près de Dinan, bleu moucheté autour de Quintin et de Bégard, ou encore rose dans la région de Perros-Guirec. Les grès, souvent associés aux schistes, caractérisent l'habitat dans l'est de l'Ille-et-Vilaine ou encore autour de Pontivy, Gouarec et Mur-de-Bretagne. Dans l'ouest du Morbihan, autour de Guéméné-sur-Scorff et Plouay, un granite de qualité est présent dans la plupart des maisons

construites avant le 19^e siècle. Les schistes souvent friables du bassin de Châteaulin ou du sud de l'Ille-et-Vilaine ne conviennent pas à la taille de linteaux, raison pour laquelle on les remplace par le bois. Particularité régionale, seul le triangle situé entre Montfort, Ploërmel et Guichen se distingue par la mise en œuvre d'un schiste ou d'un poudingue de teinte pourpre ou violet.

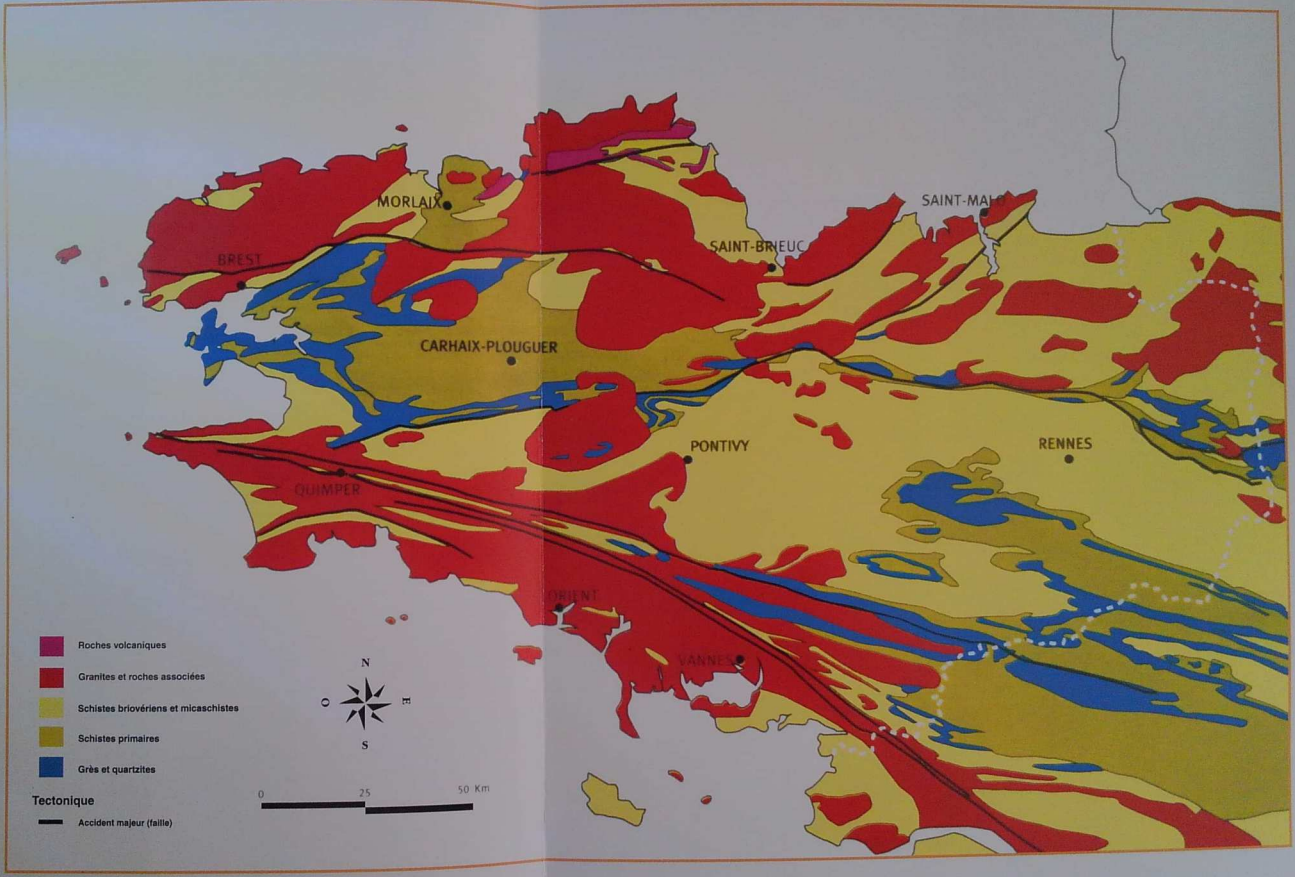
Un large secteur qui inclut le bassin de Rennes et rayonne, en s'affaiblissant, jusqu'à Bain-de-Bretagne au sud et Loudéac à l'ouest, est marqué par un habitat en terre.

Les matériaux de construction et leurs variations subtiles définissent, probablement davantage que la typologie, le caractère propre du bâti rural. Les microterritoires se distinguent nettement les uns des autres, même à faible distance ; il suffit de traverser la région hors des grandes axes de communication pour s'en rendre compte.



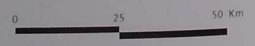
- 1 - Appareil règle et allonge en pierre de taille de schiste et de grès, 17^e siècle (Cléguère, Morbihan)
- 2 - Détail d'un mur en terre, 19^e siècle (Épinac, Ille-et-Vilaine)
- 3 - Mur en moellon de schiste et de terre, encadrement des baies en granite, 17^e siècle (La Chapelle-Chaussee, Ille-et-Vilaine)
- 4 - Mur en plaques de schiste et moellons de quartz à assises alternées (Saint-Bienne-du-Gue-de-l'Isle, Côtes-d'Armor)

La carte géologique, bien que schématique, révèle la diversité d'un sous-sol qui offre un large éventail de matériaux utilisés au cours des siècles pour construire les monuments bretons.



- Roches volcaniques
- Granites et roches associées
- Schistes briovériens et micaschistes
- Schistes primaires
- Grès et quartzites

Tectonique
 — Accident majeur (faille)



Les grands substrats géologiques de la Bretagne
 © 1974 - 1975 - 1976 - 1977 - 1978 - 1979 - 1980 - 1981 - 1982 - 1983 - 1984 - 1985 - 1986 - 1987 - 1988 - 1989 - 1990 - 1991 - 1992 - 1993 - 1994 - 1995 - 1996 - 1997 - 1998 - 1999 - 2000 - 2001 - 2002 - 2003 - 2004 - 2005 - 2006 - 2007 - 2008 - 2009 - 2010 - 2011 - 2012 - 2013 - 2014 - 2015 - 2016 - 2017 - 2018 - 2019 - 2020 - 2021 - 2022 - 2023 - 2024 - 2025

Si pour les édifices majeurs - cathédrales, châteaux, hôtels urbains - l'emploi, minoritaire certes, de pierres importées (tuffeau, calcaire) existe, rien de tel pour l'habitat rural qui ne puise que dans les matériaux locaux aisément disponibles. L'introduction de la brique industrielle, utilisée essentiellement pour l'encadrement des baies, est un phénomène tardif lié à l'arrivée du chemin de fer. Certaines roches particulières comme la microdiorite quartzique dorée ou la kersantite gris sombre extraites dans la presqu'île de Logonna-Daoulas au sud de Brest, servent couramment à la construction d'églises et de chapelles, alors qu'aucune maison rurale des environs, sans doute pour des raisons de coût, est bâtie en pierre de taille : microdiorite et kersantite y sont exclusivement destinées à l'encadrement des portes et des fenêtres.

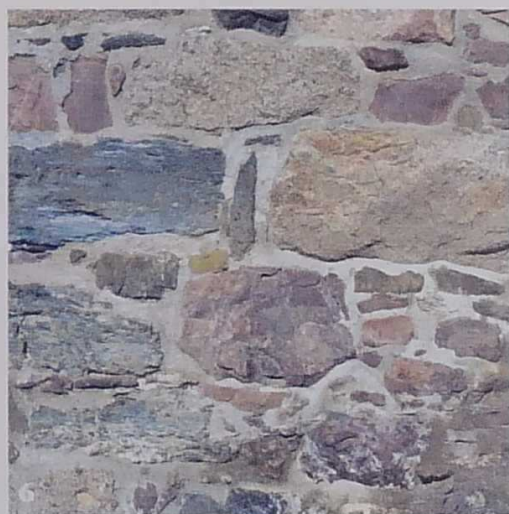
Il n'est pas rare de constater que la recherche d'effets décoratifs et le désir d'ostentation s'expriment à travers une mise en œuvre des matériaux particulièrement soignée, réservée, bien sûr, à une clientèle rurale fortunée : en témoignent, par

exemple, les belles façades construites en bandes alternées en pierre de taille où, comme dans les environs de Châteaulin et Josselin, les maçons ont su remarquablement mettre en valeur la qualité des schistes et des granites d'extraction locale. D'une manière générale, et même pour les constructions les plus modestes, l'utilisation des ressources du sous-sol confère au bâti une qualité de *couleur locale* en juste harmonie avec l'environnement.

Travaux scientifiques, recensements systématiques et activités de nombreuses associations œuvrant pour une meilleure connaissance et réhabilitation du bâti vernaculaire ont permis d'évacuer définitivement certaines idées reçues sur la maison rurale bretonne qu'on imaginait systématiquement construite en granite - en pierre de taille de préférence - et couverte d'un toit de chaume. De telles maisons existent, surtout dans l'ouest de la Cornouaille et du Morbihan, mais en faire l'archétype de la maison paysanne paraît aussi réductrice que loin des réalités.



5 - Mur en terre, encadrement des baies en bois, 1829 (Romillé, Ille-et-Vilaine)



6 - Maçonnerie en gros moellons de grès et de granite, 15^e siècle (Ploëzal, Côtes-d'Armor)



7 - Mur en moellon de schiste, encadrement de la fenêtre en granite, 17^e siècle (La Chapelle-Chaussée, Ille-et-Vilaine)



8 - Façade en pan de bois et en torchis, 17^e ou 18^e siècle (Betton, Ille-et-Vilaine)



Diversité des matériaux

La pierre

En Bretagne, le granite ne constitue pas, loin s'en faut, la pierre dominante des constructions rurales.

Matériaux et techniques de mise en œuvre représentent trop de qualités diverses pour être traités ici d'une manière exhaustive, sans parler de la complexité des données géologiques et la distance qui existe entre une terminologie scientifique peu familière à un non spécialiste, les dénominations parfois simplificatrices ou

encore les appellations strictement locales. Toutes les roches ou mélanges de roches présents dans l'architecture vernaculaire n'ont pu être évoqués ; tout en insistant sur certaines zones représentatives, le choix d'échantillons considérés comme significatifs recouvre cependant l'ensemble de la région.



Schiste et grès pour une façade multicolore, 1728
(Mur-de-Bretagne, Côtes-d'Armor, état en 1977)

Extraire et transporter

Aujourd'hui, après un abandon généralisé, l'emplacement de la plupart des anciennes carrières, d'ailleurs régulièrement déplacées, n'est même plus décelable sur le terrain.

Il arrive que certaines *perrières* (carrières) figurent déjà sur des documents anciens. Sur un dessin qui représente les bords de la Vilaine au milieu du 16^e siècle (vignette), on distingue le gisement et l'ex-

ploitation de plusieurs roches (tuffeau, schiste) qui affleurent côte à côte ; disponibles pour être acheminées, par voie d'eau, jusqu'à Rennes et Redon, elles se retrouvent dans le bâti rural des environs.

Certaines variétés de granites sont exportées pour leur texture et leur qualité. Dans la région de Fougères, de nombreuses carrières sont exploitées, d'une manière intensive, jusqu'au début du 20^e siècle ; débité en pierre

de taille, le granite est aussi bien destiné à l'usage local où il est présent dans les constructions rurales au moins depuis le 16^e siècle, qu'à une commercialisation plus lointaine, vers Rennes, Hédé et Tinténiac où il est utilisé pour l'encadrement des baies des logis, par ailleurs majoritairement construits en terre.

Les matériaux utilisés sont parfois signalés dans les textes anciens qui mentionnent - surtout pour les chantiers religieux, moins

pour les constructions rurales - leurs caractéristiques, leur provenance ou leur coût.

A la fin du 19^e siècle, un paysan de Lopérec (Monts d'Arrée), pour reconstruire sa maison, utilise les fines plaques de schiste disponibles sur place, mais va chercher lui-même le granite de Locronan, très prisé, qu'il destine à l'encadrement des fenêtres et portes, au prix de plusieurs chargements de charrettes et de voyages passant par une trentaine de kilomètres de chemins difficiles.



Entre moellon équarri et pierre de taille - le granite pose à sec ou calé de plaques d'ardoise.
17^e siècle
(Esquibien, Finistère)

Couleurs et formes

La mise en œuvre des matériaux, à l'image de leurs diversités, se modifie suivant la friabilité de la roche ou, au contraire, son aptitude à être débitée en blocs conséquents permettant aux tailleurs de les traiter en pierre de taille ou en moellon équarri. D'une grande solidité, l'épaisseur des murs d'une maison rurale dépasse souvent 50 cm. Les joints, en terre ou en mortier de chaux, sont discrets, voire absents en présence de la pierre de taille, la liaison entre les blocs étant assurée par quelques cales de fines plaques d'ardoise ; il arrive que les pierres soient posées à sec, sans joints. Les réalisations les plus soignées se distinguent par un bel appareil réglé et allongé.

L'absence de pierre de taille n'est pas synonyme d'une moindre qualité du bâti ; dans la région de Mur-de-Bretagne, le contraste entre les roches de dimensions et

de teintes différentes produit un effet décoratif recherché par les maîtres maçons. Un beau schiste de texture talqueuse qui s'érode malheureusement avec le temps, est omniprésent dans les environs de Cléguérec. Un souci esthétique s'affiche aussi sur certaines façades des environs de Josselin où le granite clair, utilisé pour l'encadrement des baies, se détache du mur sombre construit en moellons de schiste équarris.

Dans le sud de l'Ille-et-Vilaine, des blocs de quartz et de grès sont souvent intégrés dans l'appareil assisé en minces dalles de schiste. Au nord du golfe du Morbihan, la granulite grenue, le granite et le schiste, tous d'extraction locale, sont utilisés en moellon, la pierre de taille étant réservée, comme dans une grande partie de la Bretagne, aux ouvertures et, en renforçant la stabilité des murs, aux chaînages d'angle.



Grand appareil de schiste, 1721
(Cléguère, Morbihan)

Appareil en moellon équarri
de granite, encadrement des
baies en pierre de taille.
17^e-18^e siècle
(Baudry, Morbihan)



Construction en moellons couverts d'un enduit, encadrement des baies, bandeau, chaînages d'angle et corniche en granite, milieu 19^e siècle (Plogoff, Finistère)



Pierres masquées, pierres dressées

Depuis la première moitié du 19^e siècle, et non seulement à proximité du littoral, les murs construits en moellon de moindre qualité sont généralement couverts d'un enduit à la chaux, remplacé plus tard par le ciment. Les encadrements des baies, les corniches et les bandeaux qui soulignent les différents niveaux sont en pierre de taille posée légèrement en saillie par rapport au mur, réservant ainsi l'emplacement destiné à la couche d'enduit ; ce dispositif est bien visible lors d'un ravalement. Mettre, comme c'est trop souvent le cas, le mur à nu et lier les moellons par des joints en béton, représente une méprise et porte atteinte à l'aspect initial du bâtiment.

Des logis faits de pierres dressées (orthostates) sont conservés dans deux secteurs de la Bretagne.

A l'est de Concarneau, le granite clair de Trégunc et de Névez possède la particularité de pouvoir se débiter en grands blocs

épais qui, plantés verticalement dans le sol, constituent les façades d'un certain nombre de maisons basses dont les pignons sont construits en moellon. Cet usage de bâtir en « pierres debout » (*mein zav*) concerne également les crèches, les hangars et les clôtures.

L'emploi d'orthostates dans l'habitat du 19^e siècle existe aussi autour de Corlay, Gouarec et Peumerit-Quintin mais y prend un aspect très différent : des plaques de schiste ardoisier qui ne dépassent pas quelques centimètres d'épaisseur, semblables au *palis* des environs de Redon, sont employées pour la totalité des élévations.

Même si les constructions en « pierres debout » du sud Finistère ont une structure plus pérenne, liée à l'épaisseur du granite, elles correspondent, tout comme les *loges* en palis de schiste de haute Cornouaille, plus fragiles et plus éphémères, à l'habitat d'une population rurale modeste.

Logis en blocs de granite dressés (*mein zav*), 19^e siècle (Névez, Finistère)



Logis en plaques de schiste dressées, seconde moitié 19^e siècle (Lampérou, Côtes-d'Armor)





Diversité des matériaux

Terre, bois et roches mixtes

Pour l'ensemble des bâtiments ruraux de la région, l'emploi de la pierre en gros-œuvre est majoritaire.

Les ressources géologiques propres à certaines localités les individualisent fortement. Il existe au sud de Dinan un gisement de calcaire de tonalité dorée, unique en Bretagne, aux incrustations de coquillages qui rappellent l'époque où la mer recouvrait cette région.

Ce calcaire des Faluns est présent dans certains manoirs mais reste largement réservé, à la campagne comme dans les bourgs, aux seules souches de cheminée. Sa diffusion

va jusqu'à Bécherel et Merdrignac où certaines souches du 17^e ou du 18^e siècles, couronnées de corniches moulurées, portent des décors sculptés ou le nom du paysan-constructeur.

Dans toute cette zone, l'habitat puise dans une palette de plusieurs matériaux : moellon de schiste ou pierre de taille de granite pour le soubassement et parfois le premier niveau, terre pour les façades et les pignons, calcaire pour les souches de cheminées.



Terre et schiste pour les murs,
brique et calcaire pour la souche.
1644
(Romillé, Ille-et-Vilaine, état en
1984)

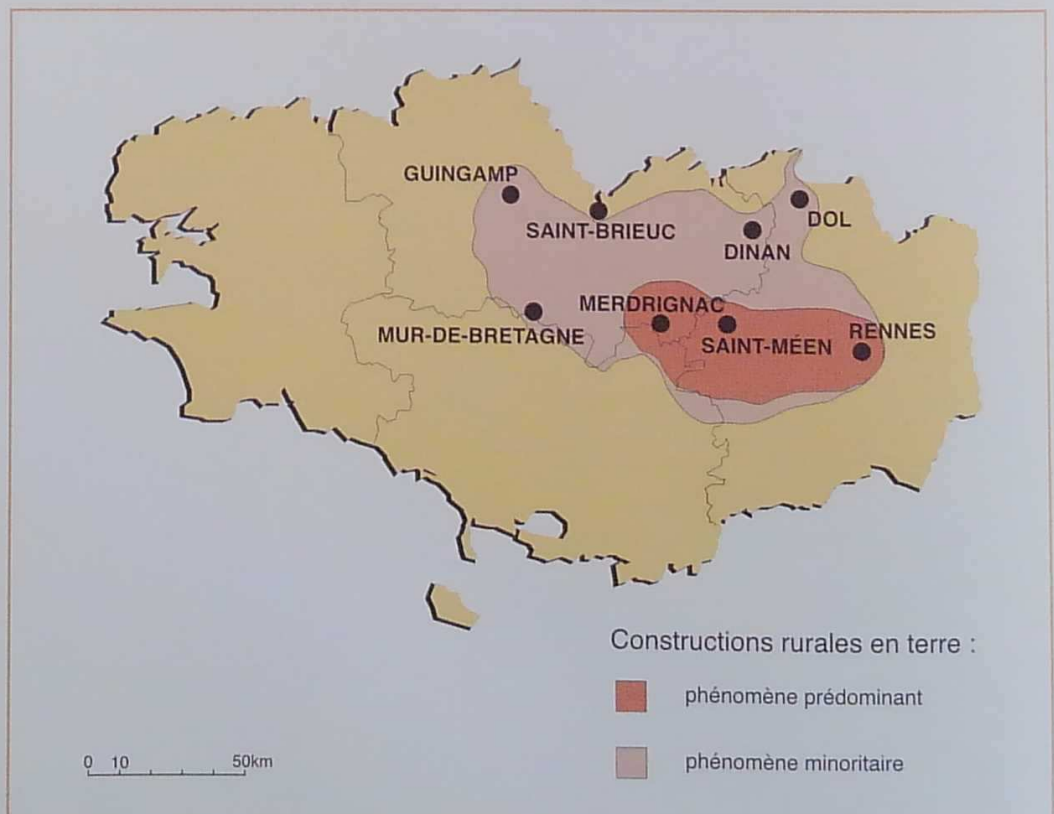
Pignon construit en briques de terre posées en chevrons, 19^e siècle (Saint-Barnabé, Côtes-d'Armor).



La terre

Avec des différences techniques notables, l'utilisation de la terre dans l'habitat traditionnel caractérise de nombreuses régions en France (Pays de la Loire, Picardie, Rhône-Alpes, Auvergne, Midi-Pyrénées). En Bretagne, c'est surtout le bassin de Rennes qui est connu pour ses constructions à base de mortier de terre mêlée de paille (*bauge*) ou de briques en terre séchée à l'air (*adobe*) qui constituent l'essentiel du gros-œuvre,

bien qu'aucune maison ne soit entièrement construite en terre : le mur de soubassement et les conduits de cheminée, stabilité et sécurité obligent, sont en moellon de pierre, les encadrements des portes et fenêtres soit en bois, soit en granite. Dans des secteurs où la pierre est facilement et à peu de frais accessible, l'emploi de la terre est souvent réservé aux parties agricoles.





Murs en pierre et en terre,
couverture en chaume, 1804
(Bruz-Landrieux, Ille-et-Vilaine)

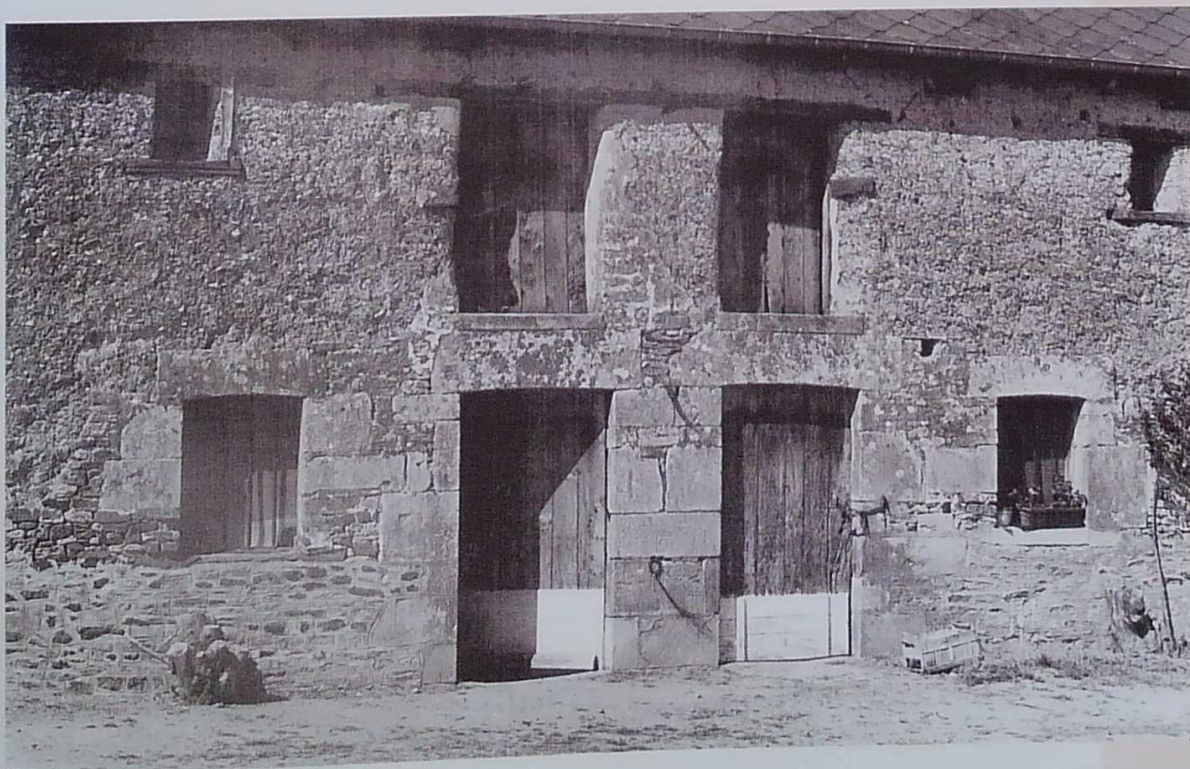
Entre Liffré à l'est et Mur-de-Bretagne à l'ouest, la baie du Mont Saint-Michel au nord et Bruz au sud, les schistes décomposés et les sédiments anciens du sous-sol permettaient une large utilisation d'un matériau peu coûteux et simple à mettre en œuvre. La couleur de la terre change suivant son lieu de levée, allant du jaune-doré près de Rennes au gris plus ou moins foncé du pays de Dol où, appelé localement *tangue*, elle contient souvent des débris de coquilles concassées.

La terre est attestée en Bretagne depuis l'époque gallo-romaine, aussi bien en ville qu'en secteur rural. Un village à Brennilis (Finistère), déserté au 13^e siècle, avait été construit à l'emplacement de bâtiments plus

anciens élevés partiellement en terre et en *torchis*, un mélange d'argile et de paille fixé autour de baguettes en bois fendues (technique de *clayonnage*).

Construire une maison rurale avec des murs porteurs en terre remonte, dans la région de Rennes, au moins au milieu du 16^e siècle, mais aucun exemple antérieur au début du 17^e siècle n'est parvenu jusqu'à nous. Logis de paysans et de notables, étables, manoirs et maisons de village ont été bâtis en terre, et même certains édifices publics comme, par exemple, les mairies de Tinténiac (1840) et de Pacé (1877), ce qui infirme l'idée suivant laquelle il s'agirait uniquement d'un matériau symbolisant précarité ou dénuement.

Premier niveau en maçonnerie,
parties hautes en terre,
fin 18^e, début 19^e siècle
(Saint-Juvat, Côtes-d'Armor)



Pan de bois et torchis

La technique du pan de bois n'était pas une exclusivité de l'habitat urbain, mais en milieu rural, elle est propre à la haute Bretagne, touchant aussi bien l'habitat seigneurial que paysan. Réservée principalement aux façades, parfois aux parties supérieures des pignons et, à l'intérieur, aux séparations des pièces, l'ossature en bois s'élève sur des solins, eux-mêmes posés sur un bahut en pierre. L'élévation est composée soit de décharges en chevrons ou en

croix-de-Saint-André, soit tout simplement de poteaux verticaux rapprochés. Le remplage est fait de torchis souvent recouvert d'un lattis destiné à recevoir un enduit en terre ou à la chaux.

Cette technique, en s'adaptant aux différents programmes et ressources financières, s'applique aussi bien aux logis de qualité (Saint-Sulpice-La-Forêt) qu'à certains communs ou simples logements précaires (Billé, Montautour, Pocé).

Facade en pan de bois et torchis
17^e ou 18^e siècle
(Saint-Sulpice-La-Forêt, Ille-et-Vilaine)

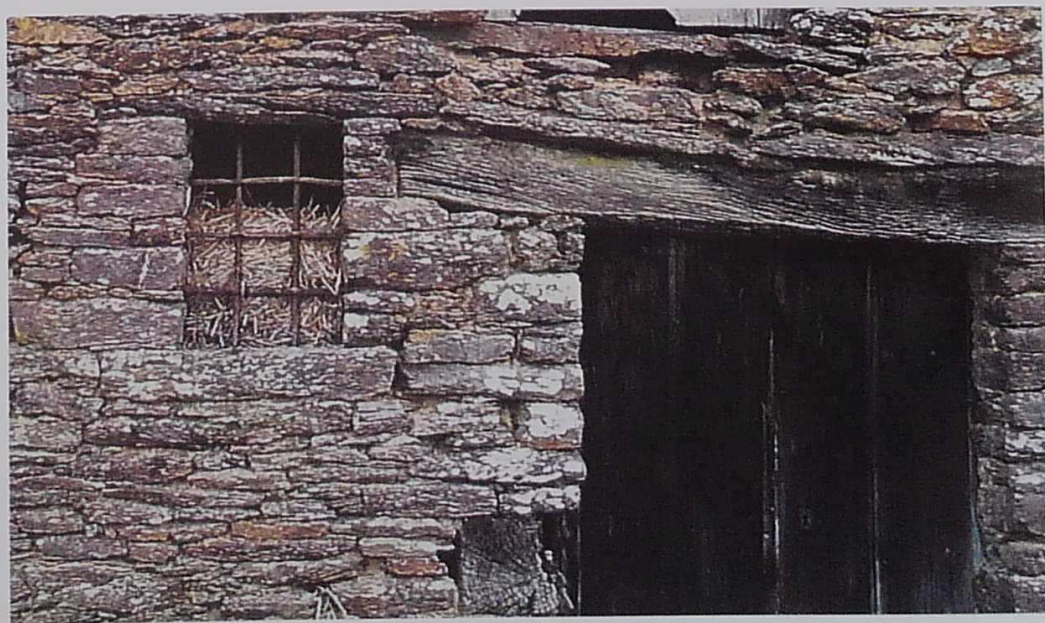


Bois et gros-œuvre

Utilisé pour les charpentes, planchers, cloisons et huisseries, le bois (chêne, châtaignier) sert à réaliser beaucoup d'éléments : corniches, encadrements de portes et de fenêtres des constructions en terre (haute Bretagne), linteaux et corbelets des cheminées ou encore linteaux de portes ou de fenêtres parfois protégés d'un larmier en pier-

re dans des secteurs où les grands blocs de pierre font défaut (Monts d'Arrée, pays de Redon). La solidité du bois, à condition d'être entretenu et protégé des intempéries, ne peut être mise en cause puisque certains bâtiments (région de Quimperlé) conservent des linteaux en place depuis le 16^e ou 17^e siècle.

Linteau en bois protégé par un larmier en schiste
(Loutelhel, Ille-et-Vilaine)





Diversité des matériaux

Les couvertures

Le matériau de couverture, peut-être davantage que la maçonnerie, donne au bâtiment son caractère d'authenticité souvent disparu lors des modernisations successives et de l'abandon des matériaux et des savoir-faire traditionnels.

Les charpentes des bâtiments ruraux de Bretagne, en majorité à toits à longs pans, sont en chêne ou en châtaignier. De structure simple, avec une pente assez marquée pour les constructions les plus anciennes, elles sont couvertes de planches jointives (voligeage) en cas de couverture minérale. Le coyau, petite pièce située en bas du versant du toit, en adoucissant sa pente, servait, en absence de gouttières tardivement apparues, à empêcher le ruissellement des eaux le long des murs.

Dans toute la région, jusqu'au milieu du 19^e siècle, la plupart des toitures des fermes, et parfois même celles des manoirs, était couverte de matériaux végétaux. En 1837, dans l'arrondissement de Châteaulin, les autorités se félicitent que « l'usage des toitures en ardoises prends quelque faveur ».

Les dénombrements de la population de l'époque donnent des indications intéressantes sur les matériaux de construction. La rubrique *Maisons destinées à l'habitation à l'exclusion des étables et écuries* (1866) enregistre que sur les 142 logis de Locronan, 88 sont couverts de chaume, qu'à Coray, les toitures sont majoritairement en chaume, alors que dans les *montagnes* (Huelgoat, Berrien), l'ardoise prédomine. Mais la substitution du chaume par l'ardoise n'est pas systématique, même dans des secteurs où l'ardoise est exploitée.

Le recensement du patrimoine rural mené au cours des années 1960 par l'Inventaire général dans les secteurs de Carhaix, Le Faouët, Gourin, Cléguérec ou Plouay avait encore révélé une forte densité de toitures en chaume dont il ne reste plus de traces aujourd'hui.



Le chaume en basse Bretagne, logis 18^e ou 19^e siècle (Plouay, Morbihan, état en 1967)

Le chaume en haute Bretagne,
fin de 18^e et 19^e siècles
(Roz-Landrioux, Ille-et-Vilaine, état
en 1998).



Le chaume

Les bâtiments anciennement couverts de chaume se signalent par une forte pente du toit et des pignons découverts aux rampants de pierres taillées ; la première assise de pierre (crossette) est parfois sculptée.

En osmose avec la géographie physique des lieux, la bruyère et le genêt (*gleds* dans les textes anciens), mais surtout le roseau et la paille de seigle, étaient, suivant des techniques diverses et propres à certains territoires, largement utilisés. Des mottes en terre souvent plantées de joubarbes ou d'iris, assu-

raient, en guise de faitage, l'étanchéité.

Le végétal en couverture, aujourd'hui réservée à la restauration de résidences non agricoles, a perduré dans les exploitations jusqu'à la fin des années 1930 ; à l'est de Quimperlé, certains logis à étage construits à cette époque avaient un toit en chaume. Au cours des dernières décennies, des réparations de fortune (tôle ondulée, fibrociment) ont été relayées par la mise en place de toitures en ardoises, souvent au détriment des volumes et des équilibres anciens.

L'ardoise posée à *pireau*
décroissant, 1725
(Brasparts, Finistère).





Le schiste violet en couverture.
19^e siècle
(Maire-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine)

L'ardoise

Les schistes des Monts d'Arrée (Commana, Plonéour-Ménez, Sizun) exploités entre la première moitié du 19^e siècle et les années 1960, se débitaient en dalles épaisses qui nécessitaient une pose spécifique dite à *pureau décroissant* : la dimension des ardoises diminue entre la partie inférieure du versant et le faitage, les pièces les plus grandes étant réservées à la partie basse (égout). Réclamant une charpente particulièrement solide, le poids d'une couverture de 100 m² pouvait atteindre huit tonnes.

Les carrières du bassin de Châteaulin ont profité des nouveaux moyens de transport - la voie navigable (canal de Nantes à Brest) et le chemin de fer - qui contribuent à la dif-

fusion de l'ardoise dans les campagnes. En Bretagne centrale, les carrières artisanales autour de Maël-Carhaix et Motreff déclinent dans les années 1970. En Ille-et-Vilaine, quelques particularités locales s'observent au sud de Montfort, un secteur marqué par ses maçonneries en schiste pourpre et quelques rares toitures couvertes d'ardoises de la même teinte.

En haute Bretagne, le recul des importations d'ardoises provenant de l'ouest de la région s'amorce au tournant du 20^e siècle avec l'introduction massive de l'ardoise d'Angers et de Trélazé, moins chère, plus fine et plus facile à mettre en œuvre mais qui, à son tour, a été éclipsée par des produits provenant d'Espagne.



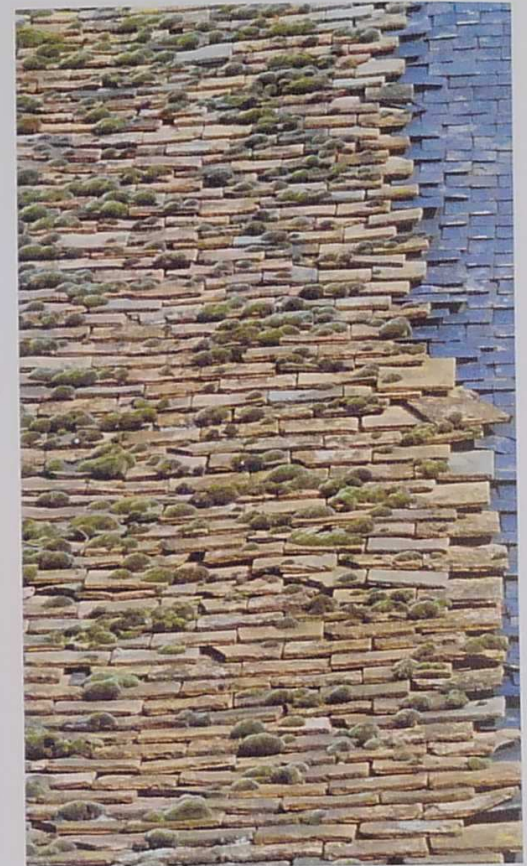
Faitage partiellement composé
d'ardoises ajourées ou *lignoles*
(Ruffiac, Morbihan)

La tuile

Aujourd'hui, il est difficile d'imaginer que la tuile plate a longtemps servi à couvrir une grande partie des maisons urbaines et rurales de haute Bretagne. Sa fabrication, sans doute liée à celle des épis de faitage en terre cuite (Chartres, région de Lamballe) et de briques fines destinées à l'habillage des hottes, conduits et souches de cheminée, est attestée depuis le 15^e siècle, surtout autour de Rennes. Dans les environs de Fougères (Saint-Marc-Le-Blanc, Landéan) ou dans les zones voisinant avec le Maine et la Normandie, son emploi décline progressivement au 19^e siècle. A Hédé, au 18^e siècle, la tuile plate, très prisée, était réservée au versant de la façade principale, l'autre versant étant couvert de chaume et d'ardoise.

La tuile plate en couverture
état en 1983

(Saint-Marc-Le-Blanc, Ille-et-Vilaine)



Le bois

Dans le nord-est de l'Ille-et-Vilaine, autour de Dol-de-Bretagne, entre Fougères et les confins de la Normandie, et plus particulièrement dans le pays du Coglais, maisons rurales, moulins et même édifices religieux étaient parfois couverts en bois de châtaignier dont la longévité pouvait dépasser un ou deux siècles. Le bois dont les nervures apparentes repoussaient l'eau, était débité en *essentes* d'environ 33 centimètres. Sauf pour des restaurations ponctuelles, la technique, mentionnée au 18^e siècle sous différentes appellations (*aissantes*, *essangles*, *essanves*), a progressivement disparu. Au nord de Vitré, quelques bâtiments annexes en gardent le souvenir : les bardeaux ne servent cependant pas à couvrir les versants du toit mais sont fixés suivant la technique de l'essentage pour protéger la partie supérieure d'un pignon construit en pan de bois.

La tuile mécanique en remplacement
du chaume
(Meslan, Morbihan, état en 1971)



Pignon couvert de bardeaux ou
essentes en châtaignier
(Balaze, Ille-et-Vilaine, état en
1984)



Introduction à la typologie

La typologie ne vise qu'à offrir une grille globalisante pour déchiffrer les caractéristiques récurrentes d'une architecture qui doit remplir trois fonctions essentielles : abriter les hommes, loger les bêtes, entreposer les récoltes et les outils.

Le grand nombre d'unités à usage agricole qui existent encore aujourd'hui en Bretagne présentent, à côté d'une réelle diversité, certains traits dominants qui peuvent s'inscrire, malgré le caractère réducteur d'une telle classification théorique, en deux grandes catégories, l'*habitat mixte*, caractérisé par la cohabitation des hommes et du bétail sous le même toit, et le *logis indépendant*, défini par l'absence de la cohabitation entre hommes et animaux.

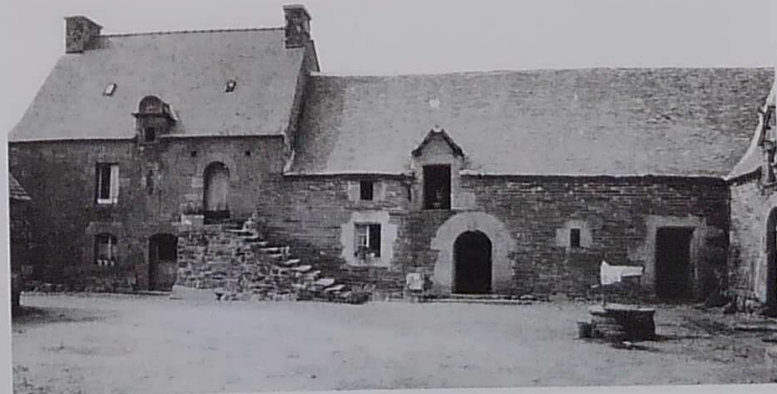
En réalité peu nombreux, les différents types définis au sein de ces deux catégories peuvent, suivant les territoires, se décliner en plusieurs variantes qu'il est impossible d'évoquer en totalité. Cependant, le caractère délibérément synthétique du classement préconisé permet d'intégrer la plupart des variantes de tel ou tel type, de reconnaître un cas rare ou isolé ou encore une famille ou une série architecturale.

L'habitat mixte

La cohabitation entre hommes et animaux existe en Europe au moins depuis l'époque médiévale ; pour l'ouest de la France, géographes et ethnologues regroupent le phénomène sous les appellations *maison longue* ou *maisons bloc-à-terre*. En Bretagne, cette mixité n'est pas réservée aux ruraux les plus démunis, bien que les réalisations varient entre la maison élémentaire à pièce unique et des variantes plus élaborées, avec juxtaposition et superposition des fonctions. Dans certains secteurs, notamment en haute Bretagne, les alignements composés de plusieurs maisons mixtes correspondent à un assemblage de cellules familiales et

d'unités d'exploitation formant les caractéristiques *longères*.

Dans une partie de la Cornouaille, la proximité entre la salle et l'écurie (souvent en communication directe), dénote un changement du mode de labour et une hiérarchisation nouvelle entre le logis et les communs : au moment où le cheval remplace le bœuf, l'écurie se rapproche du logis pendant que l'étable s'en éloigne. Partout, la dimension des étables et des greniers, tantôt modestes, tantôt spacieux, est une conséquence des réalités de l'élevage et des cultures.



Une chronotypologie incertaine

Les constructions les plus anciennes rentrent majoritairement dans la catégorie de l'habitat mixte qui, suite aux mutations de l'agriculture, tend à disparaître définitivement au 19^e siècle. Cependant, le délaissement de l'habitat mixte au profit de la séparation des fonctions ne se déroule pas nécessairement de façon linéaire ou chronologique, tant les conditions et les statuts de ceux qui habitent et exploitent la terre sont variés et fluctuants. L'habitat mixte, en concurrence avec l'habitat réservé aux hommes, perdure par endroits jusqu'à la seconde moitié du 19^e siècle. La séparation des fonctions existe au moins depuis le 16^e siècle, mais semble alors réservée soit à l'habitat d'une paysannerie fortunée, soit à une population de non exploitants, notamment prêtres, marchands ou artisans.

En fait, les structures restent, au cours des siècles, relativement stables ; elles sont davantage le reflet des exigences de l'économie rurale et des habitudes locales que des critères esthétiques ou ornementaux, même si le souci d'ostentation et de décor

sont souvent présents.

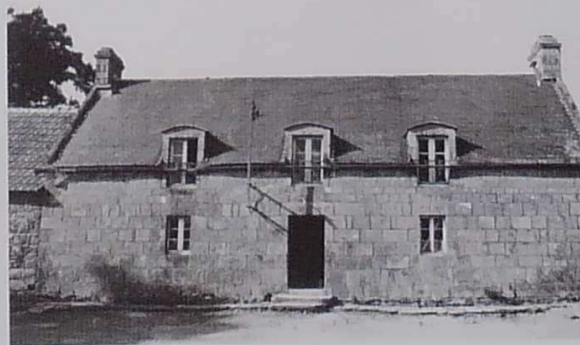
Dans l'habitat mixte qui marque les 16^e, 17^e et 18^e siècles, la variété des systèmes de distributions entraîne des impacts visuels très divers ; ils singularisent les façades lorsque l'escalier est placé à l'extérieur ou occupe une tourelle, principes complètement abandonnés au 19^e siècle. Mais à quelques décennies ou même un siècle d'intervalle, un type donné ne disparaît pas obligatoirement et radicalement au bénéfice d'un autre. Vouloir retenir et hisser en exemple une seule maison-type par période est aléatoire sinon erroné, tant une telle simplification est éloignée des réalités.

D'un côté, la chronologie s'affiche formellement à travers certaines apparences importantes bien que partielles (mise en œuvre des murs, dimension des ouvertures, forme des escaliers, décor sculpté), de l'autre, les deux grandes catégories permettent de dégager commodément, et indépendamment de toute préoccupation esthétique, la nature essentielle du bâti, c'est-à-dire la structure et la fonction des espaces.

La séparation des fonctions

Entérinant le recul de la cohabitation entre hommes et bétail, l'influence des modèles urbains tend à devenir de plus en plus sensible à partir de la fin du 18^e et surtout tout au long du 19^e siècle. Désormais, la distribution du logis paysan ne diffère pas de celle d'un logis de village ou de ville avec lequel il partage le couloir de distribution,

donc la suppression de l'accès direct à la salle, la dissociation salle/chambre, l'augmentation du volume des baies et la régularité des élévations. La conjonction de ces éléments aboutit à une standardisation d'autant plus marquante que cette catégorie de maisons représente la majorité du bâti rural encore en place.





Typologie

Habitat mixte : hommes, bétail, stockage

La formule basse

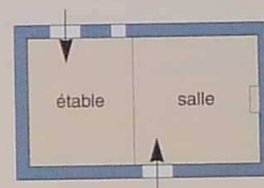
Type 1



Milieu 19^e siècle,
(Maure-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine)

Logis-étable sans fenêtre

L'unique pièce d'environ 60m² abrite les hommes et les animaux. La partition peut être légère (cloison en bois ou en palis de schiste), voire inexistante. Parfois, des meubles séparaient matériellement les deux espaces. Ici, l'étable est accessible par une porte située au nord, ce qui permet de réserver l'entrée sud aux habitants. L'absence de fenêtre s'observe dans certains secteurs de haute Bretagne, notamment en limite de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. L'obscurité de la salle se trouvait atténuée par une porte dont le vantail supérieur, mobile, n'était fermé que la nuit.



Type 1 (variante)

Logis-étable à porte unique

Il se différencie de l'exemple précédent par un accès unique emprunté aussi bien par les hommes que par le bétail. La porte d'accès s'ouvre toujours sur la partie servant d'étable fréquemment aérée par un petit jour. Lorsque la porte unique est doublée d'une porte en vis-à-vis au nord, il est difficile de connaître l'usage précis, réservé ou non, de l'une ou de l'autre. Largement répandue, cette variante de logis-étable comporte toujours une fenêtre qui, même de taille réduite, éclaire la salle. Au cours du temps, la surface de la partie destinée à l'habitation ne varie que peu, mais celle réservée à l'étable connaît des variations importantes, notamment un développement en longueur. L'accès au comble, qui sert généralement de grenier, se fait par une échelle, soit par l'intérieur, soit par l'extérieur (porte ou fenêtre passante).

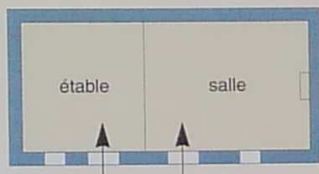


Porte la date de 1709.
(Guégon, Morbihan)

Type 2

La maison à deux portes rapprochées

Ce type se distingue du précédent par une donnée fondamentale : les trois fonctions sont toujours associées, mais la cohabitation hommes/bétail dans un seul espace est abandonnée et les accès sont désormais bien individualisés. Étable et salle disposent d'une entrée séparée et leur emplacement contigu au centre de l'élévation (dans certains secteurs, elles sont souvent jumelées) confère au bâtiment, tout en longueur, une certaine symétrie, encore renforcée par la taille quasiment identique des deux fenêtres : celle de gauche, éclairant l'étable, est pourtant légèrement plus réduite que celle de la salle à droite. Les dimensions de la salle dépassent celles de l'étable, signe d'une évolution tardive de ce type qui sera progressivement remplacé par la séparation des fonctions en deux bâtiments distincts.



Milieu 19^e siècle
(Treshoet, Ille-et-Vilaine)

Type 2 (variante)

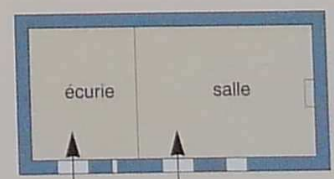
La maison à deux portes éloignées

La séparation est assurée par une cloison ou un mur de refend. La communication intérieure entre salle et étable n'est pas systématique. L'exemple présentée correspond bien aux recommandations visant à proscrire l'habitation qui se confond avec l'étable. Les concepts nouveaux sont plus rapidement adoptés dans des secteurs prospères.

La porte de la salle se distingue souvent de celle de l'étable ou de l'écurie par un décor ou des inscriptions et dates gravées sur son linteau.



1819,
(Ploneis, Finistère)





Typologie

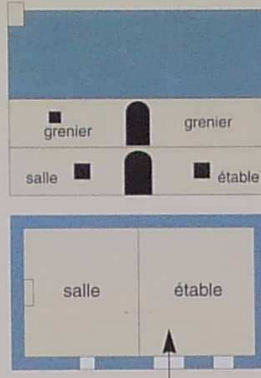
Habitat mixte : hommes, bétail, stockage

Le développement en hauteur. Greniers et chambres

Type 3

Logis-étable à porte unique. Étage non habitable

Fréquent en haute Bretagne, il partage toutes les caractéristiques de la maison élémentaire, mais le développement en hauteur, une conséquence de la nécessité de disposer de grands greniers, donne une allure très différente au bâtiment. L'absence de cheminées et de fenêtres au second niveau, souvent de hauts combles à surcroît, n'exclut pas un éventuel usage de couchage. Le volume destiné à l'habitation reste très réduit puisque les trois quarts du bâtiment servent à l'exploitation.



17^e siècle,
(La Croix-Helléan, Morbihan)

Type 3 (variante)

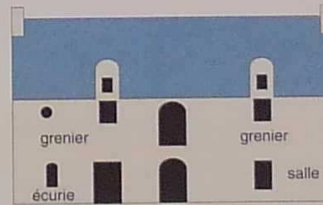


17^e28,
(Mur-de-Bretagne, Côtes-d'Armor,
état en 1977).

Logis-étable à deux portes. Étage non habitable

L'habitat mixte peut atteindre un déploiement spatial et ornemental considérable. Malgré l'importance du bâtiment, la partie destinée à l'habitation (salle unique) reste peu développée. Signalée par des accès indé-

pendants, la dissociation salle/étable au rez-de-chaussée reprend le schéma de la maison longue basse tandis que l'amplification du volume en hauteur, avec greniers superposés, est accentuée par la présence de fenêtres surmontées de lucarnes qui portent, sur la partie du logis, un décor figuré. Les encadrements soignés des baies ne signalent pas des pièces d'habitation mais des espaces destinés aux fonctions agricoles. La conception régulière de la façade en travées annonce les logis sériels à venir.

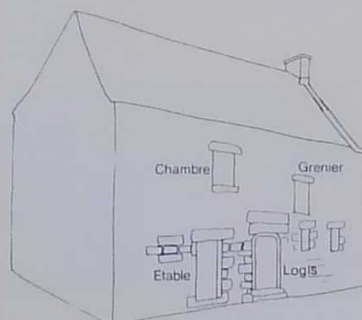


Type 4

Fonctions superposées et croisées. Habiter l'étage

Dans l'architecture rurale, le fait d'aménager une pièce à feu à l'étage n'est ni réservé aux seuls manoirs ni un phénomène tardif. Beaucoup d'exemples prouvent que de telles chambres hautes existent dès le 16^e siècle, alors que la mixité hommes/animaux sous un seul toit reste largement répandue.

Il n'est pas facile de connaître les fonctions et utilisations de la chambre haute, sans doute constamment soumis aux variations des manières de vivre. Servait-elle de chambre à coucher (dans le sens moderne du terme), de *retenue* ou pièce réservée au propriétaire de passage sur ses terres, de chambre du fermier lorsque la salle est destinée aux domestiques ? En tout cas, la présence d'une ou de plusieurs chambres à l'étage signale toujours une certaine aisance des constructeurs.

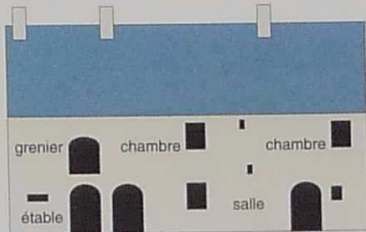
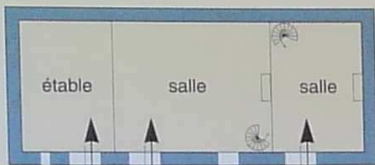


1557,
(Saint-Brice-en-Cogles, Ille-et-Vilaine)

Type 4 (variante)

Fonctions superposées et croisées. Habiter l'étage

La maison mixte à étage habitable, lorsqu'elle se développe en longueur, peut abriter deux pièces à feu à l'étage, rarement plus. Suivant l'ampleur du bâtiment, deux escaliers en vis dans-cœuvre desservent les parties hautes. Une partie du second niveau sert de grenier. Assurant une fonctionnalité maximale de la catégorie de l'habitat mixte, tout en juxtaposant et en superposant des modules de base, ce type est largement répandu dans la partie nord-ouest de l'Ille-et-Vilaine (Evran, Bécherel) et l'est des Côtes-d'Armor ; il tend à disparaître dès le 18^e siècle.



17^e siècle,
(Pléneuf-Jugon, Côtes-d'Armor)

Type 5

Logis bas et logis haut associés. Formules combinées



Logis bas daté 1664,
logis haut daté 1723.
(Saint-Aignan, Morbihan)

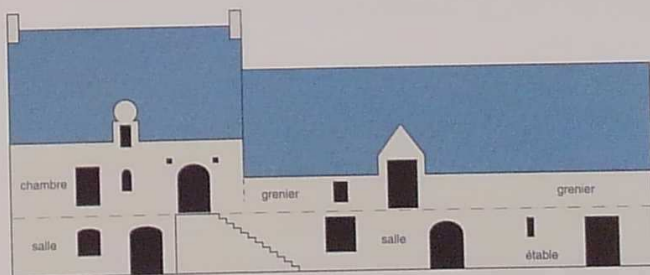
Ce type correspond en réalité aussi bien à l'une qu'à l'autre des deux grandes catégories définies, habitat mixte et logis indépendant. La combinaison des deux est souvent, mais pas toujours, le reflet de l'évolution historique et spatiale d'un lieu auquel on rajoute, après quelques décennies, une nouvelle unité d'habitation. Cela montre bien qu'un des caractères fondamentaux de l'*enclos familial* des paysans réside dans son statut évolutif.

L'alignement de Saint-Aignan met en évidence cet aspect : à droite, la maison mixte à deux portes éloignées a été construite en 1664. Lorsque Louis Guillo et Perine Moign (les noms des époux figurent sur la façade) rajoutent en 1723 un nouveau logis, l'ancienne ferme, si elle n'a pas été déclassée pour servir de communs, a pu servir à loger des membres de la famille ou des domestiques.

Dans le nouveau logis, la cohabitation hommes/bétail est supprimée au profit de la superposition salle/chambre dont l'escalier extérieur souligne l'importance.

Le nouveau logis ne dépasse l'ancien que de quelques rangées de pierres, ce qui est suffisant pour établir une forte hiérarchie entre eux.

La formule est très répandue dans une grande partie de la Bretagne centrale (Morbihan, Côtes-d'Armor), mais la suprématie du nouveau logis sur l'ancien n'est pas systématique. Ce type est parfois formé de deux unités contemporaines, associant le logis d'une famille de laboureurs et celui d'un proche parent, souvent un prêtre.



Vers 1650
(Saint-Nicolas-du-Polent,
Côtes-d'Armor)



Typologie

Séparation des fonctions : le logis indépendant

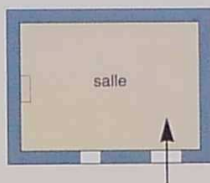
De la maison élémentaire à la maison longue. La formule basse

Type 1

Le logis à pièce unique

L'espace de vie de ce bâti minimal de plan carré ne dépasse guère 35 à 40 m² au sol et abritait une population modeste de tâcherons, petits artisans ou ouvriers agricoles. Ces constructions bordent souvent un chemin rural ou les entrées de villages. A partir de la seconde moitié du 19^e siècle, un terrain communal situé au bord de la route pouvait être affecté à cet habitat non agricole. Parfois, la toponymie reflète l'origine de la maison qui porte souvent le nom du premier habitant (*Loge Michel* à Laniscat, *Loge Berthel* ou *Loge Daniel* à Quimperlé), le terme « loge » étant, dans ce contexte, synonyme d'habitation, de logement.

A proximité d'exploitations plus importantes, il pouvait servir à loger des célibataires de la famille ou des journaliers. Comme pour une grande partie du type 1 et 2 de l'habitat mixte, le grenier servait à entreposer des denrées alimentaires.



Seconde moitié 19^e siècle,
(Pont-de-Buis-les-Quimerç'h, Finistère)

Type 1 (variante)

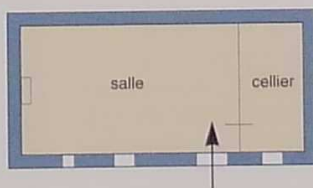


Seconde moitié 19^e siècle,
(Plogoff, Finistère)

Le logis à pièce unique et cellier

Le logis à pièce unique connaît des variations notables. Le développement en longueur permet d'augmenter la surface de la salle et l'amé-

nagement d'un cellier. Ce type de logis n'est pas nécessairement réservé à une population démunie puisqu'il correspond à un gabarit courant qui caractérise une grande partie de l'habitat traditionnel. Cette variante est récurrente dans l'habitat côtier (maisons de pêcheurs), aux parties agricoles peu développées ou absentes.

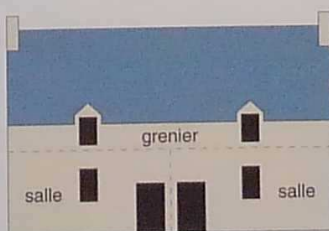


Type 1 (variante)

Le logis double

Les deux logis à pièce unique, sans communiquer entre eux, sont séparés par un mur de refend. Deux lucarnes passantes éclairent les combles servant de grenier ou de débarras. Cette variante n'atteint pas toujours, comme ici, une telle qualité de la mise en œuvre.

Il est difficile de définir l'occupation d'origine d'un tel habitat jumelé, peut-être construit pour deux familles apparentées ou des familles de journaliers travaillant sur un même domaine. Il annonce les logements sériels alignés.



1714,
(Cogles, Ille-et-Vilaine)

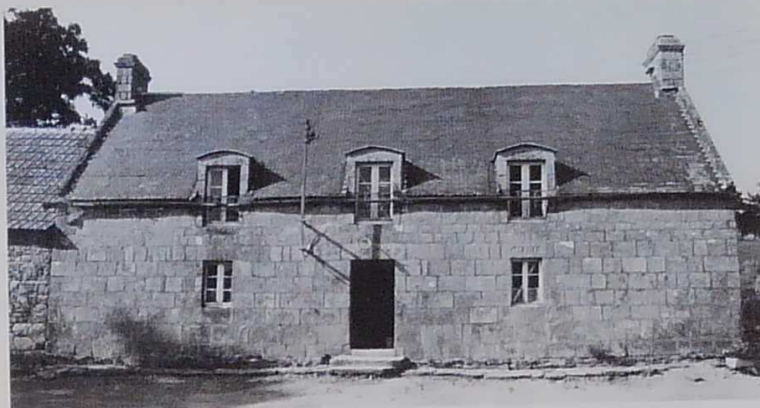
Type 2

Le logis à deux pièces

L'élévation symétrique correspond à une distribution intérieure bien lisible de l'extérieur. Un couloir central sépare la salle de la chambre, concept nouveau qui répond aux prescriptions de l'époque qui destinent la salle/cuisine à la seule préparation des repas et non au couchage.

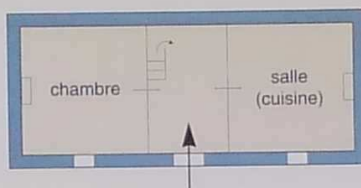
En réalité, le concept architectural théorique anticipe quelque peu sur la réalité des aménagements intérieurs. Tout en intégrant, au moins partiellement et très progressivement, les nouvelles manières de vivre, les habitants des campagnes restent encore longtemps fidèles aux habitudes anciennes : pendant que la chambre commence à être réservée au seul couchage, les lits-clos continuent, comme par le passé, à s'aligner le long du mur nord de la salle commune. Une variante de ce type existe dans certains secteurs, par exemple entre Audierne et Pont-L'Abbé, présentant trois pièces en rez-de-chaussée, avec une suite de deux chambres.

Dans des secteurs d'élevage, des appentis au nord, frais et peu éclairés, peuvent servir de laiteries et de lieux destinés à la fabrication du beurre.



1841

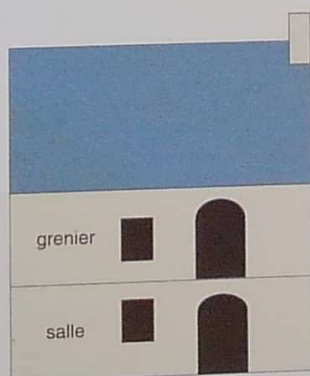
(Gualizon, Finistère)



Type 3

Superposition salle/grenier

Cette formule présente le schéma de logis à pièce unique et se distingue par un second niveau développé en hauteur qui, malgré son volume, ne sert pas de chambre ; seule l'absence de cohabitation avec le bétail la distingue du type 3 de l'habitat mixte. Malgré une parenté structurelle, il diffère à cause du plan de masse et de l'ampleur des parties hautes. Dans beaucoup de cas, l'accès au grenier se fait par l'extérieur ; lorsque la porte haute est légèrement décalée par rapport à la porte d'entrée, l'accès à la salle reste libre, même si l'échelle est en place.



1753

(Saint-Agnan-Morbihan)



17^e siècle

(Jugon-Les-Lacs, Côtes-d'Armor)



Typologie

Séparation des fonctions : le logis indépendant

Le développement en hauteur. Habiter l'étage.

Type 4

Plan massé, une pièce par niveau, escalier dans-cœuvre

Un certain nombre de maisons construites aux 16^e et 17^e siècles se distingue par la superposition de deux pièces d'habitation au sein d'un plan massé. La porte d'entrée s'ouvre directement sur la salle qui abrite, dans un angle, un escalier en bois ou en pierre dans-cœuvre par lequel on accède à la chambre située à l'étage. L'escalier, bien que de dimensions modestes, réduit la surface habitable. Parfois, comme dans l'exemple présenté, une fausse souche de cheminée, élément purement ostentatoire, peut couronner un des pignons.

Ce type, qui compte parmi les réalisations les plus remarquables de l'architecture rurale en région, désigne souvent une maison de prêtre.

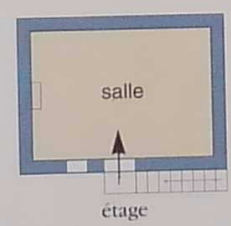
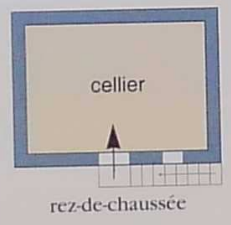


1672
(Saint-Servant, Morbihan)

Type 5



1^{ère} moitié 17^e siècle.
(Saint-Maur-le-Blanc, Ille-et-Vilaine)



Plan massé, une pièce par niveau, escalier extérieur

La présence d'un escalier extérieur est toujours un facteur déterminant pour la structure et l'aspect du bâtiment.

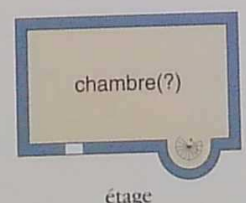
Le logis sur cave ou cellier n'est pas spécifique à la Bretagne mais existe en Bourgogne, en Poitou, en Normandie et dans certains terroirs viticoles près de la Loire. Le type, plus fréquent dans la partie orientale de la haute Bretagne, aux confins de la Basse-Normandie et autour de Fougères, caractérise les constructions les plus anciennes qui se distinguent souvent par une grande qualité de mise en oeuvre.

Le cellier, sans communication interne avec la salle de l'étage, occupe le rez-de-chaussée. L'escalier extérieur souligne l'aspect monumental du logis qui domine les autres composantes de l'exploitation.

Type 5 (variante)

Plan massé, une pièce par niveau, escalier hors-cœuvre

La tourelle (hors-cœuvre ou demi hors-cœuvre) qui enferme l'escalier anime fortement la façade. Comme pour l'escalier extérieur, un tel emplacement n'empiète pas ou peu sur l'espace habitable. La fonction des pièces, avec superposition salle/chambre, ressemble à celle définie dans le type 4. L'absence d'une cheminée à l'étage n'exclut pas un usage de chambre.



17^e siècle
(Saint-Nicolas-du-Pélem, Côtes-d'Armor)

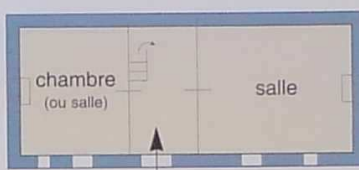
Plan allongé, deux ou plusieurs pièces par niveau.

Comme dans la variante sans étage, salle et chambre du rez-de-chaussée sont séparées par des cloisons ou des murs de refend qui délimitent un espace à la fois réservé à l'escalier (tournant ou rampe sur rampe) et au vestibule ; l'entrée directe dans la salle se trouve ainsi supprimée. Cette différenciation et ce cloisonnement des zones de circulation et d'habitation génèrent des formules standardisées qui seront largement diffusées au niveau régional. Caractérisé par la conception symétrique des façades et des distributions, ce type compte parmi les plus récurrents non seulement en Bretagne mais dans toute la France. Le précurseur de la maison à étage à trois travées (type ternaire) apparaît dès la seconde moitié du 17^e siècle, sans que les pièces de l'étage servent pour autant toujours de chambres, habitude encore en vigueur au 19^e siècle.

Le type se décline en plusieurs variantes : quatre ou cinq travées, emplacement des baies en quinconce ou encore travées incomplètes. La taille des ouvertures augmente sensiblement à partir du milieu du 19^e siècle, suite aux recommandations des autorités : un rapport adressé en 1829 au préfet du Finistère recommande que dans les constructions rurales, on devaient « porter les croisées [fenêtres] aux dimensions moyennes de 80 cm de largeur à 1,30 m de hauteur ».

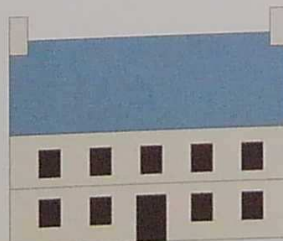
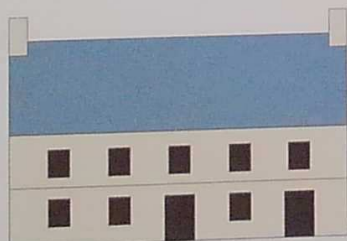
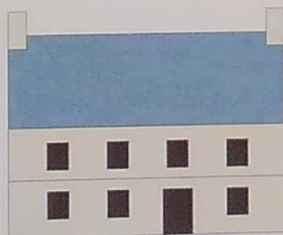


1845
Plagoff (Finistère)



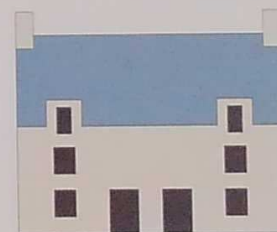
La maison à étage et à travées : quelques variantes

Ouest Cornouaille

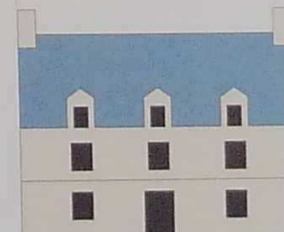


Fin 19^e siècle.
(Baguer-Morvan, Ille-et-Vilaine)

Nord Ille-et-Vilaine



Sud Cornouaille
et ouest Morbihan





Typologie

Les maisons à avancées

Comme la plupart des logis ruraux de la région, la maison à avancée est de plan rectangulaire. Elle se distingue par un avant-corps de plus ou moins forte profondeur ; la partie saillante, généralement située sur la façade principale, se nomme *avancée* ou *avant-corps*.

Deux maisons jumelées
1696 et 1725
(Braspars, Finistère)



Les maisons à avancée
aire de diffusion.



Les maisons à avancée font partie de la catégorie des logis sans cohabitation avec le bétail ; elles sont caractéristiques de la partie nord-ouest de la Bretagne, dans une zone qui comprend le Léon, le nord de la Cornouaille et l'ouest du Trégor.

La carte montre que les franges du littoral du bas Léon et les îles en sont dépourvues. En allant vers le sud, le phénomène s'observe entre Plougastel-Daoulas, Édern et Laz ; il ne dépasse pas l'ouest de Châteaulin, mais franchit largement la vallée de l'Aulne retenue indûment comme limite sud.

Les frontières entre les évêchés de l'Ancien Régime indiquent que le secteur anciennement rattaché à l'évêché de Tréguier et aujourd'hui situé à cheval sur les départements du Finistère et des Côtes-d'Armor, est largement concerné, même si le type y devient progressivement marginal.

Les densités sont très variables. Les fréquences s'avèrent plus faibles dans les zones périphériques, notamment dans le bas Léon ou encore autour de Callac et Plouaret. Dans la région de Saint-Pol-de-Léon, 25% des maisons rurales recensées en 1985 par l'Inventaire général ont des avancées, avec des nombres particulièrement élevés autour du chef-lieu de canton. Dans les environs du Faou, le type à avancée représente 12% de la totalité des maisons répertoriées en 1996.

Dénominations et fonctions

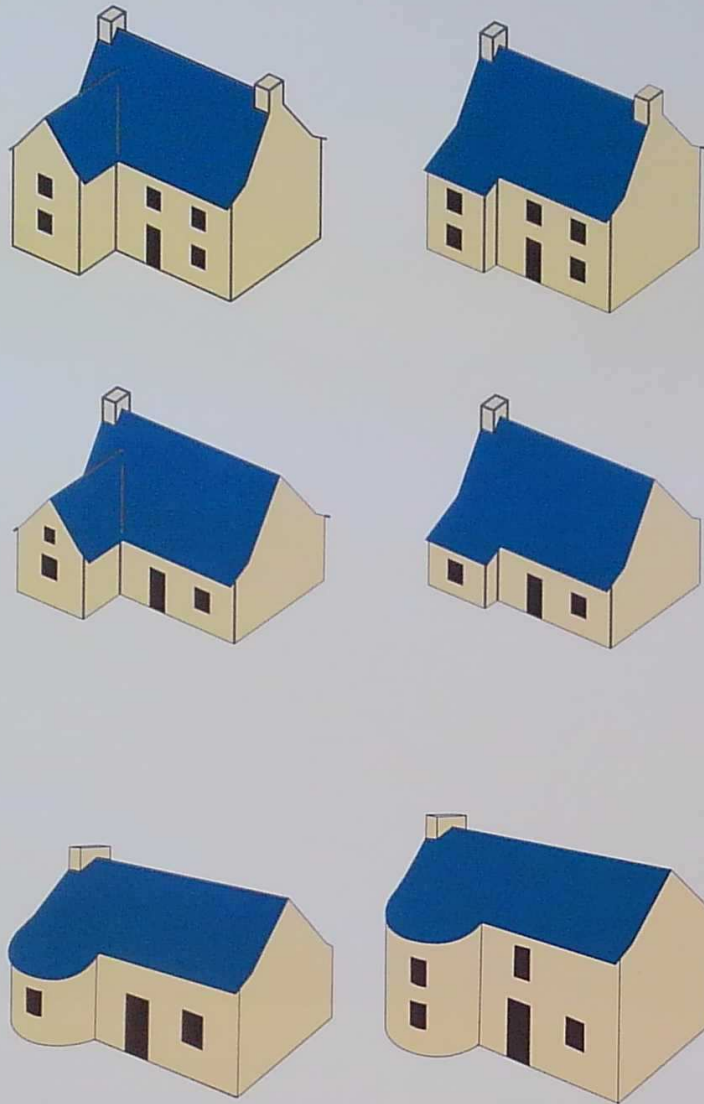
Par rapport aux différents secteurs géographiques, on utilise plusieurs mots en breton pour désigner l'avancée.

Jean Lagadeuc, dans le *Catholicon*, dictionnaire breton-français-latin paru en 1499, propose le mot breton *appenteice* pour traduire « appentis de maison », terme neutre qui ne recouvre pas nécessairement cette structure particulière. En l'absence de maisons conservées de cette époque, il est donc difficile de savoir si le terme désigne des maisons de ce type construites plus tardivement, globalement entre le 17^e et la fin du 19^e siècles ; les témoins les plus anciens conservés ne semblent pas être antérieurs à la fin du 16^e siècle.

En 1732, Grégoire de Rostrenen, dans son *Dictionnaire François-celtique ou François-breton* donne les mots *appantéiz*, *apateiz*, *appenteiz* ou *appoteiz* pour le « toit qui n'a de pente que d'un côté ». A cette période, le type, avec probablement toutes ses variantes, est largement répandu dans la zone indiquée.

Essentiellement en Cornouaille, dans les monts d'Arrée et dans le sud du haut Léon, le terme de *apoteiz* est toujours en usage. Dans la plus grande partie du haut Léon, on dit *apothis taol* (avancée de la table). De même, dans le bas Léon, on désigne cette caractéristique architecturale, souvent de structure semi-circulaire, comme *avans taol*. En Trégor finistérien, entre Plougasnou et Botsorhel, tout comme dans la région de Plestin-les-Grèves et Plouaret, c'est le terme *kuz tol* (cache table) qui est utilisé.

Il apparaît clairement que dans le nord et l'est de la zone, l'avancée, comme le mot breton d'ailleurs l'indique, sert exclusive-



Les variantes dominantes.

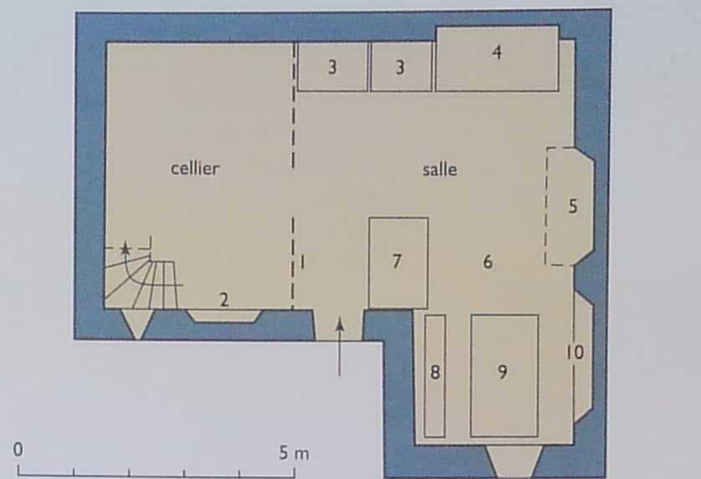
Logis daté 1833
(Plonévez-du-Faou, Finistère)



ment à placer la table (et les bancs). En revanche, dans le sud, l'avancée est désignée par un terme plus générique (*apoteiz*, *appentis*) : la partie en saillie peut abriter le mobilier, ce qui est majoritairement le cas, mais également l'escalier, ce qui est exceptionnel, voire inexistant dans le Léon et le Trégor.

Dans les actes notariés, rédigés en français et sans référence au mot breton, cette particularité architecturale est souvent mentionnée avec précision. En 1657, on autorise François Guillerm, demeurant au village de Kervern en Pleyber-Christ, de « *bastir un recoign ou bouttebor qui aura treize pieds de largeur par dehors et sept de longueur* [4,30 m de large, 2,30 m en avancée] *qui sera de la mesme hauteur de muraille que la muraille de la maison* ». Dans d'autres documents plus tardifs mais relatifs aux maisons du même village, des termes comme *cache table* (1716), *bout dehors* (1750), *bout de dehors* (1771) ou *saillie* (1791) sont d'un usage courant. A Lopérec, on décrit, dans un procès-verbal de 1806, une maison construite au 17^e siècle avec son « *avancé en dehors de soixante cinq centimètres* ».

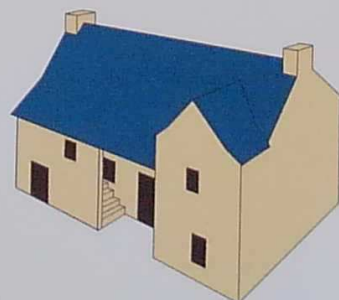
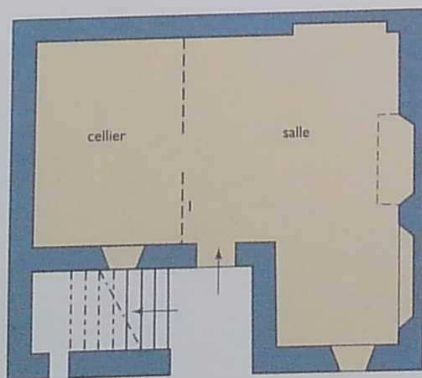
Plan schématique de l'aménagement traditionnel d'une maison à avancée



- | | |
|--|--------------------------------------|
| 1 - cloison en bois | 6 - sol en grandes dalles de schiste |
| 2 - armoire murale et saloir | 7 - vaisselier ou lit-clos |
| 3 - armoire et/ou vaisselier | 8 - banc |
| 4 - niche pour lit-clos (<i>kuz gwele</i>) | 9 - table |
| 5 - cheminée | 10 - niche à banc |



Logis daté 1835
(Pont-de-Buis-les-Quimerch, Finistère)



Logis daté 1757
(Plonévez-du-Faou, Finistère)

Les variantes

Le schéma montre les variantes les plus courantes : en rez-de-chaussée, à étage, les avancées présentant ou non des pignons. Les maisons les plus soignées qui portent souvent la date de leur construction, témoignent de l'aisance de leurs commanditaires, tous paysans ou marchands. Mais le type n'est pas réservé aux seuls notables ruraux : s'agissant aussi d'une mode de construction, la population moins aisée s'y réfère en bâtis-

sant des édifices de volumes plus modestes et souvent sans étage.

L'appentis abritant l'escalier extérieur sous lequel est aménagé un petit espace servant de soue à cochon, se limite à l'aire des *montagnes* qui va des Monts d'Arrée aux Montagnes noires, soit globalement de Pleyber-Christ à Châteauneuf-du-Faou. Dans cette zone, certains logis à étage peuvent être pourvus d'une deuxième avancée qui abrite bancs et table. L'appentis semi-circulaire, phénomène marginal et limité au bas Léon (à l'exception des côtes), semble être un rajout tardif, bien qu'il n'augmente pas sensiblement la surface habitable. Quant à la variante, très tardive, avec deux avancées à pignon, elle est caractéristique du haut Léon où, suite à la première révolution agricole, l'habitat rural a été entièrement reconstruit à partir du milieu du 19^e siècle. On y décèle la continuité d'une tradition locale qui se transmet sans rupture, même si les volumes et l'usage de l'espace intérieur évoluent.

Au début du 20^e siècle, avec l'émergence du néo-régionalisme, la maison à avancée est considérée comme un des prototypes de *la maison bretonne* ; il sera décliné jusqu'à se figer dans une formule stéréotypée qui, depuis, a envahi toute la région jusqu'à en faire oublier son origine. On est désormais loin de l'équilibre et de la fonctionnalité initiales des modèles anciens.

Maison à avancée, 1776
(Plonevez-du-Faou, Finistère)



Maison à double avancée,
caractéristique du Léon,
fin 19^e siècle
(Plougonvelin, Finistère)



La longévité des modèles : page de
couverture de la revue *Maisons de
l'Ouest*, 1969.

maisons

numero 41 mars 1969 3 F DE L'OUEST



★ CHEMINÉES ★ GRANIT ET GRANDES BAIES ★



Organisation de la pièce principale

Les aménagements fixes

Certains éléments inhérents à l'architecture intérieure du logis, conçus en même temps que le gros œuvre, témoignent de l'organisation rationnelle de la vie domestique.

Pièce commune d'une maison à avancée datée 1696
(Braspars, Finistère, état en 1999)



L'escalier

Certaines composantes peuvent avoir une fonction distributive ou structurante, comme l'escalier et la cloison, ou bien servir aux différentes activités quotidiennes et ménagères, notamment au rangement des ustensiles et à la préparation et à la conservation de la nourriture. Un maximum de fonctions se trouve regroupé dans un minimum de place. Malgré quelques variantes, on privilégie deux endroits pour l'emplacement de l'escalier qui peut être en bois ou en pierre. Il peut être logé dans une tourelle (hors-œuvre ou demi hors-œuvre) faisant saillie sur une des élévations, ce qui permet d'augmenter la surface habitable. Beaucoup de ces maisons à tourelles construites aux 16^e et 17^e siècles abritent des escaliers en vis, notamment en Bretagne cen-

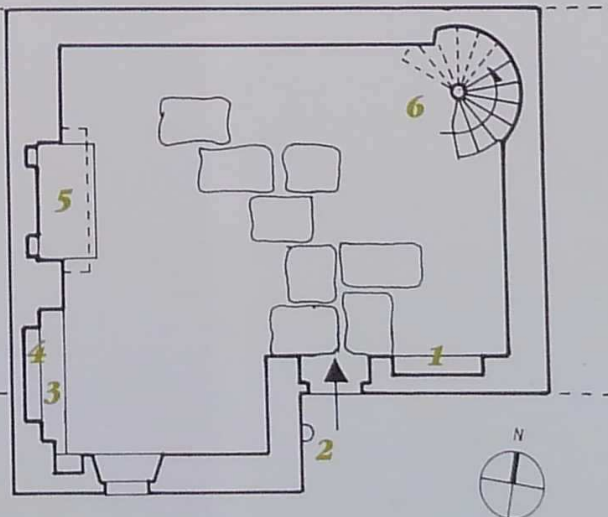
trale, dans la région de Saint-Nicolas-du-Pélem et de Corlay, ou encore autour de Fougères.

La position de l'escalier à l'intérieur du bâti (dans-œuvre), bien qu'empiétant sur l'espace intérieur, était une donnée courante. Deux variantes se dégagent, l'une remplaçant progressivement l'autre. Dans les maisons construites entre 1550 et 1750, une vis, plus souvent en bois qu'en pierre, était placée dans un angle, généralement au fond de la pièce. L'escalier tournant apparaît plus tard ; situé au centre du logis, au fond d'un couloir délimité par des cloisons en bois, il représente le type le plus courant qui perdure au-delà de la Première Guerre mondiale.

Dans les logis modestes, une échelle de meunier donne accès au grenier.

Maison à avancée datée 1696,
plan au sol
(Braspars, Finistère).

- 1 - niche avec fond et étagères en schiste
- 2 - attache pour bêtes
- 3 - niche à banc
- 4 - armoire murale
- 5 - cheminée
- 6 - escalier



Le sol

Le sol de la pièce principale du logis, du reste dépourvu de fondations profondes et de caves, était soit en terre battue, soit couvert de dalles de pierre.

La terre battue n'était pas nécessairement synonyme d'un habitat pauvre ou précaire. Dans des secteurs où la nature de la pierre ne se prêtait pas à une découpe en plaques, le recours à la terre, même dans les fermes cossues, était la règle. Un sol en terre réussi, légèrement incliné, souple, solide et facile à entretenir, pouvait rester en place près de huit ans avant d'être refait. Parfois, quelques dalles protégeaient les passages les plus fréquentés, notamment l'entrée.

Même dans certaines zones riches en granites de bonne qualité, par exemple dans le nord de l'Ille-et-Vilaine ou dans les Côtes-

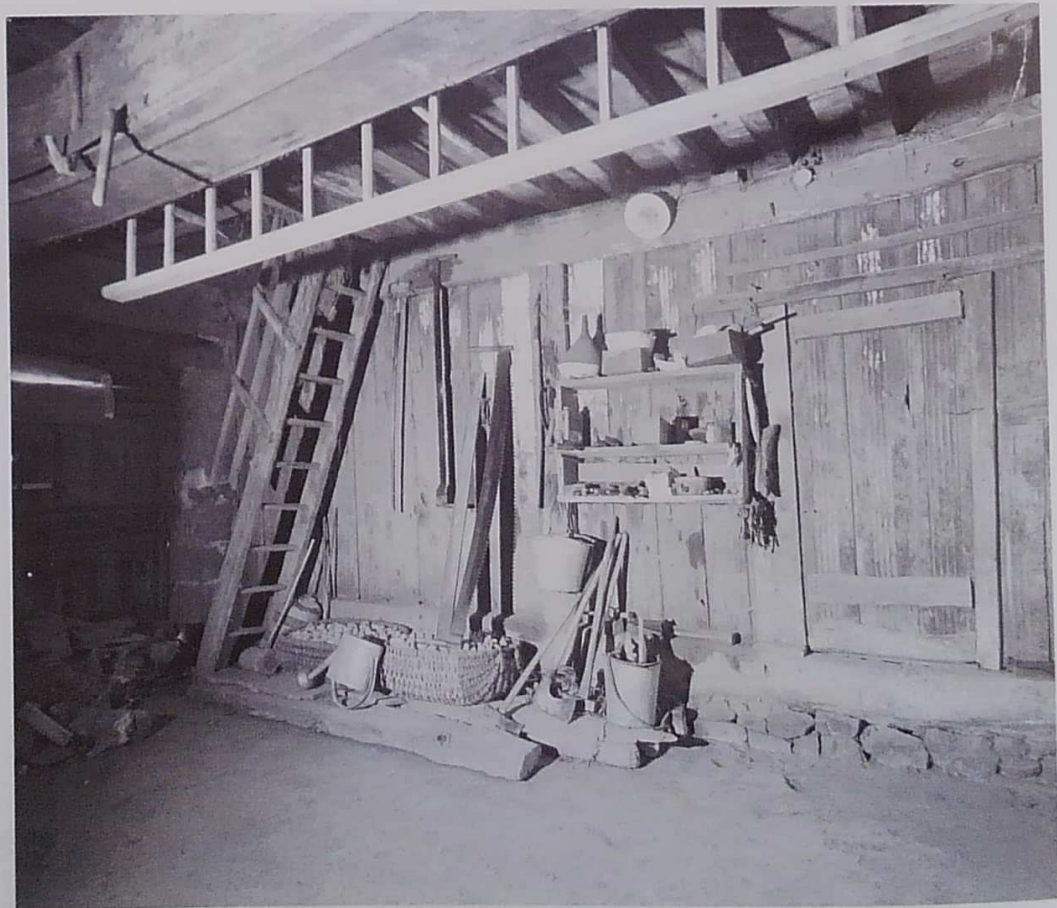
d'Armor, autour de Quintin, Guingamp et Trémargat, ou encore près de Plouay et de Guémené-sur-Scorff dans le Morbihan, le dallage était rare. Par contre, le schiste ardoisier du bassin de Châteaulin et des Monts d'Arrée, facile à débiter en grosses lames (on l'utilise également en couverture), servait fréquemment à couvrir le sol de la salle, même dans les maisons modestes. Ces dalles, qui pouvaient atteindre 1,20 m de long et 0,70 m de large, couvraient toute la surface, excepté toutefois les parties occupées par les armoires, vaisseliers, lit-clos et horloges installés directement sur la terre battue. La modernisation des intérieurs a entraîné la disparition des sols traditionnels, remplacés par le ciment ou le carrelage.

La cloison

En plus du mobilier qui se dressait comme écran entre l'espace des hommes et celui des animaux, le cloisonnement pouvait être assuré de multiples manières. Les palis, grandes dalles de schiste posées de champ, fixées en haut et en bas dans la feuillure d'une pièce en bois, pouvaient séparer la salle de l'étable. Les témoins situés dans le sud de l'Ille-et-Vilaine sont bien connus, mais ce type de cloison propre aux aires de schiste existait autour de Mur-de-Bretagne, Pontivy, Malestroit, ainsi que dans les Monts d'Arrée.

Au 19^e siècle, on signale, pour la Cornouaille, l'existence d'autres manières de matérialiser les espaces et qui, comme les palis, se distinguent peu des clôtures mises en place à l'extérieur, à base de végétaux, d'entrelacs de branchages tressés ou encore de voliges de bois jointives, ajourées ou limitées à mi-hauteur.

Lorsque la cohabitation hommes/animaux est abandonnée, les cloisons pleines en bois pourvues de portes marquent, en l'absence de murs de refend, la division des espaces.



Cloison en bois séparant le cellier de la salle commune (Billé, Ille-et-Vilaine, état en 1972).



Cloison en orthostates de schiste,
seconde moitié 16^e siècle
(Malguenac, Morbihan,
état en 1983).

La cheminée

Le logis à foyer central, si caractéristique de l'habitat médiéval, perdure, bien que d'une manière marginale, jusqu'au 20^e siècle. Progressivement, et avec certitude depuis le début du 16^e siècle, la cheminée occupe le centre du mur pignon. De dimensions variables, incorporée ou engagée, pourvue de linteaux en bois ou en pierre et de piédroits parfois décorés, elle se situe au cœur de la vie domestique où cuisine et salle se confondent. Servant à la fois à la cuisson des aliments et au chauffage, elle est aménagée avec soin. Quelquefois, des niches réservées dans la partie inférieure du

contre-cœur recevaient les braises destinées à rallumer le feu et, surtout, à préserver les cendres dont les vertus détergentes étaient utilisées pour le lavage du linge. Dans le pays bigouden et autour de Lézardrieux, on distingue ces fours à cendres par une légère excroissance au niveau du pignon. Aménagées en hauteur, les autres niches étaient réservées aux provisions qui, comme le sel et le tabac, craignaient l'humidité.

Si l'âtre, légèrement surélevé, avait une profondeur et une hauteur suffisantes, des bancs en pierre ou en bois permettaient de se tenir assis près du feu.



Cheminée datée 1742
(Plouasne, Côtes-d'Armor).

Utilisations d'une cheminée
en 1975
(Renac, Ille-et-Vilaine).

En règle générale, le point d'eau de la ferme se situe dans la cour, donc à l'extérieur du logis. Dans certains secteurs de la Bretagne, cet élément indispensable à toute habitation se présente d'une façon singulière. Certains puits couverts du Cap Sizun se distinguent non seulement par le soin de

leur mise en œuvre mais aussi par leur emplacement à proximité immédiate du logis avec lequel, grâce à un passage couvert où un accès intérieur, ils communiquent directement. Ce système permet de puiser l'eau à l'intérieur même de la salle alors que la distance du puits, qui est aussi accessible de l'extérieur, évite la remontée de l'humidité. On y associe souvent, près de la cheminée, un *coin cuisine*, une souillarde pourvue d'un évier et de niches murales.

Des hautes cuves en pierre (rarement conservées en place), posées à proximité de la cheminée de la salle ou d'une pièce annexe, pourvues d'un système d'écoulement, servaient à laver le linge (Primelin, Plogoff).

La grande dalle en pierre servant d'évier, généralement placée sous une fenêtre et légèrement inclinée vers un trou d'évacuation côté cour, est un élément courant dans les cuisines de manoirs ; sa présence dans le logis paysan n'est pas systématique.

Dans la souillarde, l'évier reçoit l'eau du puits par un conduit intérieur, seconde moitié 18^e siècle (Esquibien, Finistère).



Nourriture et rangement

Certains aménagements en dur remplissent des fonctions combinées. Sous des appellations diverses (*dalles* en haute Bretagne et autour de Dinan, *orbes* près de Gouarec), ces saloirs-armoires murales équipaient un grand nombre de maisons. Le saloir seul, grosse cuve vaguement circulaire en granite - indispensable lorsque le sel permettait de conserver la viande - était souvent placée au nord, sous l'escalier.

Dans le sud du Léon et le nord de la Cornouaille, zone caractérisée par la maison à avancée, on a su tirer profit du prolongement du mur pour aménager, entre la fenêtre et la cheminée, une *niche à banc* dont l'assise était couverte de planches ; encastrée dans le mur, elle remplaçait le banc



(meuble). Souvent, comme dans la ferme de Brasparts (datée 1696), un petit placard mural fermé par des vantaux surmontait cette cavité (voir p.1).

En Ille-et-Vilaine, des niches servant à ranger la vaisselle étaient fermées par des vantaux en bois (Cardroc). Près d'Auray, on trouve le *stal*, construction maçonnée en forme de buffet-vaisselier qui, non encastré, pose au sol.

Variante d'un secteur géographique à l'autre, évoluant et disparaissant progressivement, ces aménagements fixes, dont la diversité nous échappe en grande partie aujourd'hui, font apparaître l'ingéniosité mise au profit de l'espace de la vie quotidienne.

Saloir et armoire murale, 1767 (Langonnet, Morbihan)

Armoire murale (*dalle*), vaisselier et escalier (Saint-Pern, Ille-et-Vilaine, état en 1985).





Le mobilier structurant

Architecture et mobilier entretiennent des liens forts dictés par l'utilité, la commodité et les coutumes locales. Se protéger contre les courants d'air, préserver un minimum d'intimité, privilégier l'emplacement de la table au sud ou encore accéder aisément aux outils sont des préoccupations constantes ; elles éclipsent l'aspect purement esthétique de ces aménagements même s'il s'affiche parfois avec ostentation.

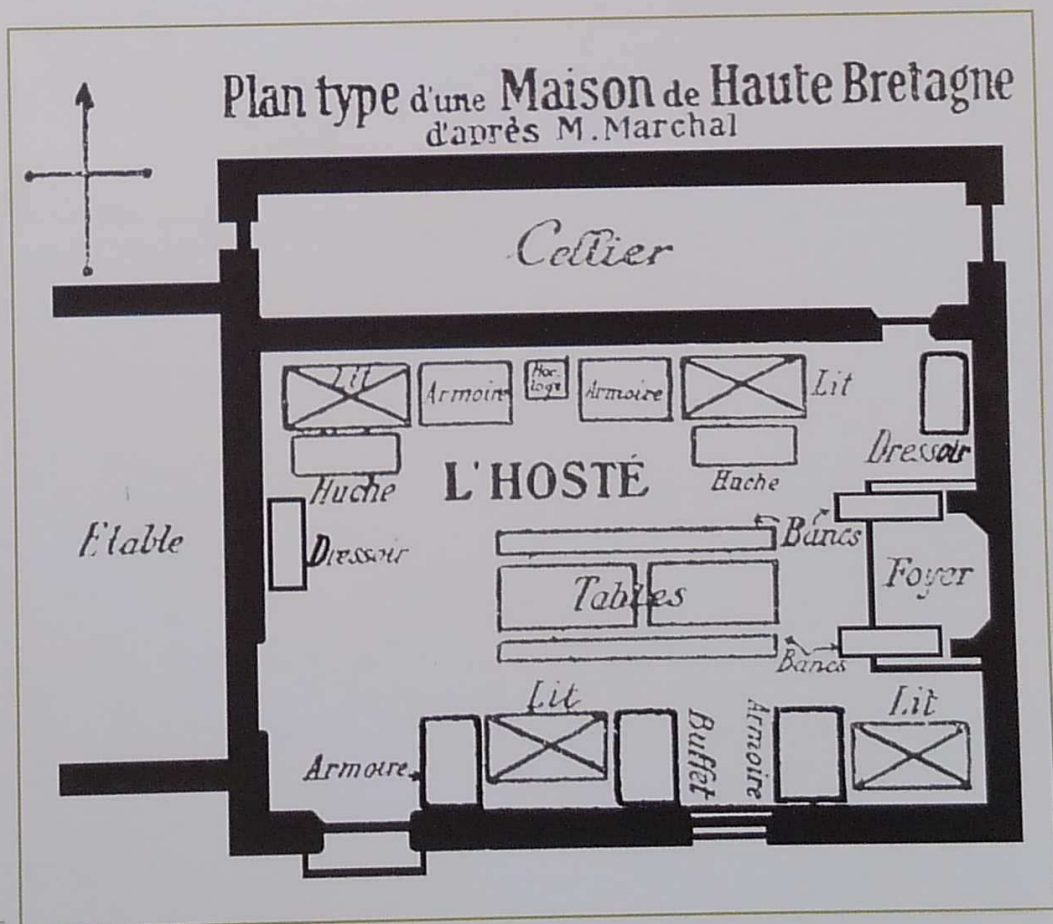
Le meuble utile est aussi un meuble agréable, destiné à être vu par le visiteur extérieur ou familial. Avec son conformisme structurel et ornemental à la fois souple et répétitif, il décline d'emblée la position sociale des occupants de la maison.

La salle commune abrite l'habitation d'un groupe familial ; ses dimensions interdisent l'ajout de tout élément superflu, purement décoratif ou individualisé, chaque espace libre étant occupé par un meuble nécessaire à la vie quotidienne.

On mange, on dort et on se rassemble dans une pièce dont la superficie varie globalement entre 30 et 60 m² et qui sert à la fois de cuisine, de salle, de chambre à coucher et de lieux de travaux domestiques. Le mobilier structure au mieux un espace restreint, répond aux exigences et aux contraintes. En fait, la circulation intérieure se fait autour d'une juxtaposition de grandes boîtes en bois de chêne et de châtaignier que sont les coffres (fagots, outils, grains, farine), les bancs-coffres (vêtements, linge), les buffets et les vaisseliers, les lits-clos et,

plus tardivement, remplaçant les cadrans solaires extérieurs, les horloges. Les coffres sont progressivement remplacés par les armoires.

Nos connaissances des aménagements intérieurs des maisons rurales restent fragmentaires pour les périodes antérieures aux 18^e siècle et valent presque exclusivement pour le cadre de vie de riches paysans ou marchands. Un des documents les plus anciens remonte à 1510 et concerne la demeure d'un marchand de toiles de la région de Locronan, Guillaume Le Naër dont la famille occupe la « vieille maison » et la « maison neuve » disposant chacune d'un étage habitable. L'inventaire mentionne, à côté d'un *pressoir à lin* (presse à lin, armoire à quatre portes destinée à ranger les toiles tissées), sept coffres à grain en chêne et à couvercles bombés, plusieurs charniers en bois de hêtre (et non en pierre), sept tables circulaires en chêne ou en frêne ainsi qu'un nombre relativement réduit de « bois de lit », alors qu'aucun lit-clos – son apparition serait donc plus tardive – n'est signalé.



De même, les rares allusions faites en 1548 par Noël Du Fail dans *Les Baliverneries* sont difficilement généralisables au-delà de leur contexte géographique et social particulier, c'est-à-dire le pays de Rennes et la paysannerie aisée. Ce sont les inventaires après décès, nombreux à partir des années 1700 qui, à défaut de nous renseigner sur l'emplacement exact ou les qualités esthétiques du mobilier mentionné, permettent de mieux connaître sa quantité et sa répartition. Mais là encore, il ne s'agit que rarement de l'environnement quotidien de la population rurale la plus modeste.

On ne sait pas avec précision l'apparition, puis la généralisation, de cette corrélation étroite entre le bâti et le mobilier. Le principe, qui semble perpétuer des manières de vivre héritées du passé, paraît adopté au plus tard à la fin du 17^e siècle ; il est largement répandu au milieu du 19^e siècle et perdure, surtout en basse Bretagne, jusqu'aux années 1970.

Le logis à pièce unique n'est pas le seul

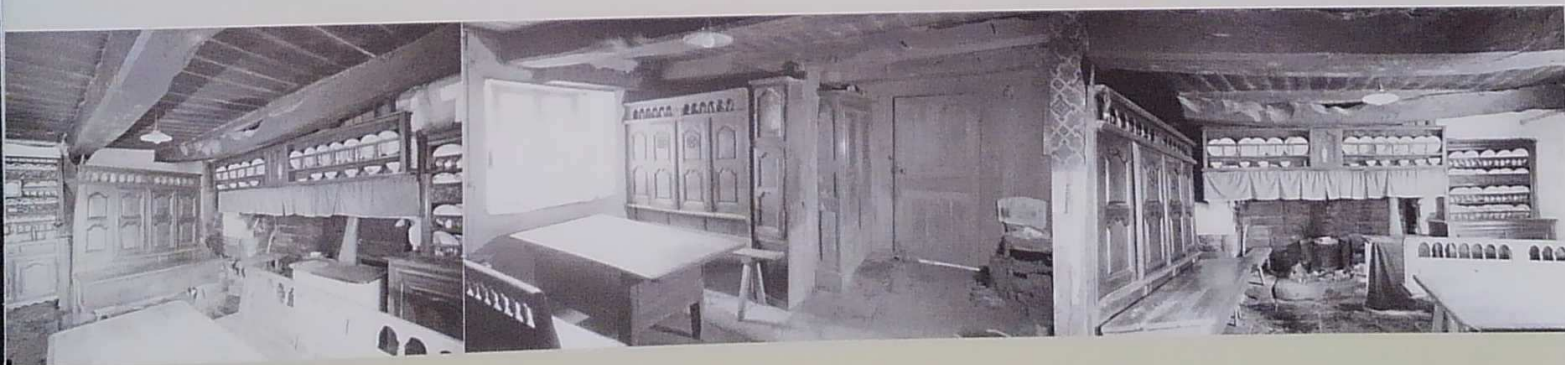
modèle répandu. D'autres pièces, pas exclusivement à usage de chambre dans le sens actuel du terme (chambre à coucher), permettent de décharger la salle commune et de placer des lits. En 1718, dans une ferme de Cornouaille, la « *chambre au dessus de la cuisine* » contient, à côté d'objets domestiques et d'outils, un lit-clos, une couchette, deux armoires et cinq huches. Dans la salle du rez-de-chaussée qui sert également de cuisine, on trouve trois lits-clos, deux armoires, une table avec ses escabeaux, trois huches, trois coffres, une maie ainsi qu'un établi de charpentier et du matériel pour transformer le lin. On y perçoit la pérennité de dispositions considérées comme traditionnelles tel que l'emblématique *alignement* formé de lits-clos et d'armoires au nord et d'une table assortie de bancs devant la fenêtre sud.

Ainsi, à l'invariabilité des gabarits du bâti correspond celle du mobilier : la surface des pièces, les hauteurs sous plafond et, en conséquence, les dimensions du mobilier structurant restent relativement stables.

Cuisine d'une ferme de haute Bretagne reconstituée d'après un inventaire de 1866 (La Petite Birmalais, Écomusée du pays de Rennes)



Emplacement schématique du mobilier en
Cornouaille d'après des données
recueillies en 1970 (Finistère).



Plein, l'espace de la vie quotidienne est organisé d'une manière réfléchie et fonctionnelle. Le mobilier dont l'homogénéité apparente est due au bois utilisé – le châtaignier ciré – a été fabriqué dans la seconde moitié du 19^e siècle.

Un tel aménagement est à l'image des conditions économiques favorables que connaît la Bretagne à partir du milieu du 19^e siècle avec la première révolution agricole. Les lits-clos figurent en tête dans les actes officiels et représentent, avec l'armoire, l'objet le plus précieux.

Les autorités chargées de diffuser les nouveaux concepts hygiénistes applicables au logis rural désavouent l'usage de ce « meuble

bizarre et gothique, chef-d'œuvre ridicule et pourtant si dispendieux, indice parlant de la richesse de la maison, sur lequel on voit se dessiner en relief, à côté de croix, de crucifix, de saints sacrements, les figures les plus burlesques et une grande partie des animaux échappés au déluge » (Habitations Rurales, 1829, A.D. Finistère, 7M 260). L'emplacement, immuable, à proximité de la cheminée et l'habitude de serrer des fagots entre le foyer et le lit, étaient considérés, en tant que facteurs à risques, à l'origine de nombreux incendies.

Inventaire du mobilier d'une ferme
de Rosnoën en 1718.
(Finistère)

Dans la salle

- Une table coulante en bois de chesne et ses escabeaux
- Un lit clos bois de chesne avec son assortiment
- Autre lit clos avec son assortiment
- Autre lit clos avec son assortiment
- Une armoire bois de chesne fermant a deux battants
- Deux coffres bois de chesne fermant a clef
- Une huche bois de chesne
- Deux autres huches bois de chesne
- Une armoire servant à mettre le lait
- Un coffre bois de chesne
- Un établi de charpentier
- Une may[mate] à pain
- Un coffre de pierre

- Quatre bassins d'erain
- Une passoire d'erain
- Un grand bassin
- Un chandelier de cuire
- Une mesure de boisseaux
- Une baratte
- Trois tamis en bois
- Un ribot
- Les escueles (...)
- Une poile a frire
- Un trepied
- Un devidotr
- Une bare de fer
- Un Croq a poiles
- Une colorne[quelorne]
- Un fut de barique

Dans la chambre
au dessus de la cuisine

- Une armoire bois d'orneau fermant a deux battants

- Autre armoire (...)bois
- Les fleaux, fourches, rateaux et peles de bois
- Neuff faussilles
- Les cordages
- Trois huches bois de chesne
- Deux autres huches
- Une mechante huche et deux braystieres
- Une poile a crepes
- Une buandiere avec son escabeau
- Une paine a lin
- Un fut de barique
- Une couchette de bois
- Sept mayes(?)
- Deux crocs a fremboys [fumier]
- Un fut et demy de barique
- Un fusil
- Un lit clos
- Une charrete ferée avec deux chartiers
- Une charrue, soc et couteau

Après ce qu'on a estimé quarant' sols cy . . . 200
 Un lit clos bois de chesne avec son assortiment
 estimé cinquante sols cy 27
 Autre lit clos avec son assortiment estimé soixante
 sols cy 37
 Autre lit clos avec son assortiment estimé cinquante
 sols cy 27
 Un armoire bois de chesne fermant a deux battants
 estimé cinquante sols cy 37
 Deux coffres bois de chesne fermant a clef
 estimé cinquante sols cy 37
 Un huche bois de chesne estimé cinquante sols cy 37
 Deux autres huches bois de chesne
 estimé cinquante sols cy 37
 Une armoire de cuivre a mettre le lait
 hante soixante sols cy 37
 Un coffre bois de chesne estimé cinquante sols cy 37
 Un établi de charpentier estimé cinquante sols cy 37
 Un may[mate] à pain
 estimé cinquante sols cy 37
 Une passoire d'erain estimé cinquante sols cy 37
 quatre bassins d'erain estimé cinquante sols cy 37
 Un ribot estimé cinquante sols cy 37
 Un grand bassin de pierre estimé cinquante sols cy 37
 Un chandelier de cuire estimé cinquante sols cy 37
 Une mesure de boisseaux
 estimé cinquante sols cy 37
 Une baratte estimé cinquante sols cy 37
 Trois tamis en bois
 estimé cinquante sols cy 37
 Les escueles (...) estimé cinquante sols cy 37
 Une poile a frire
 estimé cinquante sols cy 37
 Un trepied
 estimé cinquante sols cy 37
 Un devidotr
 estimé cinquante sols cy 37
 Une bare de fer
 estimé cinquante sols cy 37
 Un Croq a poiles
 estimé cinquante sols cy 37
 Une colorne[quelorne]
 estimé cinquante sols cy 37
 Un fut de barique
 estimé cinquante sols cy 37
 144 108



Mobiliers paysans

Invariables et particularismes

Dans l'organisation de la pièce commune, le clivage entre basse et haute Bretagne est moins net qu'il n'y paraît.

Alignement d'armoires et de lits-clos
(Pontivy, Morbihan, état en 1974)



Malgré de multiples variantes locales, la structure de la pièce commune en basse Bretagne se définit schématiquement ainsi : le mur postérieur est occupé par le front des armoires, c'est-à-dire disposées en alignement, associées aux lits-clos, (ou mi-clos dans le Vannetais et le Trégor) et plus tardivement, aux buffets-vaisseliers et horloges, tandis que perpendiculairement à la fenêtre se place la table encadrée de ses bancs. Un lit-clos contre lequel s'adosse l'un de ces bancs, parfois avec coffre, marque la séparation entre l'entrée et la pièce commune, éventuellement associé à une horloge et une armoire qui l'encadrent. En Cornouaille morbihannaise, ce peut être un buffet-vaisselier, d'apparition tardive, qui accueille le visiteur à l'entrée.

Une salle commune en haute Bretagne
(Saint-Sauveur-des-Landes, Ille-et-Vilaine, état en 1968)

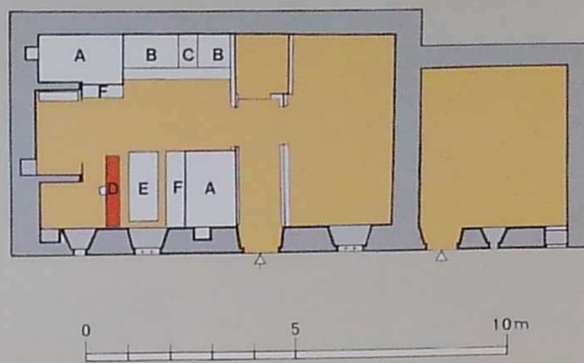


Dans le Léon, les maisons à avancée ont une disposition particulière : la table, parfois ronde dans le bas Léon, et les bancs occupent l'espace de l'avancée, un vaisselier mural pouvant être suspendu au mur. Les avancées les plus larges intègrent un lit-clos. L'activité toilière de cette région est à l'origine d'une armoire spécifique, la presse à lin, probablement incluse dans l'alignement mobilier. Au pays bigouden, le meuble-cloison (appelé *drustuilh* au Cap Sizun) est réduit à un banc à dossier surmonté d'une petite armoire (*arbel ar bank*) qui forme écran entre la table et la cheminée. Plusieurs lit-clos peuvent prendre place contre le mur nord, en particulier dans le Finistère nord, où la pièce commune occupe la totalité de la maison, contrairement au Cap Sizun par exemple où l'on constate presque toujours au 19^e siècle une partition en deux pièces. Cette disposition, cependant, ne semble pouvoir être antérieure au 18^e siècle, car certains murs postérieurs révèlent la présence d'une porte bouchée, fermeture qui semble consécutive à l'adoption du mur mobilier.

Dans les Côtes-d'Armor et le Morbihan intérieur, un renforcement parfois ménagé dans le mur nord permet au lit-clos placé près du foyer (dit lit-clos *an tan*), de respecter l'alignement. Afin d'éviter une humidité préjudiciable, l'alignement de meubles ne touche jamais le mur, l'espace ménagé servant à la circulation de l'air, et parfois à stocker du bois de chauffage. La cheminée abrite souvent deux bancs de foyer à accoudoirs, disposés face à face, pour la veillée ; son manteau reçoit un support à fusil ou, plus fréquemment, un vaisselier.

Amenagement d'une salle,
emplacement du mobilier
et du *drustuilb*
(Plogoff, Finistère, état en 1985)

- A - lit clos
- B - armoire
- C - horloge
- D - *drustuilb*
- E - table
- F - banc de lit clos



Bien qu'ils soient pour l'essentiel du même type (à l'exception du lit-clos remplacé par un lit à colonnes dans les fermes les plus riches), les meubles des fermes de haute Bretagne ont un emplacement un peu différent, plus proche des habitudes urbaines ou bourgeoises encore en usage aujourd'hui : la table, prolongée par le *susbout* (meuble de service) et ses bancs occupant le centre de la pièce, perpendiculairement à la cheminée, reçoivent la lumière

indirectement. Contre le mur aveugle au nord, les meubles les plus beaux, car ils reçoivent directement l'éclairage de la grande fenêtre, armoires, horloge et lits sont, comme en Cornouaille, disposés en alignement, cependant non jointif. Lorsque l'espace est suffisamment large, d'autres lits, buffets et armoires occupent le mur où se trouvent porte et fenêtre, les lits étant généralement placés aux angles.

Un meuble particulier du Cap Sizun : le *drustuilb*



Drustuilb,
seconde moitié 19^e siècle
(canton de Pont-Croix,
Finistère, état en 1977).

Meuble capiste par excellence, le *drustuilb*, terme intraduisible en français, est une cloison associée à un banc placée devant la table. Perpendiculaire à la façade de la maison, il forme séparation entre la pièce commune, plus spécialement la partie réservée aux repas, et un espace restreint près de la cheminée servant de cuisine. Ce terme serait dérivé du mot *dreustuilhenn* signifiant : cloison de bois en travers de la maison.

L'architecture traditionnelle capiste, entièrement renouvelée au 19^e siècle, découle de la systématisation du *drustuilb* ou en est à l'origine : l'interdépendance est en effet totale entre cette cloison et les fenêtres de la pièce commune, la première éclairant la table encadrée de ses bancs, la seconde, plus petite, donnant jour à l'espace ménagé

entre le *drustuilb* et la cheminée.

Les premières cloisons de ce type apparaissent dès la fin du 17^e ou au début du 18^e siècles et sont attestées dans les inventaires du 18^e siècle. De rares exemples en sont conservés. Formés d'une série de panneaux rectangulaires, chantournés au début du 18^e siècle, juxtaposés et superposés, à larges moulures, ils comportent une claire-voie à hauts balustres tournés ; quelle était sa fonction ? Peut-être permettait-elle, avant l'apparition du jour de la cuisine, l'éclairage de cet espace sombre et étroit, d'autant que ce panneau n'a pas subsisté dans les *drustuilbs* plus récents.

La forme actuelle du meuble s'est standardisée dans la première moitié du 19^e siècle. Sa partie inférieure est formée de deux rangées de trois ou quatre panneaux rectangulaires généralement sans décor. Sur le registre supérieur se concentrent fonctionnalité et ornementation : surmontant un panneau carré chantourné et sculpté, une niche médiane abrite une statuette de la Vierge en faïence. Encadrant la niche, deux panneaux sont sculptés de bas-reliefs figurant ostensoirs ou vases de fleurs. Cette symbolique religieuse - les ostensoirs n'apparaissant d'ailleurs que vers 1835 - est absente des *drustuilbs* les plus anciens. Latéralement, deux portes de placard sont aménagées ; pour une raison pratique de circulation, seule celle placée près du mur ouvre sur un rangement.

Élément emblématique de l'aménagement de l'espace domestique au Cap Sizun, le *drustuilb* en est aussi le meuble le plus orné.



L'habitat rural sous influence

L'impact des modèles

Les paysans ne sont pas les seuls à habiter et à construire à la campagne.

En bas Léon, autour de Lanildut, Porspoder et Landunvez, des maîtres de barques liés au commerce du goémon et des toiles sont, aux 17^e et 18^e siècles, à l'origine d'une série de propriétés cossues entourées de quelques champs clos de murs en pierre

sèche ; des communs de faible hauteur (écurie, porcherie, cellier) s'agglutinent autour d'une minuscule cour dallée qui, protégée des vents, est dominée par le logis dont l'étage est desservi par un large escalier en pierre hors-œuvre.



Maison d'un « maître de barque »,
fin 17^e - début 18^e siècle
(Porspoder, Finistère).



Les marchands bâtisseurs

Un peu partout, installés dans les hameaux ou écarts, des marchands-exploitants deviennent, entre le 16^e et le 18^e siècles, des bâtisseurs actifs. Dans le pays de Bécherel (Ille-et-Vilaine), connu pour son activité de production et de commercialisation des toiles, des marchands se font construire des maisons qui se distinguent peu des demeures de la petite ou moyenne noblesse ou du riche paysan, si ce n'est

qu'elles portent parfois d'une manière ostentatoire, en guise de blason, la marque professionnelle de leurs constructeurs. Dans d'autres secteurs producteurs de toiles, autour de Fougères, Vitré ou Uzel, dans le Léon ou à Locronan, des navettes de tissand - elles peuvent également figurer sur la sablière d'une chapelle ou sur une croix de chemin - sont fréquemment gravées sur les linteaux des portes, fenêtres ou cheminées.



Maison et marque de marchand,
16^e siècle
(Les Iffs, Ille-et-Vilaine).



Marque de marchand sur un linteau
de fenêtre,
seconde moitié 17^e siècle
(Saint-Pern, Ille-et-Vilaine)



Demeure d'un notable rural,
16^e siècle (Quistinic, Morbihan).

Le manoir comme modèle architectural

Les nobles, propriétaires d'une grande partie des terres, séjournent dans leurs maisons de campagne qui, habituellement, se signalent par un environnement particulier et des espaces bâtis plus monumentaux que ceux de l'habitat des paysans ou des métayers. Dans une société fortement hiérarchisée, le logis cossu, symbole d'un statut social élevé, représente un objet d'imitation pour ceux qui, suffisamment fortunés, cherchent à manifester leur rang et leur aspiration. La ferme, habitat évolutif et roturier et le manoir, habitat stable et seigneurial, sont régis

par des statuts juridiques distincts. Bien plus que le manoir, la ferme entretient des corrélations fonctionnelles déterminantes avec l'évolution des techniques agricoles, ce qui entraîne des alternances continues entre adaptation, construction ou abandon.

Cependant, dans leur aspect architectural et dans l'organisation des espaces destinés à la vie quotidienne, le petit manoir et la grande ferme se rejoignent. Matériaux et typologies, liés aux manières locales de construire, font de l'un comme de l'autre, des créations d'une seule et même tradition architecturale.



Manoir, 1635
(Lanrivain, Côtes-d'Armor).

Le prêtre aux champs

Parmi les nouvelles catégories de maîtres de l'ouvrage, les prêtres occupent à partir du 16^e siècle, une place originale. Issus du monde paysan, ils sont nombreux à s'installer dans les campagnes. Ne formant toutefois pas un groupe social homogène, leurs habitations peuvent prendre des aspects divers.

En desservant une chapelle, le chapelain habite parfois une maison de village qui, située à proximité du sanctuaire, peut se distinguer par sa qualité architecturale. Il arrive que le prêtre se réserve un logement dans l'enceinte même de la ferme familiale, généralement un étage. Enfin, lorsque leurs revenus le permettent, certains prêtres construisent des maisons qui sont des réalisations intermédiaires entre les manoirs des propriétaires fonciers et l'habitat d'une population rurale plus modeste. Cette position médiane explique le rôle que la maison de prêtre a pu jouer dans l'évolution de l'habitat rural en Bretagne.

Généralement dépourvue de parties agricoles lorsqu'elle est isolée, la maison ou le logement réservé au prêtre se signalent comme tels par des inscriptions ou/et un décor sculpté, notamment un calice.



Maison de prêtre, 1630
(Lanouée, Morbihan).



Au cœur d'une exploitation agricole,
étage réservé au logement d'un prêtre,
1661-1666
(Saint-Aignan, Morbihan).



Fermes-modèles

Modèles de fermes

De l'exploitation rurale traditionnelle qui est un ensemble évolutif et hétérogène, la ferme-modèle se distingue par ses structures planifiées et son caractère globalisant et volontariste.

Une ferme « moderne » et « rationnelle », seconde moitié 19^e siècle (Dol-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine).

La grande vague du phénomène coïncide avec la première révolution agricole et se manifeste en Bretagne, comme dans toute la France, entre 1850 et 1914. Non plus alignées ou superposées comme par le passé, les différentes parties de l'exploitation sont désormais nettement dissociées. Les fermes-modèles, reconnaissables à la régularité de leurs plans, ont pu être programmées puis réalisées en série, intégrant les propositions des traités théoriques, les coutumes locales et les exigences particulières des commanditaires.

L'économie et l'architecture rurales ont évolué dans une corrélation permanente, tout autant astreintes à s'adapter à la diversité des productions et des cultures agraires qu'à les faire évoluer. La maison rurale et ses annexes sont, avant tout, considérés comme des instruments de travail et de production. L'idée d'optimiser l'exploitation et les rendements se situe, depuis l'Antiquité (Vitruve, *De architectura*), au cœur des débats. Les hommes de la Renaissance redéfinissent les rapports entre agriculture et villégiature au

bénéfice des propriétaires terriens. Souvent réédités, les ouvrages de Charles Estienne (*La maison rustique*, 1564) et d'Olivier de Serres (*Le théâtre d'Agriculture*, 1600) sont largement diffusés. Idées, recettes et conseils sont repris et développés chez Liger (*Le nouveau théâtre de l'agriculture*, 1750) ou encore par les physiocrates et des propriétaires agronomes, qui sont à l'origine des sociétés d'Agriculture dont la première est créée en Bretagne en 1757.

Au cours des siècles, l'attention s'est donc portée avec vigueur sur l'agriculture proprement dite, c'est-à-dire les cultures, le bétail, l'économie et le commerce, alors que l'intérêt pour les dispositions, la morphologie et la fonctionnalité du bâti ne s'affirme qu'au lendemain de la Révolution. Le thème des constructions rurales, largement développé dans les traités d'agronomie, devient alors une branche importante de l'économie rurale, base des richesses des États et des particuliers. Les regards se tournent volontiers vers l'Angleterre considérée comme particulièrement avancée en la matière.



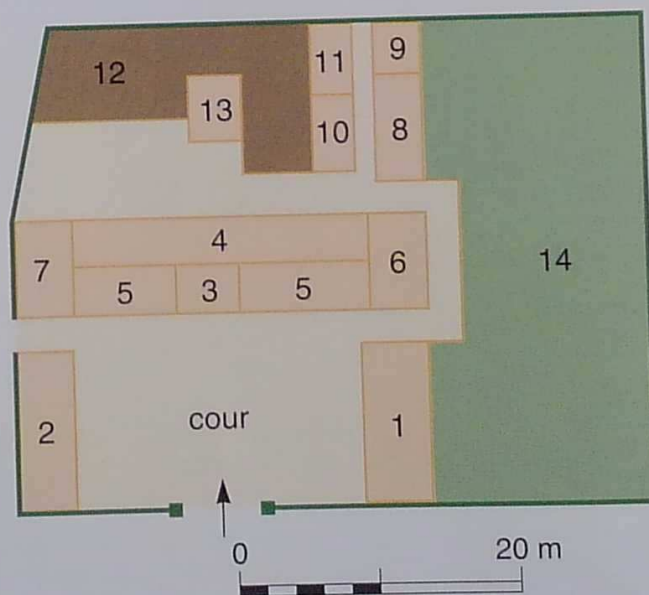
A l'ombre du château : une architecture de « progrès »



Le château est entouré de son parc à l'anglaise. Le projet de l'architecte Bühler se distingue par une forte hiérarchisation d'un espace rural destiné à un groupe social défini et interdépendant - châtelain, régisseur et fermier - qui l'habite et l'exploite. Du château, on n'aperçoit ni la ferme, ni la maison du régisseur, cachées par un écrin végétal. L'habitation du régisseur fait face à l'exploitation agricole dont un chemin la sépare ; on distingue une « melonnière »

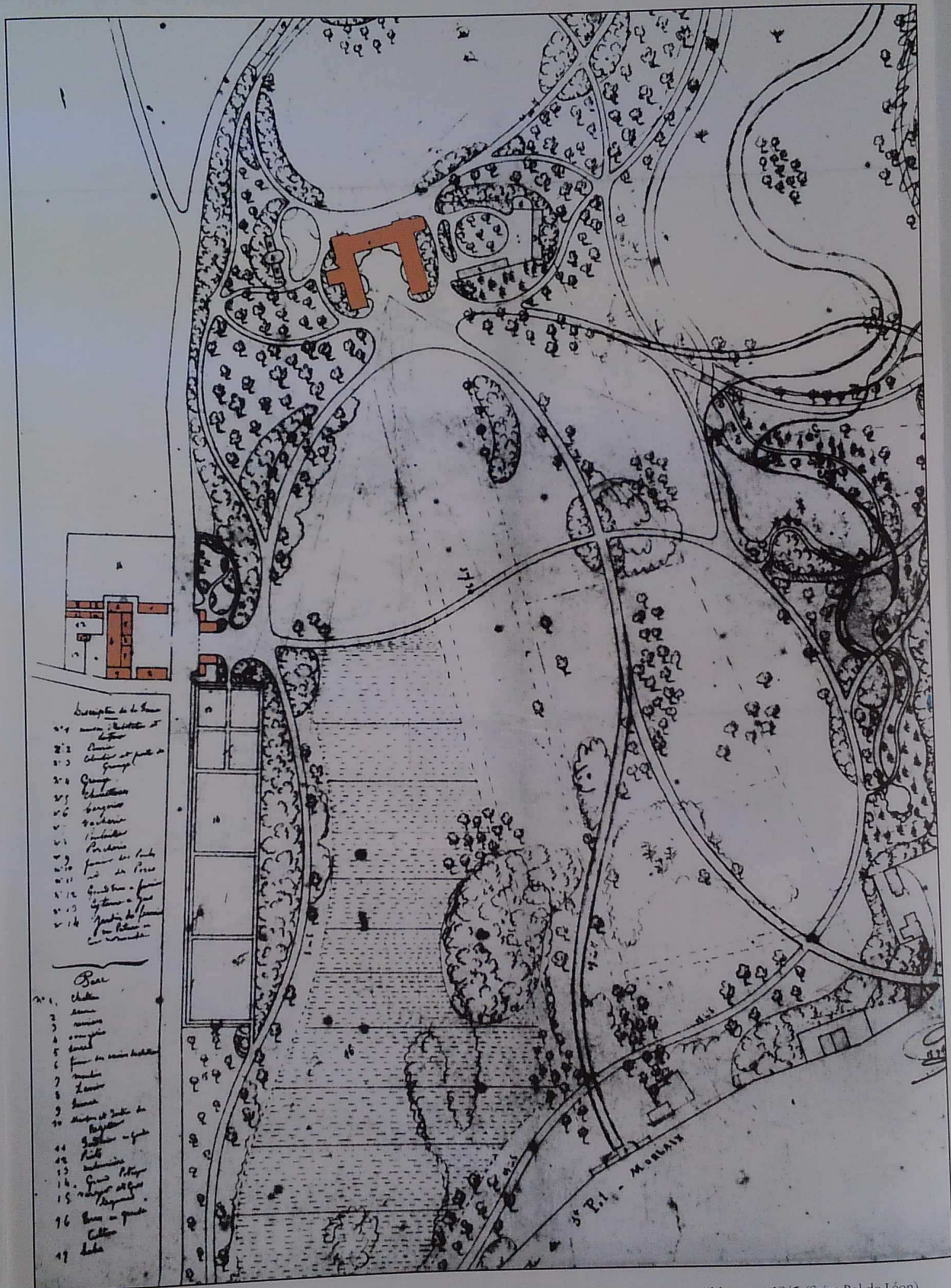
et un grand potager dont la production est destinée au château. Le logis du fermier et les communs encadrent, suivant un tracé régulier en U, la cour principale (photo). Volailles, cochons, fumiers et fosse à purin sont rejetés vers l'arrière, hors du champs visuel. Ce projet ambitieux et novateur imaginé pour le comte de Guébriand, un des principaux acteurs de la première révolution agricole dans le Léon, a été, à quelques détails près, réalisé ; il figure parmi les

plus anciens de ce type en Bretagne. Autour de ce domaine, dans un rayon de plusieurs kilomètres, on construit à la même époque une douzaine de fermes du même type. Le plan en rez-de-chaussée, la distribution intérieure, la qualité de la mise en œuvre des parements, souches de cheminée et pignons ou encore l'emploi du granite en pierre de taille les rendent aisément reconnaissables et les distinguent des autres constructions rurales contemporaines.



- 1 - maison d'habitation et laiterie
- 2 - écurie
- 3 - colombier et porte de grange
- 4 - grange
- 5 - charetterie
- 6 - bergerie
- 7 - vacherie

- 8 - poulailler
- 9 - porcherie
- 10 - fumier des poules
- 11 - fumier des porcs
- 12 - grand trou à fumier
- 13 - citerne à jus
- 14 - jardin du fermier



- Description de la ferme*
- 1-4 maison, étable et latrine
 - 5-6 cuisine
 - 7-8 chambre et salle à manger
 - 9-10 écurie
 - 11-12 charbonnerie
 - 13-14 bûcher
 - 15-16 puits
 - 17-18 porcherie
 - 19-20 four à pain
 - 21-22 au de bois
 - 23-24 grange - foin
 - 25-26 grange - foin
 - 27-28 grange de foin
 - 29-30 au de bois

- Bois*
- 1-2 châtaignier
 - 3-4 hêtre
 - 5-6 châtaignier
 - 7-8 châtaignier
 - 9-10 châtaignier
 - 11-12 châtaignier
 - 13-14 châtaignier
 - 15-16 châtaignier
 - 17-18 châtaignier
 - 19-20 châtaignier
 - 21-22 châtaignier
 - 23-24 châtaignier
 - 25-26 châtaignier
 - 27-28 châtaignier
 - 29-30 châtaignier

Le château, le parc, la maison du régisseur et la ferme du petit Gourveau. Projet d'aménagement par Bühler, vers 1845 (Saint-Pol-de Léon)

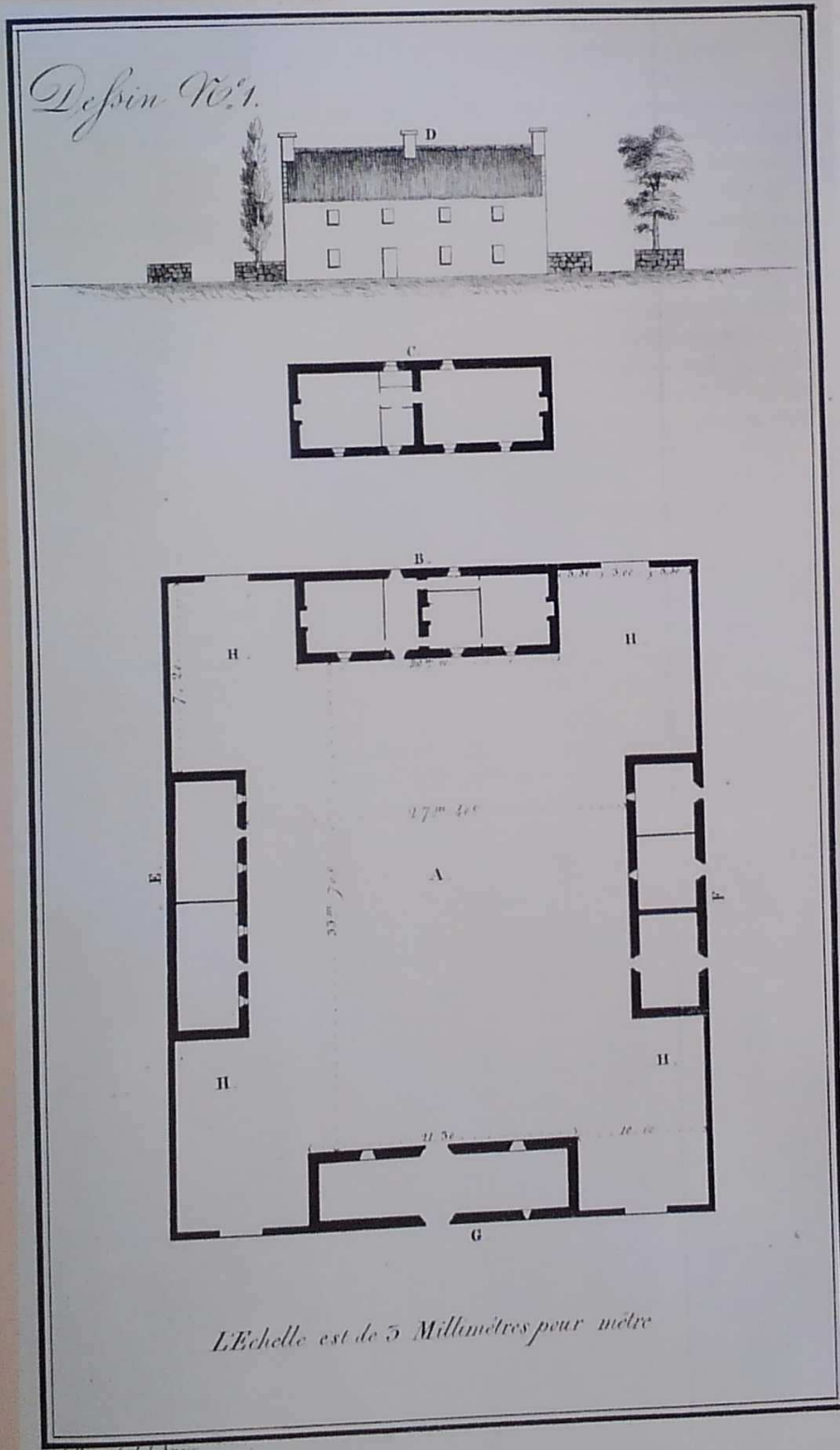
Rationalisation, confort et hygiène

« Sous le rapport de leur construction, les bâtiments ruraux sont une dépendance de l'architecture; mais sous celui de leur distribution, ils appartiennent à la science de l'économie rurale » (Thouin, 1805).

Ingénieurs et agronomes font valoir que la maison n'est pas plus l'objet de l'architecture que de l'économie. Donner aux exigences de l'exploitation des formes architecturales appropriées et issues d'une approche à la fois théorique et pratique, proposer des modèles ou des prototypes adaptables dans

la France entière, signifie une rupture radicale avec l'histoire multiséculaire de l'habitat rural : riches et variées au niveau national, fortement enracinées dans une nébuleuse de microterritoires, ses composantes n'avaient jamais connues une telle conceptualisation qui, d'ailleurs, tend à effacer les caractères régionaux. Les architectes contribuent fort peu à l'élaboration et à la diffusion de plans ou de modèles, au grand regret des ingénieurs-agronomes qui rappellent que « l'architecture rurale (...) devrait être, pour les architectes, un des objets principaux de leurs études, car on construit beaucoup plus de bâtiments ruraux que de palais ». (M. de Perthuis, *Traité d'architecture rurale*, 1810). En fait, ce sont les ingénieurs, métres, géomètres, membres des sociétés d'Agriculture, propriétaires terriens éclairés, médecins et agronomes qui sont les instigateurs du renouveau de l'architecture rurale en France.

Les rapports officiels sur le monde rural sont, et non seulement pour la Bretagne, empreints d'un misérabilisme parfois exagéré; leurs auteurs sont généralement des médecins et citadins peu familiers avec la vie à la campagne. Les *Observations sur l'état des habitations rurales dans le département du Finistère* (...), rédigées en 1829 par un médecin des épidémies assisté d'un ingénieur, reflètent bien les préoccupations innovantes et hygiénistes des pouvoirs publics. Trois thèmes dominent le discours de l'époque : dissocier les différentes fonctions de l'exploitation, limiter les incendies et assurer une meilleure hygiène des logis et des étables. Les auteurs demandent avec insistance de renoncer à la cohabitation entre hommes et animaux sous le même toit ainsi qu'au stockage des fourrages dans le grenier de la maison d'habitation. Ils conseillent de délimiter le foyer par des piédroits en pierre et d'augmenter les dimensions des fenêtres à 0,80 m de largeur et 1,30 m de hauteur. On appelle à la suppression du lit-clos, réceptacle de miasmes et de maladies.



Plan d'un modèle de ferme, 1829
(A.D. Finistère, 7 M 260,
Habitations rurales).



Ferme-école : étables, communs et au centre, le logement du métayer, 1864, (Pleyber-Christ, Finistère).

Modèles et séries, entre héritage et standardisation

Amorcée dès les années 1820, l'intensification de la production agricole, plus forte en Bretagne que dans la plupart des autres régions, se généralise au milieu du 19^e siècle. L'enseignement agricole dispensé dans les écoles spécialisées de plus en plus nombreuses devient un vecteur primordial de standardisation du bâti rural.

On peut distinguer deux sortes de créations volontaristes. Il y a d'abord les fermes nées à proximité d'un château par la volonté d'un grand propriétaire foncier qui, pour augmenter les rendements de son domaine, conçoit une architecture de progrès pour une campagne qui est toujours à l'heure de l'Ancien Régime. Près de Collinée, au Gouray, les sept fermes construites autour du manoir du Gros Chêne se signalent par leur corps de bâtiment central à étage flanqué de deux logis bas destinés aux fermiers. Près de Fougères, à Louvigné-du-Désert, les Lariboisière font construire, à côté de leur château de Monthorin, une ferme d'une grande qualité architecturale que d'autres réalisations des environs ont manifestement pris pour modèle. Au sud de Morlaix, le vaste ensemble de Lesquiffiou, achevé en 1864, devait servir de ferme-école qui n'a pas vu le jour; certains éléments, notamment la régularité des façades et l'emploi de la brique pour l'entourage des baies, se retrouvent dans quelques fermes des envi-

rons. Non loin de Quintin, la ferme-modèle de Beaumanoir, bâtie entre 1895 et 1905, est une composition exceptionnelle influencée par les grandes réalisations contemporaines de l'Anjou et de la région parisienne; elle intègre, certes, tous les éléments du progrès technique et matériel, mais marque la fin d'une période et d'un certain mode de vie à la campagne qui disparaît avec la Première Guerre mondiale.

A côté de l'aristocratie et des investisseurs, une paysannerie aisée et nombreuse est à l'origine du renouveau d'un grand nombre de bâtiments. Parfois, les formes localement enracinées sont entièrement délaissées au profit de plans et d'élévations proposées dans les ouvrages théoriques, notamment le *Traité de constructions rurales* de Bouchard-Huzard paru en 1858. Certaines fermes, bien que de proportions modestes, se signalent par leur dissemblance avec l'architecture traditionnelle environnante (Pabu, Saint Méloir-des-Ondes). Plusieurs fermiers-constructeurs, en revanche, tout en appliquant les recommandations des pouvoirs publics pour les bâtiments d'exploitation, ne renoncent pas, pour leur habitation, à reprendre des éléments hérités du passé; une série de grands logis à double avancée, si caractéristiques du haut Léon et du pays de Morlaix, témoigne d'un dialogue, d'un compromis même, entre les manières de construire locales et les concepts modernistes qui, adaptables aux particularismes régionaux, finissent par être acceptés.

Certains paramètres spécifiques se répandent un peu partout, notamment les avant-corps, surélevés ou non, les élévations symétriques, l'emploi de la pierre de taille pour les chaînes d'angle ou encore la mise en œuvre de la brique, introduite en Bretagne grâce aux liaisons ferroviaires.

Par le biais des fermes-modèles, l'architecture dite savante, mais non moins uniformisante, pénètre dans l'architecture rurale de l'ouest.



Ferme-école : détail des écuries, 1864 (Pleyber-Christ, Finistère).

BIBLIOTHÈQUE

N^o 71 Série A de 6
N^o 1767 du Catalogue général



TRAITÉ
DES
CONSTRUCTIONS
RURALES

EDID. L. BOUCHARD-HUZARD.



Habitat rural

Actualité et avenir

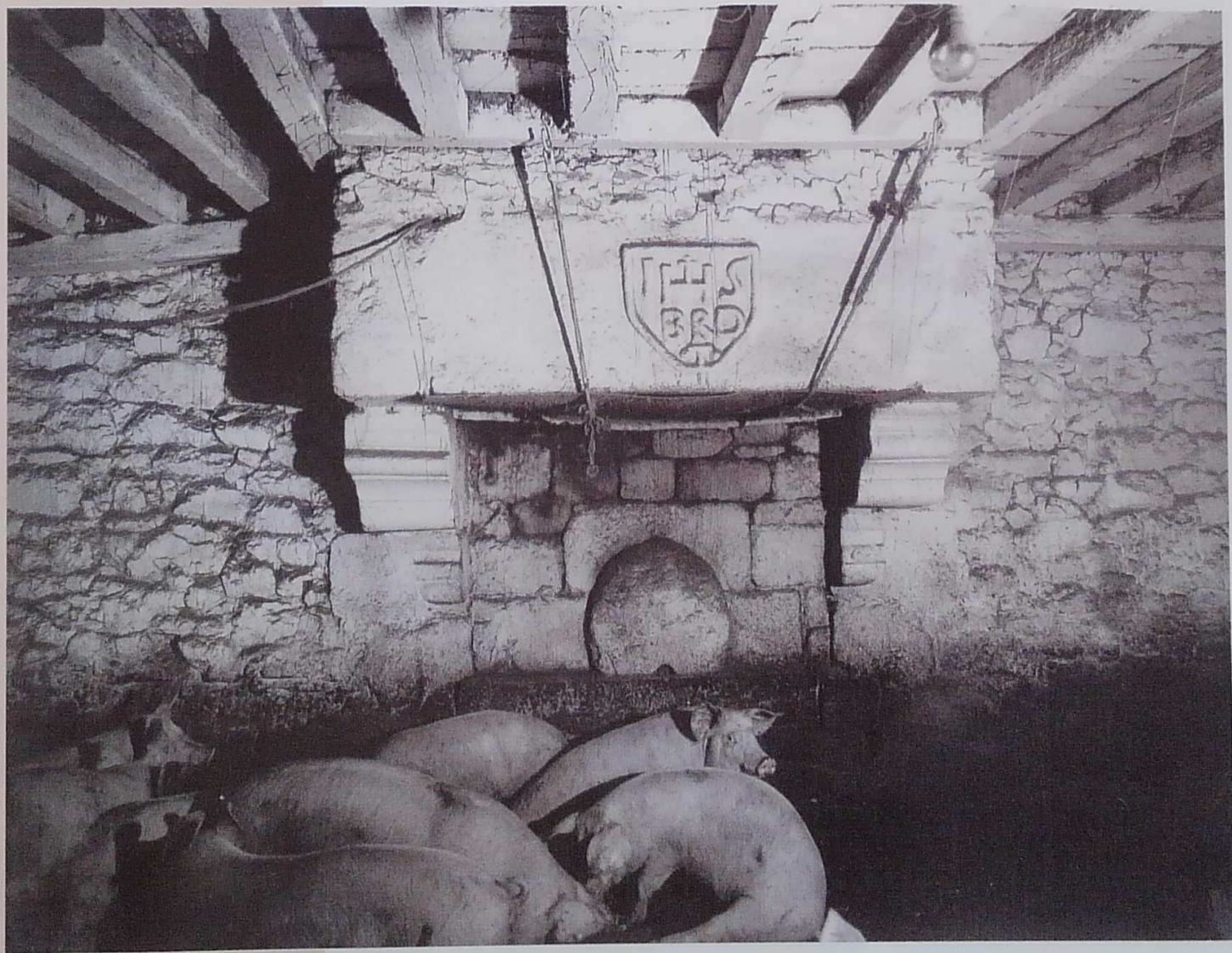
De tout temps, les édifices ont connu abandon, ruine, dépeçage, destruction et déplacement.

Le déclassement des bâtiments dans l'attente d'une réhabilitation? État en 1973. (Saint-Sauveur-des-Landes, Ille-et-Vilaine)

Réhabiliter et mettre en valeur

L'intérêt porté à la maison rurale, que l'ancienne écurie (jouxant le logis) devienne extension du logis, que la soue à cochons s'accommode d'une chambre d'hôtes, que le village devienne écomusée, fait de celle-ci un *objet détourné* de sa fonction initiale qui avait justifié historiquement et économiquement sa construction. Cet objet est aujourd'hui éloigné de cette authenticité tant recherchée - mais qui n'en demeure pas moins virtuelle - car la définition économique première du site est perdue et que les paysages environnants ont été modifiés en profondeur. La ferme, tout à la fois lieu d'habitation et de travail, n'est plus une exploitation agricole, ou ne l'est plus exclusivement; elle est devenue chambre d'hôtes, auberge, gîte

d'étape, gîte rural, maison de pays, lieu d'exposition, centre aéré, club du 3^e âge, classe de découverte et de patrimoine, résidence secondaire ou résidence principale pour une population semi-citadine aux manières de vivre urbaines. Établissement du confort, recul de l'isolement, réduction du temps de travail, explosion du temps libre, développement des fonctions nouvelles de résidence, d'accueil et de loisir, de restauration gastronomique, justifient pleinement sa réhabilitation. Henri Mendras décrit ce processus dans la *La fin des paysans*. Depuis les années 1970, le tourisme rural et culturel a pris un essor considérable. Cette reconversion représente pour l'architecture rurale moderne un défi et une chance.





Un logis et ses dépendances reconvertis en gîte rural dans les années 1990

(Commana, Finistère).

Le patrimoine rural : une affaire de tous

Le dispositif juridique, technique et administratif de protection au titre des Monuments Historiques (classement ou inscription), fait pour la *grande* architecture, est inadapté à l'architecture rurale. Quinze mille communes (soit 40 % des communes de France) ont sur leur territoire un monument historique protégé. Au niveau national, 5 321 maisons sont protégées par la loi. En Bretagne, les 433 maisons inscrites et 66 maisons classées se situent presque exclusivement en milieu urbain. A la campagne, parmi les édifices civils bénéficiant d'une protection, les manoirs sont privilégiés; seules huit maisons, construites pour des prêtres ou des notables, et non pas des paysans, sont protégées, sept dans le Morbihan (région de Grandchamp et de Josselin) et une en Ille-et-Vilaine (Saint-Marc-Le-Blanc).

Les pouvoirs publics impulsent une politique d'ensemble qui inclut tout à la fois le patrimoine bâti et les sites. Dès 1995, la DATAR a initié les *Pôles d'Économie du Patrimoine* (PEP) sur la base de trois critères : un territoire, un patrimoine, un projet global de développement. Il s'agit de mesurer l'enjeu économique et innovant d'un patrimoine inscrit dans la modernité, en phase avec les attentes des citoyens et tenant compte des réalités du monde rural. En 1998, le projet de PEP du site du pays de Loudéac (Côtes-d'Armor) a été retenu.

Toute restauration devrait s'inscrire dans une politique de revalorisation des espaces, à un moment où le monde rural

redécouvre sa multifonctionnalité. Par ailleurs, issues de la loi de décentralisation de 1983, les *Zones de Protection du Patrimoine Architectural Urbain et Paysager* (ZPPAUP) permettent de prendre en compte les édifices repérés non plus individuellement mais comme des éléments indissociables d'un ensemble. Plusieurs communes bretonnes, dont Plougouven et Commana - le Finistère étant dans ce domaine précurseur au niveau national - ont bénéficié de cette démarche partenariale rapprochant l'État et les communes concernées dans la recherche de solutions adaptées au maintien de la qualité tout à la fois architecturale, urbaine et environnementale.

Certaines communes, dont Bulat-Pestivien dans les Côtes-d'Armor, Mellé en Ille-et-Vilaine ou encore Ploërdut dans le Morbihan, se sont regroupées autour du label *Communes du patrimoine rural de Bretagne* mettant en commun leur volonté de sauvegarde, de mise en valeur et d'animation, créant des circuits touristiques de découverte.

L'école peut contribuer, par la sensibilisation au patrimoine de proximité et l'enseignement d'histoire-géographie et d'éducation civique, à cette prise de conscience de l'importance de l'environnement bâti et environnemental en tant que témoin de l'histoire et enjeu culturel et économique pour demain.

Restaurer une maison

L'intervention sur un bâtiment ancien exige une certaine discipline et une maîtrise des techniques de construction de la part de tout intervenant à quelque niveau de responsabilité qu'il se trouve : maître d'oeuvre ou maître de l'ouvrage, artisans et utilisateurs des lieux.

Les choix de restauration reposent sur le rapport que l'on entretient avec l'histoire et le patrimoine. La nostalgie passéiste fige dans l'a priori et la méconnaissance de cette histoire et des cultures afin de mieux échapper au temps présent; en ce sens elle est destructrice.

Certaines interventions excessives ne tiennent pas compte des matériaux employés, de l'environnement minéral et bouleversent volumes, plans et élévations.

Une bonne connaissance de l'histoire de la maison et de ses environs s'avère nécessaire. On n'hésitera pas

- à rencontrer les derniers occupants des lieux;
- à rechercher tout témoignage permettant de préciser les fonctions de chaque partie de l'ensemble;
- de rechercher, auprès de collectionneurs, des bibliothèques, des archives et des musées la documentation iconographique (photographies, cartes postales);
- de consulter, en mairie ou aux archives départementales, les plans cadastraux, ainsi que dans ces dernières les dépôts des notaires (baux, inventaires), les annuaires statistiques;
- de consulter, auprès des services du ministère de la Culture (DRAC au siège de la Région), le fonds de documentation de l'Inventaire, si le canton a été étudié, ainsi que la conservation régionale des Monuments Historiques;
- d'établir une bibliographie d'histoire locale en partant des articles d'érudition, des bulle-

tins municipaux ou paroissiaux (voir pour une bibliographie générale, la Fiche 26, *Guide de lecture*).

En préalable aux travaux, on peut avoir utilement recours aux conseils suivants :

- dans chaque département, aux *Services Départementaux de l'Architecture et du Patrimoine* (SDAP);
- dans les départements des Côtes-d'Armor, d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan, aux *Conseils en Architecture, Urbanisme et environnement* (CAUE);
- Tiez Breiz - *Maisons et paysages de Bretagne* qui sensibilise, conseille et participe à la restauration et à la conservation de bâtiments anciens; l'association a édité une *Charte Qualité Patrimoine Bretagne* et créé un réseau qui permet le contact entre les propriétaires et les artisans et les techniciens;
- associations qui œuvrent localement à la conservation et à la mise en valeur du patrimoine bâti et des sites.

L'*Institut Régional du Patrimoine* (IRPa) dispense des formations dans le cadre de stages.

Une bonne connaissance du terrain (environnement minéral, végétal, histoire) et des rencontres avec ceux qui se sont affrontés aux problèmes de la restauration sont toujours souhaitables et enrichissantes, tout comme les visites des écomusées et des maisons de pays... (voir Fiche 26, *Suggestions pédagogiques/Centres de ressources/Guide de lecture*).

Les pouvoirs publics ne pourraient être qu'encouragés, dans les établissements d'enseignement technique et professionnel, plus particulièrement du bâtiment, à la mise en place de sections *réhabilitation et restauration du bâti ancien*.



Une maison restaurée
(Bruz, Ille-et-Vilaine)



Une restauration près du golfe du Morbihan (Baden, Morbihan).

CARNET D'ADRESSES

Sensibilisation, conseils, formation, réseau :

Tiez Breiz-Maisons et paysages de Bretagne,

10, rue Général-Nicolet, 35 200, Rennes, Tél. 029953 53 03

Union pour la Charte Qualité du Patrimoine Architectural en Bretagne

UCQPAB, 22, rue Poullain-Duparc, 35 000, Rennes, Tél. 029979 51 32

Institut Régional du Patrimoine-IRPa,

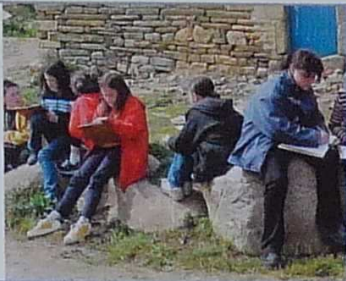
2, rue de Juillet, 35000 Rennes, Tél. : 029979 39 31, mel. : irpa@wanadoo.fr

Communes du Patrimoine Rural en Bretagne,

12-14, rue du Pré-Botté, 35 000, Rennes, Tél. : 029979 24 20

Réhabilitation agressive des années 1980 portant atteinte aux structures et aux matériaux d'origine (Ille-et-Vilaine).





Suggestions pédagogiques Centre de ressources Guide de lecture

Il ne s'agit pas de donner ici un guide d'exploitation pédagogique, mais plutôt de suggérer des pistes permettant à la classe d'investir le patrimoine rural de proximité à partir de l'ensemble de ce numéro des *Itinéraires pédagogiques* qui propose une grille générale de lecture.

Ces pistes demeurent ouvertes, adaptables à une grande diversité de sites mais aussi aux classes, tant du premier que du second degré.

Éveiller l'enfant et l'adolescent à son environnement, c'est permettre le croisement des regards : l'étude du patrimoine bâti ne saurait être exclusivement l'affaire de l'historien et du géographe, elle est également celle des professeurs de lettres, d'arts plastiques et d'arts appliqués, de mathématiques, de physique, de technologie, des sciences de la vie et de la terre, d'éducation socioculturelle (enseignement agricole).



Scène de la vie rurale *Lenfer et la terre*, extrait d'un tableau de mission - première moitié 20^e siècle

Suggestions pédagogiques

Les programmes

L'agriculture d'hier et d'aujourd'hui

La recherche de pistes présentant un bâti ancien et un bâti d'aujourd'hui, l'observation, la description et l'analyse des constructions et de leurs environnements, l'enquête orale auprès des anciens exploitants et des jeunes agriculteurs, posent les questions suivantes :

- quel bâti pour quelle société, pour quelle économie ?
- quelle agriculture aujourd'hui pour demain ?

Ces questions se posent d'emblée pour toute démarche de l'élève-citoyen, décideur

et acteur des années 2000 (1^{er} et second degrés : programmes d'éducation civique des collèges et des lycées, *Parcours diversifiés* - programmes de formation en éducation socioculturelle, *Ateliers de pratiques sociales et culturelles* de l'enseignement agricole) et fondent la réflexion sur les sociétés des 19^e et 20^e siècles (programmes d'histoire et géographie). Ces questions se posent aussi, tant en collèges et lycées que dans les enseignements professionnels et agricoles, à tous les auteurs de projets de réhabilitation du bâti, de développement touristique, de découverte et de promotion de patrimoine rural.

Fiches pédagogiques : propositions

Trois propositions de fiches pédagogiques sont faites sur le cédérom joint à ce dossier :

1^{er} degré : *Je dessine une maison*

1^{er} et 2^d degrés : *Je visite un village, je découvre une maison*

2^d degré : *Agriculture et société hier et aujourd'hui* (dossier pédagogique d'enquête).

L'enseignant peut, au regard des programmes, des opportunités offertes par le terrain, du niveau de ses classes et des préoccupations locales des élèves, modifier sur écran ces propositions, les enrichir, avant ou au cours de leur exploitation, stocker sur sa fiche de « notes » les données recueillies puis

les verser aux rubriques ouvertes; il peut également passer, par un « copier-coller », des informations (analyses, textes et documents iconographiques) extraites des fiches des *Itinéraires* sur sa propre fiche de terrain ou celles des élèves de sa classe. Ce travail doit également permettre l'initiation des élèves à l'utilisation de ce moyen électronique, support pédagogique actif, en lui permettant d'intervenir également à l'écran, directement sur sa fiche et de procéder à une recherche documentaire sur les *Itinéraires*, de sélectionner les données, de comparer (images, schémas, plans au sol, élévations), de les copier, ceci afin d'enrichir sa fiche de terrain et de parfaire sa démarche.

Centre de ressources documentaires sur le patrimoine régional

Au sein de la DRAC, il accueille, oriente et informe son public sur les fonds patrimoniaux mis à sa disposition. En priorité, il conserve et permet la communication d'une documentation originale, élaborée par le service régional de l'Inventaire :

- Dossiers d'inventaire sur le patrimoine architectural et mobilier de Bretagne : études d'inventaire topographique ou thématique ;
- Fonds photographiques et iconographiques ;
- Catalogues, bases de données ; ouvrages de bibliothèque,
- Publications de l'Inventaire Général et vente de publications éditées par l'APIB (Association pour l'Inventaire Bretagne).

Son partenariat avec l'Éducation Nationale

Les travaux de recensement du patrimoine en cours ou déjà archivés constituent la base d'actions pédagogiques développées en partenariat entre l'Éducation Nationale et le ministère de la Culture à l'initiative de l'Inspection Académique du Finistère - Équipe Départementale d'Action Culturelle/EDAC 29. Dans ce cadre précis, des stages de formation pour enseignants et des produits pédagogiques sont élaborés : rapports de synthèse et *Itinéraires pédagogiques* (fiches pédagogiques + cédérom) y sont consultables.

La vie dans les campagnes autrefois

- Chercher des documents anciens.
- Recueillir les témoignages des anciens.
- Se faire raconter les choses.
- Découvrir ce qu'étaient les veillées.
- Enquêter oralement, à la façon d'un journaliste.
- Recueillir des témoignages autour de thèmes de la vie quotidienne (lien avec la génération des grand-parents et les anciens de la commune).
- Comparer hier et aujourd'hui.
- Expositions (textes, photos, objets et/ou enregistrements). Album d'une mémoire collective locale, à travers les âges.

En lien avec le professeur d'histoire-géographie et d'éducation civique.

Les traces, écoutes et témoignages

- Chercher des documents anciens (archives, registres des naissances et des décès, inventaires après décès, inventaires lors d'une saisie de biens, cartes postales anciennes, livres).
- Recueillir des témoignages.
- Comparer les biens d'une ferme il y a 200 ans (document d'archives à l'appui), 100 ans et aujourd'hui.

En lien avec le professeur d'histoire-géographie et d'éducation civique.

Le village

- Analyser son village ou un autre village rural.
- Faire des croquis de situation. Se repérer.
- Localisation (carte IGN, cartes anciennes, cadastres).
- Observer et comparer.

1^{er} degré - second degré, classe de 6^e des collèges. Éducation socioculturelle (enseignement agricole).

En lien avec le professeur d'histoire-géographie et d'éducation civique.

L'agriculture et le paysage

- Visite d'une exploitation.
- Voir et comprendre des outils anciens.
- Comparer avec les activités d'aujourd'hui.
- Randonnée vélo et pédestre pour sillonner et découvrir.
- Étude de l'environnement.
- Sensibilisation aux évolutions positives ou négatives.
- Inviter au respect de l'environnement.

Second degré des collèges. Seconde générale et technologique (écologie, agronomie, territoire, citoyenneté-ÉATC), baccalauréat professionnel, baccalauréat technologique (patrimoine culturel et milieu rural) de l'enseignement agricole.

En lien avec professeurs d'histoire-géographie, des sciences de la vie et de la terre (SVT).

Les matériaux

- Apporter des échantillons.
- Apprendre à reconnaître les roches.
- Comparer.
- Identifier in situ (petit morceau, photographie d'un bâtiment construit avec tel ou tel matériau).
- Visite de carrières. Constituer une collection minéralogique de référence pour l'école.

En lien avec le professeur de SVT.

Les édifices

- Apprendre à lire un plan au sol, une élévation. Nommer les différentes parties.
- Découvrir la cohérence des volumes.
- Architecture d'hier et d'aujourd'hui.
- Le mobilier, formes, usages et décors.
- Dessiner sa maison. Maquettes, Puzzle (édifices en plusieurs photos juxtaposées). Montage d'une maquette à partir d'une planche d'images d'Epinal.

En lien avec le professeur de mathématiques (géométrie), d'arts plastiques et d'arts appliqués.

Les classes patrimoine

Côtes-d'Armor

Classes patrimoine, association Connaissance et sauvegarde du patrimoine, Mairie, 22480 Saint-Nicolas-du-Pélem,

tél. 02 96 29 51 80 - 02 96 29 73 30

Finistère

Classes patrimoine, Collège Henri Le Moal, association Glad, route de Pont-L'Abbé, 29710 Plozévet,

tél. 02 98 91 31 68

OUVERTS A LA VISITE



• Côtes-d'Armor

Centre culturel des métiers de Bretagne,
rue Moulin, 22210 **La Chèze**,
Tél. 02 96 26 63 16

Évocation de métiers et d'artisanats aujourd'hui disparus (bourelrier, charron, sabotier, charpentier...); vidéos (Construire en granite. L'ardoise rustique de Bretagne. Les moissonneurs des toits. Les forges et la mémoire...).

Ferme et base nature de la Ville Oger,
21 rue Gallois, 22000 **Saint-Brieuc**,
Tél. 02 96 78 12 14

Sur le temps scolaire, activités de découverte de la ferme, des animaux et du milieu végétal au fil des saisons, pour les élèves de maternelles et cours élémentaires des communes de Saint-Brieuc et Trégueux; accueil d'enfants en « milieu ouvert », le soir après l'école et le samedi.

• Finistère

Écomusées des Monts d'Arrée,
La maison Cornec, 29190 **Saint-Rivoal**,
Tél. 02 98 68 87 76

Habitat caractéristique d'une classe paysanne aisée sous le règne de Louis XIV, aux confins du Léon et de la Cornouaille, construite pour Y. Cornec en 1702.

Les moulins de Kerouat, 29450 **Commana**,
Tél. 02 98 68 87 76

Bâtiments construits entre le début du 17^e siècle et la fin du 19^e siècle (habitations, moulins, fours, étables, granges). La maison du meunier a conservé une grande partie de son mobilier d'origine, tel qu'il est décrit dans un inventaire de 1872.

Maison du pays bigouden,
Kervazégan, 29120 **Pont-L'Abbé**,
Tél. 02 98 87 35 63

Ferme réunissant autour de sa cour, la maison, les hangars, la remise, l'écurie, la porcherie, l'étable et autres annexes (puits, pompe et auges en pierre); mobilier bigouden, ustensiles de ménage, instruments aratoires présentés dans les différents bâtiments.

Musée départemental breton,
rue du roi Gradlon, 29000 **Quimper**,
Tél. 02 98 95 21 60
Pour sa collection de mobilier du Léon et de Cornouaille.

Musée des Jacobins,
place des Jacobins, 29600 **Morlaix**,
Tél. 02 98 88 68 88
Pour sa collection de mobilier du Léon et du Trégor.

• Ille-et-Vilaine

Écomusée de La Bintinais, route de Cbatillon,
35000 **Rennes**,
Tél. 02 99 51 38 15

Ferme du pays de Rennes, son histoire et ses habitants, conservatoire des espèces animales et végétales.

Ferme des Basses-Gayeulles, parc des Gayeulles,
35000 **Rennes**,
Tél. 02 99 36 71 73

Ateliers agricoles pour les enfants de 8 à 16 ans sur une ancienne exploitation de 4,5 hectares (cultures et élevage, fabrication du beurre, et du cidre).

Musée de Bretagne, 20 quai Émile Zola,
35000 **Rennes**,
Tél. 02 99 28 55 84

Pour sa collection de meubles régionaux.
(Fermé au public depuis 1998, sauf dans le cadre d'expositions temporaires, il rouvrira ses portes le 1^{er} juin 2003, au sein d'un nouvel équipement culturel rennais (NEC) regroupant le musée et la bibliothèque municipale et le CCSTI (Centre de Culture Scientifique Technique et Industrielle).

• Morbihan

Centre archéologique de Melrand, le village de l'an mil, 56310
Melrand,
Tél. 02 97 39 57 89

Reconstitution, à partir des fouilles du site, de maisons médiévales et de leur environnement immédiat; basse-cour et animaux de races rustiques se rapprochant des espèces existantes au Moyen Âge.

Écomusée de Saint-Degan,
56400 **Brec'h**,
Tél. 02 97 57 66 00

Dans les bâtiments ruraux restaurés, présentation de mobilier ancien, objets usuels, outils, machines et artisanat lié au monde rural.

Écomusée de Poul Fétan,
56310 **Quistinic**,
Tél. 02 97 39 72 82

Le hameau regroupe une dizaine de bâtiments des 16^e et 17^e siècles couverts de chaume; propriété de la commune depuis 1977, il est représentatif de l'architecture traditionnelle de la vallée occidentale du Blavet.

GUIDE DE LECTURE

A défaut d'une bibliographie exhaustive, nous proposons des ouvrages facilement accessibles qui permettront une approche rapide et complète, tant de l'histoire et de la géographie en milieu rural que de l'architecture traditionnelle en Bretagne ; ces ouvrages présentent par ailleurs des bibliographies qui guideront le lecteur pour élargir sa démarche.

GÉNÉRALITÉS

Bretagne. Images et Histoire (sous la direction de A. Croix), Éditions Apogée/Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1999.

Arts et cultures de Bretagne, un millénaire. Mussat (A.), Éditions Berger-Levrault, Paris, 1979 (Réédition Édilarge/Éditions Ouest-France, Rennes, 1995).

Histoire de la Bretagne et des pays celtiques. Éditions Skol Vreizh, Morlaix, 1983.

t.1 : *Des mégalithes aux cathédrales*

t.2 : *L'État breton 1341-1532*

t.3 : *La Bretagne-Province 1520-1789*

t.4 : *La Bretagne au 19^e siècle*

t.5 : *La Bretagne au 20^e siècle*

HISTOIRE ET ETHNOLOGIE

Histoire de la France rurale (sous la direction de G. Duby et d'A. Wallon), Éditions du Seuil, Paris, 1976.

La formation des campagnes françaises des origines à 1340 ; L'âge classique des paysans de 1340 à 1789 ; Apogée et crise de la civilisation paysanne de 1789 à 1914 ; La fin de la France paysanne de 1914 à nos jours.

La France des terroirs : la modernisation de la France rurale, 1870-1914. Weber (E.), Éditions Fayard, Paris, 1983.

Dictionnaire historique du monde rural : les mots du passé. Lachiver (M.), Éditions Fayard, Paris, 1997.

Ancêtres et terroirs. Onze générations de paysans de Basse-Bretagne. Élégot (L.), Éditions Ouest-France Université, Rennes, 1990.

La vie paysanne en Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles. Catalogue d'exposition. Château de Kerjean, Saint-Vougay, 1992.

Nombreux témoignages visuels, textes, objets.

Enquêtes sur le vocabulaire breton de la ferme. Trépos (P.), collection *Études bretonnes*, Éditions Brud Nevez, Brest, 1999.

Pas d'équivalent en gallo à notre connaissance. Voir Dictionnaire français-gallo, gallo-français de Robert Deguillaume, 1998.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE DU PAYSAGE

Archéologie du paysage. Actes du colloque de Melrand, 1991. IRPA/Revue Penn ar Bed, Brest, 1993.

Paysages et paysans. Les campagnes européennes du 10^e au 20^e siècles. Burguière (A.), Éditions Nathan, Paris, 1991 (épuisé).

Du réveil agricole aux bouleversements de l'ère industrielle. Organisation familiale, alphabétisation, alimentation, religion et superstitions.

Patrimoine naturel de Bretagne (sous la direction de la Direction Régionale de l'Environnement), Éditions Ouest-France, Rennes, 1997.

Patrimoine géologique : les landes, le bocage - paysage agraire emblématique du massif armoricain.

Habitat traditionnel et formes de groupement en milieu rural breton (Dossier d'actualité, collectif du Musée de Bretagne), Rennes, 1972.

Agriculture bretonne, la Bretagne face à l'avenir. Canevet (C.), CRDP, Rennes, 1985.
Planche de diapositives, fiches pédagogiques.

Le modèle agricole breton. Histoire et géographie d'une révolution agro-alimentaire. Canevet (C.), Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1993.

ARCHITECTURE

L'architecture rurale française : La Bretagne, Corpus des genres, des types et des variantes. Le Couédic (D.) et Trochet (J.R.), Paris, Musée national des Arts et Traditions populaires/Éditions Berger-Levrault, 1985 (Réédition par A. Die, 1999).

Maisons paysannes en Bretagne. Hervé (P.), Morlaix, Éditions Skol Vreizh, n°23, 1991.

Tiez, le paysan breton et sa maison. Le Léon. Simon (J.F.), Éditions de l'Estran, Douarnenez, 1982.

Tiez, le paysan breton et sa maison. La Cornouaille. Simon (J.F.), Le Chasse-Marée/Éditions de l'Estran, Douarnenez, 1988.

Architecture rurale et mobilier au Cap Sizun. Catalogue d'exposition. Inventaire Général des monuments et Richesses Artistiques de la France, Audierne, 1979 (épuisé).

Constructions en terre en Ille-et-Vilaine. Petitjean (M.), collection *Habitat et paysages d'Ille-et-Vilaine*, Éditions Apogée, Rennes, 1995.

MOBILIER

Meubles bretons. Fréal (J.), Janneau (G.), Hachette Littérature, Paris, 1973.

Classement meuble par meuble, nombreux dessins pouvant servir à des travaux pratiques.

Menuisiers et mobilier du pays de Rennes aux 18^e et 19^e siècles. Baron (G.) et Clarke (A.), Catalogue d'exposition. Écomusée du pays de Rennes. Éditions Apogée, Rennes, 1997.

Arts populaires de Bretagne. Le Stum (P.), Éditions Ouest-France, Rennes, 1995.

Nous conseillons la lecture de la revue *ArMen*, ainsi que des parutions plus locales du genre *Capcaval* (pays bigouden) en Finistère, *Travouil* en Ille-et-Vilaine.

CONTACT

**DRAC Bretagne,
Centre de Documentation du Patrimoine**

Hôtel de Blossac, 6, rue du Chapitre,
35044 Rennes cedex

(en haut du grand escalier)

Ouvert les lundi et mercredi, de 14h à 17h.

Ouvert les mardi, jeudi et vendredi, de 9h à 12h et de 14h à 17h

Nous vous invitons à nous contacter par téléphone, avant toute visite, au **02 99 29 67 61**
ou [http://cdp.bretagne@culture.fr](mailto:cdp.bretagne@culture.fr)

ou **sur Internet** pour plus de renseignements à l'adresse suivante :

<http://www.culture.gouv.fr> puis cliquer sur régions puis sur Bretagne, puis sur documentation et patrimoine

En s'appuyant principalement sur les données recueillies par l'Inventaire général depuis 1964, *Bretagne : habitat rural et société* présente une première synthèse sur le sujet. Loin de certains clichés, ces résultats permettent de mieux cerner les caractéristiques formelles et architecturales des lieux de vie de la majorité de la population bretonne entre le Moyen Âge et la Première Guerre mondiale. Pour donner à cette approche toute la pertinence nécessaire, il convenait de lui associer des éléments complémentaires et de la confronter aux recherches issues d'autres disciplines comme la géographie, l'ethnologie, l'archéologie, l'économie et surtout l'histoire, particulièrement celle des sociétés rurales qui inclut l'analyse de l'évolution des paysages.

Incluant un grand nombre de documents inédits, cette publication, accompagnée d'un cédérom, s'impose à un moment où le monde agricole se repositionne non seulement face aux nouveaux enjeux économiques, sociaux et environnementaux du 21^e siècle, mais aussi par rapport au tourisme et aux politiques de loisirs définies par l'État, la Région et les collectivités territoriales. C'est pourquoi, au-delà de ses visées purement pédagogiques, elle s'adresse à un public beaucoup plus large, à tous ceux qui s'intéressent à la connaissance, à la mise en valeur, à la réhabilitation et à la prise en compte de l'architecture rurale de Bretagne.



Cette publication a été réalisée dans le cadre d'un partenariat entre le Ministère de l'Éducation Nationale (Rectorat de l'Académie de Rennes, Inspection Académique du Finistère - Équipe Départementale d'Action Culturelle) et le Ministère de la Culture (Direction Régionale des Affaires Culturelles, service régional de l'Inventaire), avec le soutien du Conseil général du Finistère.



CENTRE RÉGIONAL
DE DOCUMENTATION
PÉDAGOGIQUE DE BRETAGNE

CRDP de Bretagne

92, rue d'Antrain - 35003 Rennes cedex

Directeur de la publication : J.P. Gabrielli

Responsable d'édition : Jean-Jacques Pellié

Maquette et cédérom : Pierrick Le Jouan, Bertrand Le Jouan, CDDP, Brest.



9 782866 343422

ISBN 2-86634-342-5
Code Ref 350 C 3190

200F

